

2^{me} Année — N° XXIII

15 Décembre 1906

Je sais tout

PUBLICATIONS PIERRE LAFITTE & Cie, 9 & 11 Avenue de l'Opéra

Abon^{ts} : 12 Fr. Étr. : 18 Fr.

280-52, 280-56, 254-88

Chang^t d'adresse : 0 fr. 50

Publicité : Huguet, Minart & C^{ie}, 11, boulevard des Italiens



SULLY-PRUDHOMME

Cl. Reutlinger

Tous les admirateurs du grand poète dont les œuvres ont jeté un éclat incomparable sur les Lettres françaises ont célébré ce mois-ci son jubilé académique : Sully-Prudhomme a été élu membre de l'Académie Française, le 8 décembre 1881.

2^e ANN. 2^e SEMESTRE. V. — 41

SOMMAIRE

Vol. 23, 2^e année : 15 décembre 1906

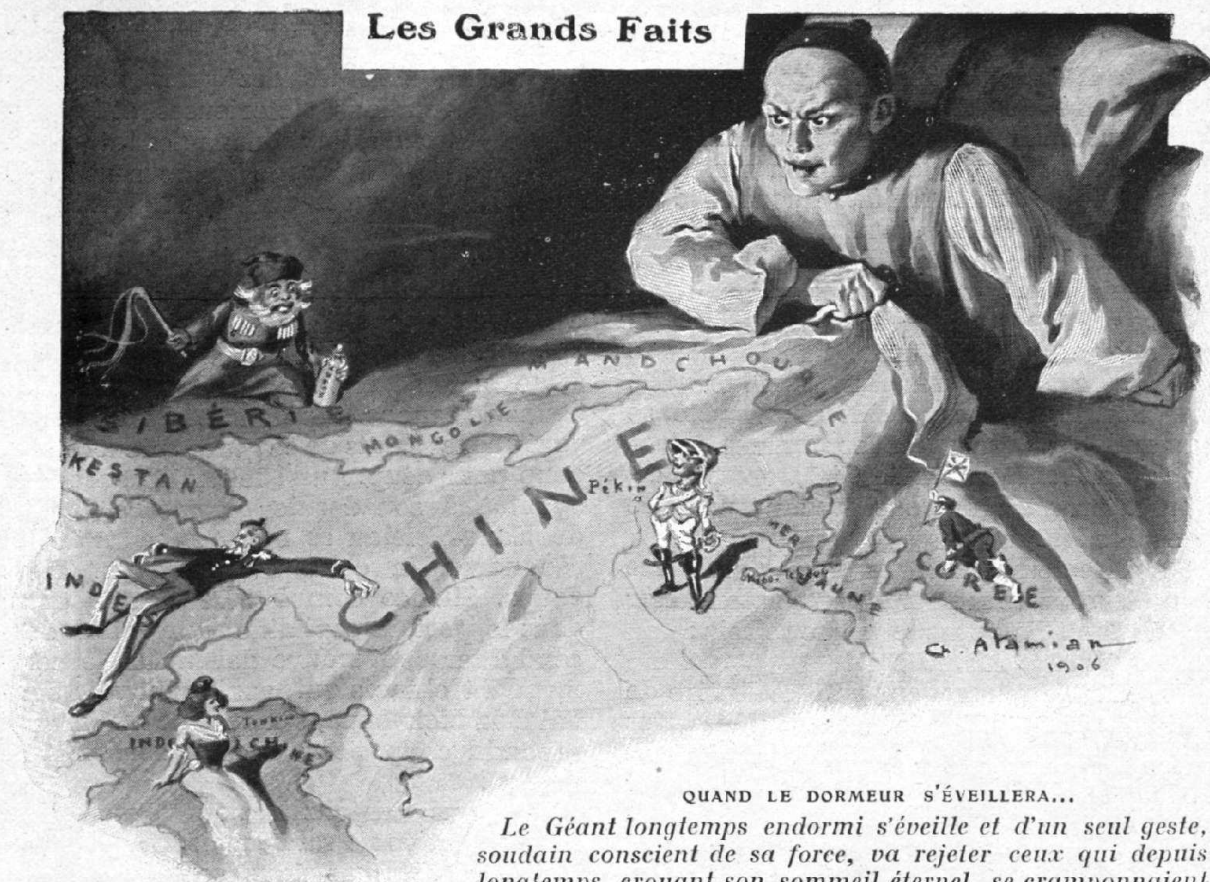
Frontispice : SULLY PRUDHOMME.	463
LES FILS DU CIEL DESCENDENT SUR LA TERRE (11 photographies et 1 dessin d'ATAMIAN).	465
GRANDS FAITS : 20 OCTOBRE AU 20 NOVEMBRE 1906.	473
LES TEMPLES DE L'ÉLÉGANCE (7 photographies).	475
<i>Les Grandes Premières</i> : LA BELLE HÉLÈNE , par FÉLIX DUQUESNEL (8 dessins de Barrère et 3 compositions de Lœvy).	483
THÉÂTRE & MUSIQUE : 20 OCTOBRE AU 20 NOVEMBRE 1906.	491
LES PRÉVISIONS DE L'ANNÉE , par FRANC-NOHAIN (Dessins de E. Destez).	493
<i>Poésie</i> : SOLITUDE , par GEORGES PIOCH (1 photographie).	497
<i>Concours</i> : LES DEUX FLACONS (1 composition de De Parys).	498
PETITES BÊTES DEVIENDRONT GRANDES (8 photographies).	499
CURIOSITÉS : 20 OCTOBRE AU 20 NOVEMBRE 1906.	505
DEUX MILLE ANS APRÈS (5 photographies, 1 reproduction de tableau et 1 composition d'Atamian).	507
UN DRAME AU GARAGE , nouvelle, par MICHEL CORDAY (7 compositions d'ATAMIAN)	515
<i>Musique</i> : LA POURSUITE , poésie de la Comtesse DE NOAILLES, musique de THÉRÈSE WITTMANN.	538
NOTES DES ÉDITEURS.	540
<i>Horoscopes</i> : M. FLAMMARION et le MARQUIS DE DION , par Mme DE THÈBES (4 photographies, 2 autographes, 2 horoscopes astraux et 2 portraits graphologiques).	541
VIE SOCIALE : 20 OCTOBRE AU 20 NOVEMBRE 1906.	543
A TRAVERS LE GLOBE : 20 OCTOBRE AU 20 NOVEMBRE 1906.	544
LES PAROLES S'ENVOLENT (1 dessin de LANOS, 6 photographies et 1 schéma).	545
SCIENCE & NATURE : 20 OCTOBRE AU 20 NOVEMBRE 1906.	553
ÉLÉGANCES : 20 OCTOBRE AU 20 NOVEMBRE 1906.	554
LA MODE MASCULINE (Texte et dessins de SEM).	555
<i>Supplément d'Art</i> : L'HISTOIRE DE PARIS ÉCRITE PAR LES PEINTRES (8 reproductions de tableaux).	567
DANS LES ABIMES TÉNÉBREUX DE LA MER (6 photographies et dessins d'HENRI RUDAUX).	575
ARMÉE ET MARINE : 20 OCTOBRE AU 20 NOVEMBRE 1906.	582
LETTRES & ARTS : 20 OCTOBRE AU 20 NOVEMBRE 1906.	583
INDUSTRIE ET COMMERCE : 20 OCTOBRE AU 20 NOVEMBRE 1906.	586
LES SOLDATS DE L'INSTANTANÉ (10 photographies).	587
TOUS LES SPORTS : 20 OCTOBRE AU 20 NOVEMBRE 1906.	595
MASSES DE CHAIR, MUSCLES D'ACIER (7 photographies et 2 reproductions de tableaux).	596
<i>Les Nouvelles Aventures d'Arsène Lupin</i> : LA DAME BLONDE : L'histoire du diamant bleu , par MAURICE LEBLANC (2 compositions de De Parys).	605

Les romans et les pièces de " Je sais tout " peuvent être mis entre toutes les mains.

Prochainement, *Je sais tout* publiera en une seule fois
LA VISION grande nouvelle inédite de JULES CLARETIE,
de l'Académie française
LE MIRAGE D'UN CRIME roman inédit de ABEL HERMANT
LES TROIS CORRESPONDANTS
Nouvelle inédite par CONAN DOYLE

Nous sommes acheteurs du n° 1 de *Je sais tout* au prix de 1 fr. 50. — Tout numéro détérioré est remplacé gratuitement; il suffit de nous le retourner en l'accompagnant d'une carte postale pour prévenir l'administration.

Tous droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays, y compris la Suède et la Norvège.



QUAND LE DORMEUR S'ÉVEILLERA...

Le Géant longtemps endormi s'éveille et d'un seul geste, soudain conscient de sa force, va rejeter ceux qui depuis longtemps, croyant son sommeil éternel, se cramponnaient à lui et vivaient de ses richesses.

Les Fils du Ciel descendent sur la terre

Après un sommeil qui dura des siècles, la Chine sort de sa torpeur et ce réveil, gros de menaces pour la vieille Europe, peut se constater sur toutes les formes de la vie nationale chinoise, depuis l'éducation de l'enfant foncièrement transformée, jusqu'aux cérémonies funéraires récemment simplifiées par rescrit impérial



Il y a plusieurs années, un Chinois en costume national, qui n'était autre que le général-écrivain Tcheng-Ki-Tong, traversait la place de l'Opéra. Un fiacre faillit le renverser, le cocher se répandit en épithètes mal sonnantes, mais quelle ne fut pas sa stupeur en entendant le fils du ciel lui riposter avec le plus pur accent de l'argot parisien :

— Va donc! Eh! Collignon!

L'anecdote eut un succès énorme; elle montrait que les fils du ciel, mystérieux et hermétiques, se façonnaient, eux aussi, aux us et coutumes des milieux dans lesquels ils vivaient! Tcheng-Ki-Tong, diplomate,

tombré en disgrâce, fut rappelé dans son pays, revint aux honneurs et subit à nouveau un revirement de fortune. Mais il paraît que la famille impériale ne laissa pas que d'écouter ses récits... Non pas sur le crime célèbre d'où les automédons français ont tiré le fâcheux surnom de « Collignon », mais sur l'organisation française, par le progrès, sur toutes choses que l'on méprisait jadis infiniment là-bas.

Un peu plus tard nous assistions à la visite de Li-Hung-Tchang dans un grand établissement financier. Nous nous trouvions tout à côté de Son Excellence Li, vieillard gigantesque, à l'œil fin et dont le couvre chefs'adorait d'une pierre précieuse de la grosseur du

Régent. N'était la fâcheuse manie de ce milliardaire de cracher d'ostensible façon dans le récipient que portait cérémonieusement son secrétaire, on avait la sensation d'être en face d'une grande personnalité, de celle à qui la Chine devra d'être sortie de sa torpeur séculaire. Li-Hung-Tchang, qui possédait d'énormes blanchisseries, avait quatre milliards de fortune. Au cours de sa visite dans l'établissement financier, il se préoccupa surtout des dangers d'incendie.

— Son Excellence, disait l'interprète, se demande, étant données les sommes colossales qui sont enfermées ici, en papier, quelles précautions vous avez pu prendre contre le feu.

Le directeur expliqua le système des pompiers, la construction en fer, en acier et en verre. Toujours le même refrain :

— Mais si le feu prenait !

A la fin l'ambassadeur extraordinaire de Chine précisa : une de ses blanchisseries venait d'être détruite, le sinistre lui coûtait très cher ! Il voulait s'instruire ! Et il fit ouvrir un coffre, en vérifia l'épaisseur, toucha des titres, proposa en riant de les garder comme souvenir de sa visite, puis regagna en chaise à porteur son landau, réfléchissant à tout ce qu'il venait de voir, insensible à la foule badaude qui l'acclamait !

Ces voyageurs ont instruit l'empereur et l'impératrice douairière. Les revers guerriers, l'exemple prestigieux du Japon ont fait le reste. Des rescrits défendent aujourd'hui l'opération barbare des « petits-pieds », qui faisait des Chinoises autant d'infirmités incapables de se mouvoir, de participer en quoi que ce soit à la vie sociale du pays.

Récemment un coup de plume supprimait les cérémonies barbares de l'enterrement, les ramenait aux fastes mélancoliques et discrets des cérémonies européennes. Le fils du ciel descend sur la terre. En Europe, l'étudiant ne porte plus la robe et la queue huileuse de ses ancêtres, il porte un melon sur ses cheveux noirs séparés par une jolie raie ; un veston sombre et un pantalon de bonne coupe complètent son équipement ; il passe inaperçu et, ainsi, peut mieux voir, mieux observer, amasser plus de documents dont il fera profiter plus tard son pays d'origine. Chassons de nos mémoires la Chine de jadis, la Chine d'opérette dont nous savions que c'était « un pays charmant — qui doit vous plaire assurément ». Au rancart le Chinois qui dansait en élevant alternativement ses index, au son argentin des clochettes ! Le Chinois grouille, se remue, s'expatrie, va faire fortune au

Transvaal, s'inspire des principes militaires des nations victorieuses, et le téléphone marche à Pékin dans des intérieurs où le confort moderne s'allie sans blasphèmes aux œuvres d'art poliglottes des aïeux.

Certes, il n'en a pas toujours été ainsi. L'ignorance a longtemps servi de loi en Chine. Ainsi, un vaisseau de guerre autrichien entre dans le port de Hang-Tchéou, salue la terre chinoise par une salve de coups de canons. La politesse internationale veut que les saluts de ce genre soient rendus coup pour coup. Aussi le navire européen ayant tiré son dernier projectile, le fort de Hang-Tchéou se met en devoir de lui répondre. Un coup. Deux coups. Trois coups. Silence complet. Le navire entre dans le port, le capitaine autrichien descend à terre, et trouve devant lui le commandant chinois qui, après lui avoir souhaité la bienvenue, s'excuse de n'avoir pas répondu coup pour coup à son salut en disant :

— Nous aurions désiré vous rendre strictement votre salut, mais, au troisième artilleur tué, nous nous sommes arrêtés.

Le chroniqueur, qui rapporta cette anecdote authentique, ne manqua pas de sourire de ces piètres soldats qui se massacraient eux-mêmes en maniant leurs armes ! A ceux qui parlaient de péril jaune, on ripostait :

— Quel danger redouter de ces hommes endormis, paresseux, sans esprit d'initiative qui ignorent et veulent ignorer le progrès, réglant leur vie sur des préceptes dix fois centenaires ? de ces soldats pour rire qui portent des fusils, mais ne savent pas s'en servir ?

HIER ET AUJOURD'HUI.

A l'appui de cette opinion, on citait des faits choisis entre mille. Quelle que soit la distance à laquelle tire le soldat chinois, il met la hausse de 2.000 mètres sans comprendre. Le bombardement de Blagowetchensk par les Chinois établis à un kilomètre de la ville, et qui dura dix-neuf jours... donna comme résultat dix blessés, — et d'autres, d'autres encore...

On avait beau jeu à hausser les épaules devant la lâcheté des Célestes qui se souviennent sur le champ de bataille que la loi religieuse leur ordonne *de rendre intact à leurs parents, le corps intact qu'ils leur ont donné*, et qui, incapables de donner l'assaut, retrouvent leurs jambes dès qu'il s'agit de fuir.



LA CHINE D'AUTREFOIS

Les vieux lettrés chinois n'avaient d'autre souci, ni d'autre préoccupation que de boire lentement du thé dans leurs maisons pittoresques, tout en commentant les paroles du Grand Confucius.

Mais depuis ces dernières années, depuis que les armées alliées sont entrées à Pékin après le siège mémorable des Légations, ces choses ont bien changé.

Si les Chinois, les vieux Chinois sont demeurés misérables, ignorants et stupides, certains parmi les jeunes font déjà mieux que de donner des promesses d'intelligence et d'énergie.

Dans ce pays qui ne compte pas moins de quatre cent millions d'habitants, un mouvement est long à se propager. A côté des difficultés que représente un passé d'indolence et de sottise, il en est d'autres qui résultent du nombre même, et pourtant : pourtant... dans ce corps gigantesque un réveil se produit, un réveil que les gens obstinés ou mal informés ne veulent pas voir, et qui existe, réel, menaçant, redoutable.

L'heure psychologique a été celle de l'insurrection des Boxers. A ce moment on put lire sur les murs de Chan-Toung ces mots :

*La Chine aux Chinois !
Vivre Chinois ou mourir !*

En 1901, le souverain publia un rescrit dans lequel il jetait à l'Europe ce véritable défi :

« Mieux vaut engager la lutte, et faire de notre mieux, que d'avoir recours à des demi-mesures de préservation qui comporteraient une disgrâce éternelle. D'ailleurs, notre nation compte plus de quatre cent millions d'individus, et il n'est pas difficile de sauvegarder la dignité de notre pays. »

Si l'on passe de la vie journalière à la vie sociale de ce peuple, d'autres faits se produisent, plus remarquables encore. Et, parmi ces derniers, le plus frappant de tous est celui qui a trait à l'éducation.

La Chine est une nation de lettrés — non point de lettrés ainsi que nous le comprenons chez nous, mais de lettrés qui se désintéressent de tout ce qui n'est pas la langue. L'instruction se bornait jadis à suivre à la lettre cette phrase de Confucius :

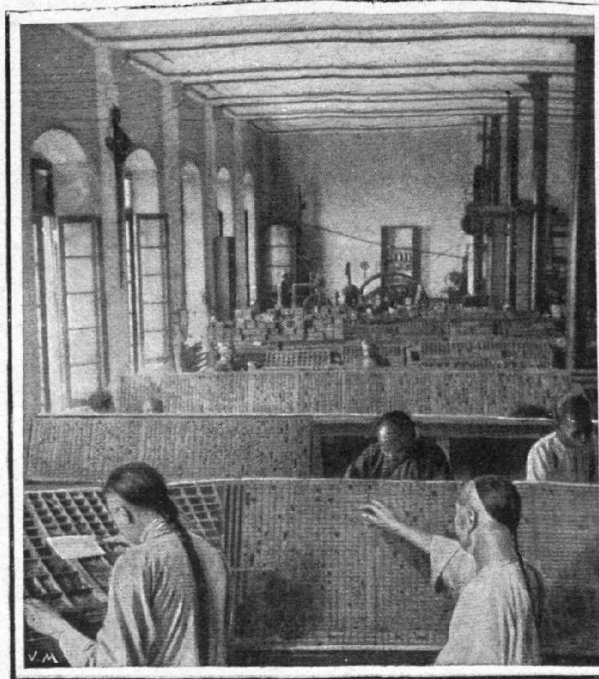
« *J'explique les anciens textes, je n'en compose point de nouveaux. J'ai foi dans les anciens et je les aime.* »

et à apprendre le plus grand nombre de mots possible. Un homme intelligent ne pouvait, ne devait être qu'un lettré, et l'on regardait avec dédain tous ceux dont l'occupation consistait à autre chose qu'à discuter les vieux textes du Grand Confucius.

Le métier militaire était considéré comme inférieur. Un proverbe chinois — plus que paradoxal — allait jusqu'à dire : « On ne prend pas de bon fer pour faire des clous, ni un homme brave pour faire un soldat. » Or, le vice-roi Tchang-Tche-Tchoung s'est aperçu

qu'avec des théories de ce genre son pays risquait fort d'être complètement envahi

visité nos écoles militaires et, fait sans précédent auquel on n'a peut-être pas



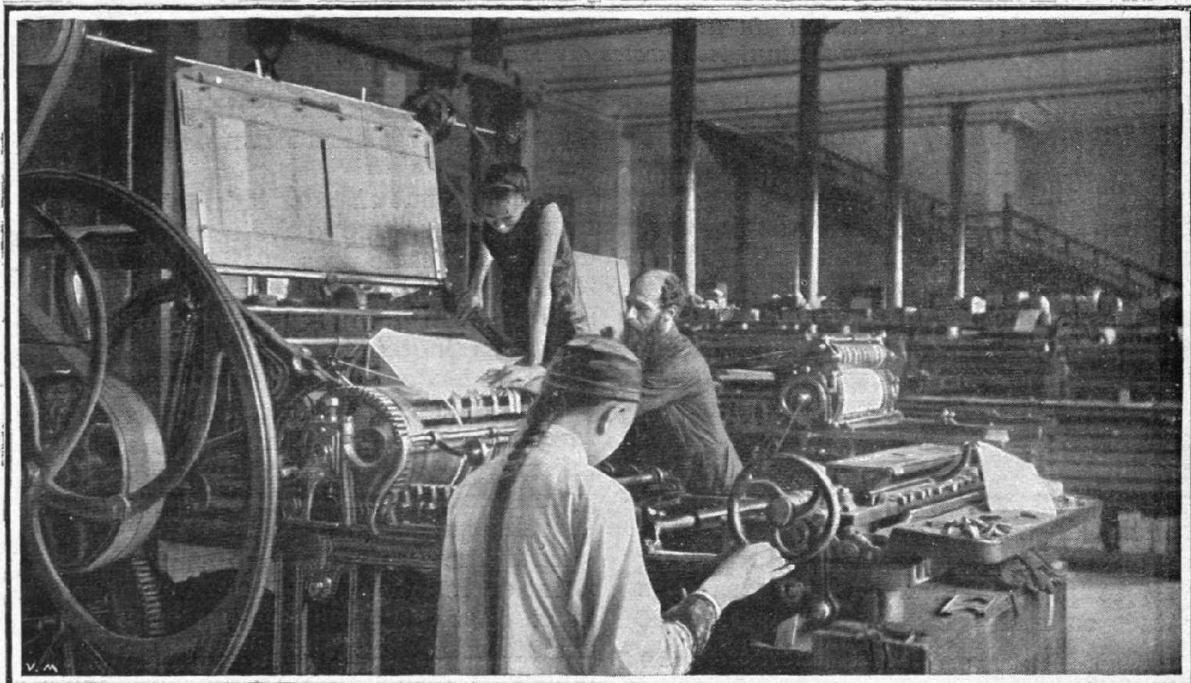
UN « TYPO » DU CÉLESTE EMPIRE

Journaux chinois, ouvriers chinois, ateliers à l'europpéenne. Tout cela il y a quelques années eût semblé un anachronisme. Ce n'en est plus un aujourd'hui.

et dominé par l'étranger. Il a écrit cette phrase révolutionnaire : « Le conservateur ressemble à celui qui, par crainte d'avoir la gorge obstruée par un os, ne veut plus rien manger. » Quelques jours après il disait à un journaliste français :

— Il faut que le Chinois se décide enfin à changer. Si nous sommes ignorants, c'est parce que nous ne voya-geons pas.

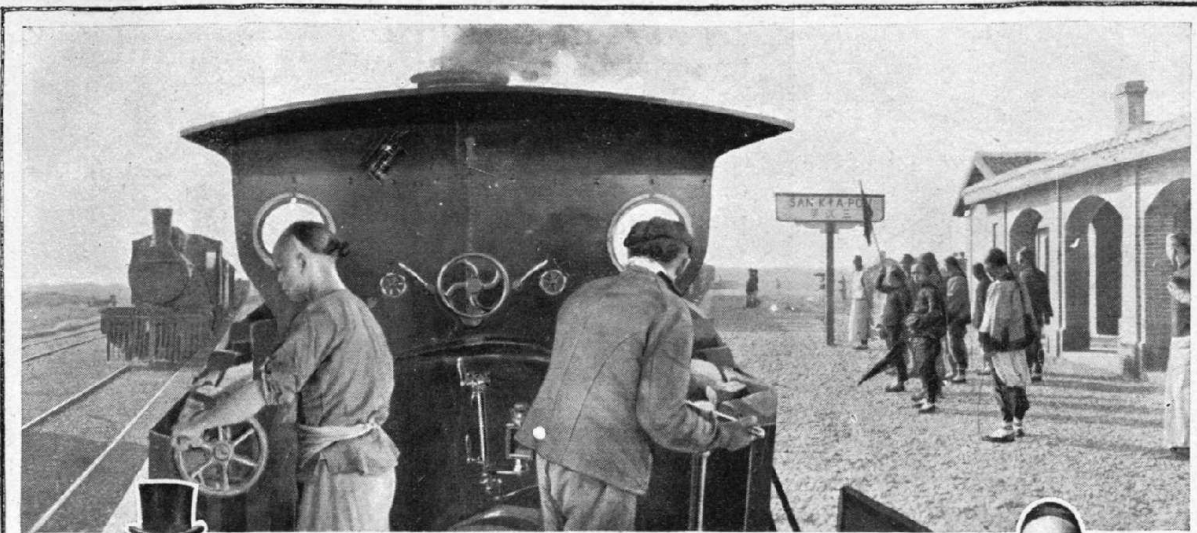
Depuis 1901, le Chinois, obéissant à cette injonction, voyage; des officiers chinois ont assisté aux manœuvres françaises, des élèves-officiers ont



DANS UNE IMPRIMERIE DE PÉKIN

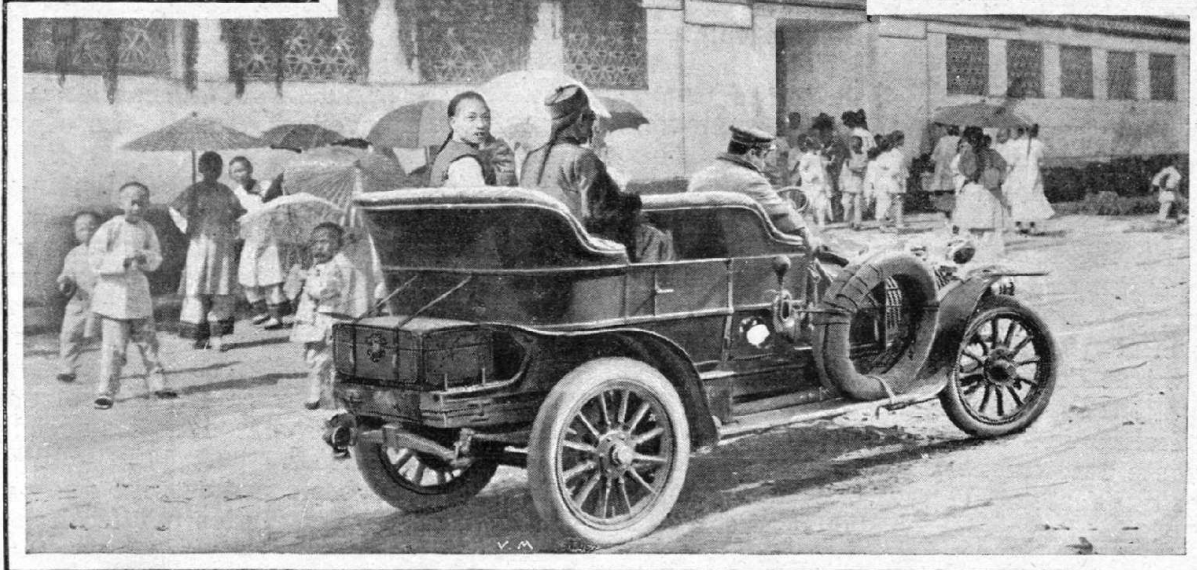
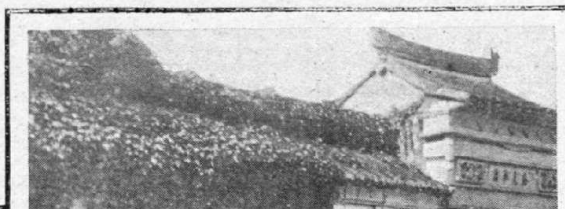
Ici, les machines les plus perfectionnées, mues par l'électricité, surveillées par des ouvriers adroits, guidées par des mécaniciens qui ont appris leur métier en Europe, impriment les journaux auxquels les Chinois s'intéressent chaque jour davantage.

Les Fils du Ciel descendent sur la Terre



LA MACHINE REINE

Qui aurait jamais cru que l'Empire du Milieu serait sillonné un jour par les puissantes locomotives, trainant après elles des wagons chargés de marchandises et de voyageurs !... accordé toute l'attention qu'il mérite : 18 fils du Céleste Empire ont été admis cette année à suivre les cours de notre école navale, le Borda.



LE SPORT AU PAYS DES MANDARINS

Sur les routes jadis défoncées, aujourd'hui aplanies et à peu près carrossables, ce ne sont plus seulement les pousse-pousse que l'on a vus à l'Exposition de 1889, ou les voitures extravagantes d'autrefois trainées par des chevaux nains, mais aussi de puissantes automobiles de 20 et 30 H.P.



LE SOLDAT D'HIER

Cet invraisemblable soldat ne subsistera bientôt plus que sur les estampes...

En même temps, des écoles d'agriculture s'ouvraient, des bateaux à vapeur, des chemins de fer faisaient leur apparition dans les contrées les plus éloignées de la capitale.

Si les jonques et les sampans traditionnels n'ont pas disparu ; si le commerce des marchandises entre Pékin et Tien-Tsin remonte les fleuves par bateaux à voiles ; si, à Tien-Tsin, pour traverser l'embouchure du fleuve, on se sert encore d'un bac extrêmement primitif qui se dirige sous la triple action du courant, des rames et d'une corde attachée à la côte ; si, sur ces fleuves, on se sert encore de vastes radeaux formés de troncs d'arbres fortement liés entre eux, depuis moins de 15 ans les bateaux à



LE SOLDAT D'AUJOURD'HUI

Le soldat chinois ressemble maintenant au soldat japonais, c'est-à-dire au soldat européen.

vapeur ont fait leur apparition, en Chine, pour le service local, et des vapeurs, sur le fleuve Bleu, font le service entre I-Tchang et la mer.

C'est ainsi qu'en peu de temps Chang-Hai est devenu, pour la Chine méridionale, le grand entrepôt du trafic européen et que son commerce a quintuplé depuis l'ouverture de Han-Kéou aux Européens.

En même temps, la construction des chemins de fer est en train de révolutionner la Chine. Cet immense pays où l'on n'était jamais pressé, où les distances avaient conservé la signification qu'elles avaient dans les temps les plus reculés, est sillonné de locomotives et de trains. Il se passe exactement dans l'Empire du Milieu ce qui s'est passé en Europe, en France, il y a soixante ans, lorsque Thiers disait « que les chemins de fer ne seraient jamais pratiques pour les grands voyages !... »

Une transformation pareille ne s'est pas faite dans ce pays aussi jalousement attaché à ses coutumes, sans créer des pro-

testations et des difficultés du côté des vieux Chinois. Mais les jeunes ont persévéré et l'on voit aujourd'hui cette chose qu'en d'autres temps on n'eût point crue possible : des lignes de chemins de fer passant sur l'emplacement d'anciennes sépultures.

Le Chinois, s'il a été long à adopter ce moyen de locomotion, en comprend aujourd'hui l'importance, et commence à s'en servir. Le Transsibérien, qui traverse toute la Mandchourie pour aboutir à Port-Arthur, acheté si chèrement par les Japonais, et à Vladivostok, avec raccordement sur Pékin, a introduit un transit et une animation considérables dans ces régions jusque-là déshéritées.

Et qu'on ne croie pas surtout que ces locomotives sont conduites par les Européens qui les ont fabriquées et vendues. C'était vrai dans les premiers temps. Aujourd'hui, on fabrique en Chine, ou tout au moins on assemble les pièces, et les Chinois font d'excellents chauffeurs, adroits,



EN COSTUME NATIONAL

Voilà une observatrice de la tradition antique, une vraie Chinoise, de la tête... jusqu'aux pieds.

attentionnés... et peu coûteux.

Et c'est là encore un des dangers du réveil de la Chine. Le prix de la main-d'œuvre est demeuré si bas dans ce pays, que l'industrie chinoise pourra livrer ses produits à des prix défiant toute concurrence. Cette industrie devient d'ailleurs de plus en plus prospère, surtout pour les produits manufacturés. S'ils sont restés les maîtres pour tout ce qui touche à l'industrie de la porcelaine, ils commencent à comprendre que les industries extractives ont une importance capitale.

Ce territoire immense, riche en mines de toutes sortes, ne produisait presque rien en ces dernières années. Mais, des Chinois sont venus en France, certains ont



LA DERNIÈRE MODE

Les Chinoises ne portent pas le costume européen en Chine, mais parfois l'adoptent chez nous.

suiwi les cours de nos Ecoles des Mines, ont examiné, étudié nos mines du Nord et les houillères anglaises, ils ont appris l'extraction du nickel; bref, ils en savent assez pour estimer à sa juste valeur la richesse incalculable du sol de leur pays, plus riche en mines qu'aucune autre contrée du monde.

Et voici que déjà les étrangers commencent à sentir qu'il y a quelque chose de changé dans cet Empire. Les mines, qui jadis étaient aisément concédées, ne le sont plus aujourd'hui par le gouvernement de Pékin qu'avec la plus grande difficulté.

Ainsi à toute heure la concurrence chinoise se fait sentir plus active et plus redoutable. Il n'est pas jusqu'aux perfectionnements les plus modernes qui ne franchissent les murailles de Pékin.

Les Chinois, travailleurs méticuleux, ont appris et compris l'utilisation du téléphone et du télégraphe et, dans cet ordre d'idées, leur patience bien connue fait d'eux, com-

me téléphonistes, des auxiliaires dont le concours est précieux et enviable. En ce moment même, un corps d'officiers ingénieurs chinois étudie le maniement du tétégraphe sans fil.

En résumé, la Chine, jadis tributaire de l'Europe, s'efforce de se suffire à elle-même et y parvient. Si elle s'est laissé supplanter dans l'industrie du thé par les Indiens, elle produit et prépare tout l'opium qu'elle consomme.

Mais ici, encore, on peut voir un signe non équivoque de sa volonté ferme de régénération. Les fumeries d'opium diminuent et ne jouissent plus de la protection dont elles ont joui trop longtemps.

Ainsi ne s'étonnera-t-on pas de la phrase que prononçait, il y a quelque temps, M. d'Estournelles de Constant :

« La Chine se réveille ! Elle ne se réveille que trop vite ! En toutes choses, elle essaie de se rapprocher du Japon, son voisin, de ce Japon dont on souriait il y a 20 ans et qu'aujourd'hui l'Europe respecte. »

En 1904, un mandarin installé à Paris pouvait dire :

« La Chine est perdue comme nation. Dans 50 ans il n'y aura plus de Chine. »

Il ne le pourrait plus aujourd'hui, car, si le Chinois ouvrier est un danger, que dire du Chinois bon soldat? Depuis des siècles le métier militaire était classé par eux le dernier de tous; on le considérait comme déshonorant; ainsi que nous le disions plus haut, des proverbes, des estampes satiriques stigmatisaient la fonction de l'homme d'armes. Depuis le vice-roi Tchang-Tche-Tchoung, bien d'autres grands empereurs, mondains, fins lettrés, se sont efforcés de faire disparaître ce préjugé.

Une Académie s'est ouverte à Outchang; elle forme des instructeurs dignes des meilleures armées d'Europe. Passant de la théorie à la pratique, les Chinois font de grandes manœuvres. Sous la direction du vice-roi Yuan-Che-Kai, directeur de l'Organisation militaire, officiers et soldats manœuvrèrent si bien que les attachés étrangers furent stupéfaits.

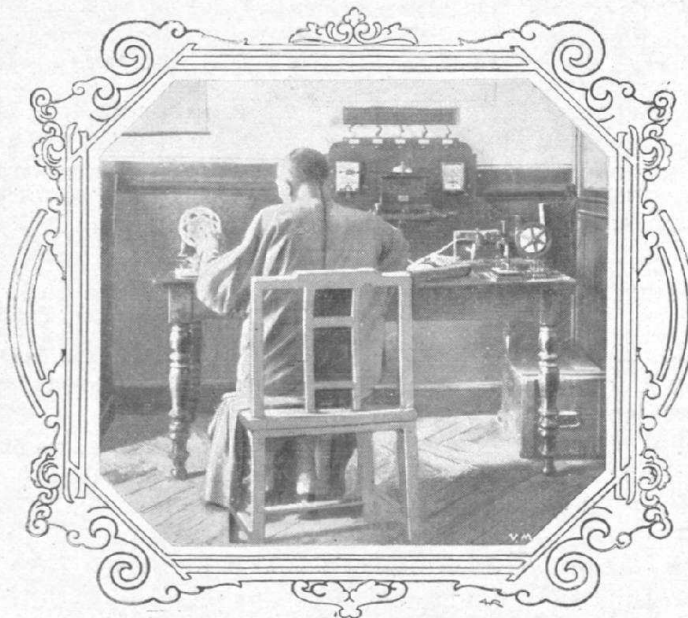
Les grandes manœuvres de 1907 verraient 50.000 hommes sur pied de guerre dans la province de Ho-nau et c'est au vice-roi Tchang-Tche-Tchoung qu'incombera la

tâche de commander l'armée des envahisseurs.

L'Europe a vu ce qu'en vingt ans le Japon a su et pu faire. Le temps n'est pas si éloigné où, dans nos écoles militaires, on souriait au passage de ces petits officiers japonais qui s'instruisaient, en silence, dans nos fonderies de Bourges, à l'école de cavalerie de Saumur, à Saint-Cyr, à Fontainebleau. Ces petits officiers ont vaincu à Port-Arthur, à Moukden, à Tsoushima, et l'Europe aujourd'hui les respecte. Qu'on s'imagine ce que pourra devenir une nation de 400 millions d'hommes le jour où, bien armée, consciente de sa force, elle voudra, elle pourra mettre en œuvre sa formule de révoltée :

La Chine aux Chinois.

Encore assoupie, elle s'éveille. Déjà elle a rejeté quelques idées désuètes, et bientôt, instruite et outillée par nous, elle parlera haut, forte de son sol immense et de ses inépuisables richesses d'hommes. Certes le sommeil a été long, si long que l'engourdissement qui le suit durera quelques années encore. Mais le réveil complet peut être proche et l'avenir se chargera de justifier les craintes prophétiques de Guillaume II sur le péril jaune.



UN BUREAU TÉLÉGRAPHIQUE

La Chine ne vit plus comme autrefois loin de la civilisation; des bureaux de télégraphe la mettent en rapport avec toutes les capitales et lui permettent de se tenir au courant, à toute heure, de tout ce qui se passe dans le monde civilisé.



LES MANNEQUINS

Le couturier soumet aux clientes les plus récentes créations de la mode, que revêtent pendant quelques instants, pour les faire valoir, les gracieux « mannequins » qui remplissent ici de leur foule élégante les salons

LES TEMPLES DE L'ÉLÉGANCE

Les créateurs de cette chose magique : la mode de Paris, sont peu ou mal connus. — Le grand couturier doit être un artiste doublé d'un administrateur. — Les étapes d'une robe. — Les gains de certaines maisons sont formidables. Le budget d'un grand couturier et celui de Mimi Pinson.

Au début de cette saison, alors que les modèles les plus nouveaux, les plus éblouissants, faisaient leur apparition dans le salon d'un de nos grands couturiers, vers une heure de l'après-midi, moment où le luxueux hall des ventes est presque toujours vide, trois personnes se présentèrent.

On se précipita au-devant des visiteurs : une jeune femme très brune, élégante et svelte, ayant cet air poétiquement las qu'on remarque chez certaines Américaines du Sud, un vieux monsieur à barbe respectable et une dame âgée, aux jupes tumultueuses, couverte de bijoux, de ruches et de rubans.

La jeune femme, aussitôt entrée, se laissa tomber dans un fauteuil et se plaignit avec un fort accent étranger de la nouvelle corvée qu'il allait falloir subir. Encore acheter des robes ! Encore se fatiguer à contempler le défilé kaléidoscopique de tant de toilettes ! Jamais elle n'en aurait le courage, se sentant déjà prête à défaillir.

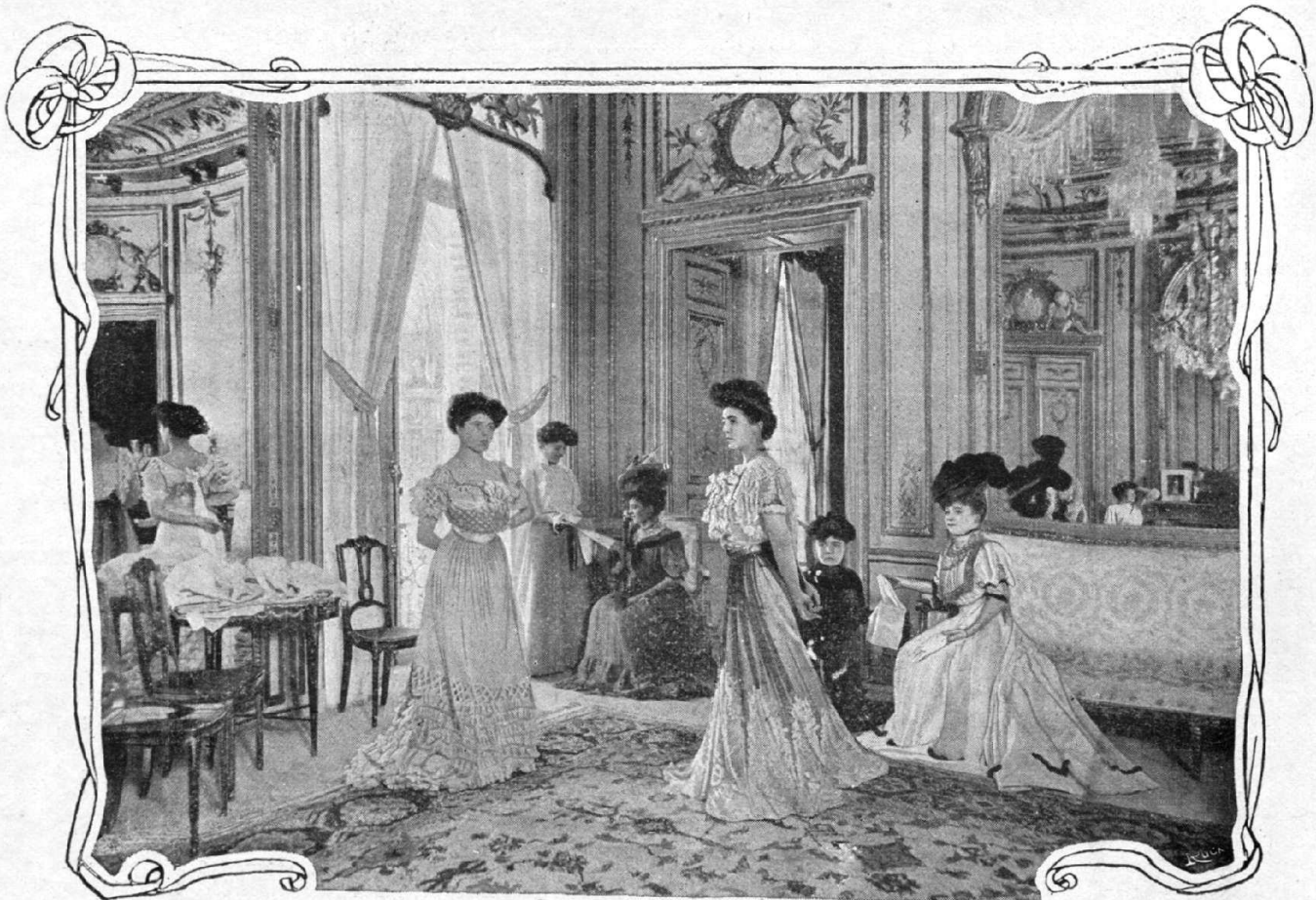
On lui apporta un verre de Malaga et un biscuit qu'elle dégusta sous l'œil attendri et inquiet de ses parents. Une fois restaurée elle déclara aller mieux, puis, avec toujours la même infinie lassitude, se déclara prête à contempler les mannequins et à choisir de nombreuses robes. Puis elle sortit un mince crayon d'or et un carnet, se prépa-

rant sans doute à inscrire ses commandes.

Les employées, ce jour-là, furent soumises à une rude épreuve. La jeune femme avait sans doute, l'intention d'acheter tout le magasin; c'était peut-être une milliardaire, dans le genre de celle qui régulièrement, à chaque saison, achète soixante robes qu'elle paie comptant, d'un geste royal. On se multiplia. Une seconde vendeuse vint aider la première,

salon, fit insidieusement la vendeuse, si Madame veut me suivre.

Le vieux monsieur et la vieille dame furent priés d'attendre. La vendeuse conduisit sa... cliente vers un cabinet noir, la poussa dedans et ferma la porte à double tour. Puis elle revint vers le couple et déclara que la jeune femme était prisonnière et qu'elle resterait enfermée jusqu'à ce qu'elle donnât de bonne



SALON D'ESSAYAGE

Les installations de certaines maisons de couture sont somptueuses, comme celle de la maison Ney sœurs, dans un hôtel de la Place Vendôme. Le salon de réception est devenu le salon d'essayage.

tandis que la brune, svelte et élégante étrangère regardait de tous ses yeux et inscrivait des signes cabalistiques sur son carnet.

A quatre heures le trio était encore présent; les mannequins fourbus demandaient grâce, la vendeuse était épuisée, quand il lui vint une inspiration; elle regarda simplement dans une glace et vit que l'inconnue n'inscrivait point les commandes, mais dessinait, d'un crayon fort habile, les modèles inédits qu'on lui présentait. Plus de doute, c'était une couturière étrangère venue pour s'approprier indûment les modèles.

— Nous avons bien mieux dans un autre

volonté le calepin muni des renseignements précieux. Cinq minutes après le trio s'envolait — pour recommencer sans doute ailleurs, mais le carnet est resté dans les archives du grand couturier!

Il demeurera la preuve de toutes les convoitises, des jalousies ardentes, de l'admiration suscitées par la mode de Paris. Cette couturière peu scrupuleuse était héroïque à la façon de l'espion qui crayonne à la barbe de l'ennemi le plan d'un fort ou qui copie un plan de mobilisation. Le second rend un hommage implicite à la force du pays contre lequel il veut s'armer; la première porte tort peut-être

Les Temples de l'Élégance



Il y a le salon de la lingerie, le salon du théâtre et le salon des fourrures, comme celui de la maison Bechoff-David où les mannequins défilent, revêtus de somptueux manteaux.

au couturier parisien qu'elle veut dévaliser, mais elle lui rend aussi un hommage.

Après avoir comparé un salon de grand couturier à une citadelle, il serait peut-être osé de le comparer à un temple. Et pourtant quel recueillement dans ce luxe, quelle solennité dans ces froufrous!

Le groom galonné qui ouvre la porte en imposerait déjà, si le siège de l'acheteur n'était point fait par la file d'équipages qui stationne à la porte du magasin, voire par la décoration florale qui met une jolie note si fraîche et poétique aux fenêtres.

Cent cinquante, deux cents coupés, victorias, automobiles, stationnent. L'attitude des cochers et des chauffeurs est correcte, mais il y pèse une résignation. Depuis combien de temps sont-ils là? Combien de temps attendront-ils encore? Les heures passent... Les gens se connaissent, ayant l'habitude de se retrouver aux mêmes portes. Le fouet sur la cuisse ou la main au volant ils échangent des petits saluts, des signes d'intelligence; ils se parlent peu ou prou, car ils sont stylés et le style c'est l'homme... de grande maison! D'un « oh! oh! » grave et philosophique, ils calment l'impatience de la bête nerveuse affolée par une station de cinq quarts d'heure, ou ils vérifient le moteur — pour passer le temps!

L'antichambre franchi, voici le grand hall de vente. On y marche sur un tapis « profond comme un tombeau ». Une odeur d'iris et de fourrure flotte, imprécise, parmi un brouhaha discret. Chaque cliente a sa vendeuse — une vendeuse, dites plutôt une amie, — comblée de cadeaux, de bonbons, de fleurs; que voulez-vous : « elle s'occupe de moi, comme de personne, elle me l'a juré! » Parfois le grand couturier lui-même sort de sa tour d'ivoire. Il prépare des coups de théâtre impressionnants :

L'ŒIL DU MAÎTRE : LE COUP DE POUCE DE L'ARTISTE.

— Vous allongerez cette taille.

— Mais, monsieur, fait la cliente, je la trouve assez longue...

— A votre aise, Madame, mais j'ai trop le souci de mon art pour vous habiller *moi*, de la sorte.

Et la cliente se tait, pétrifiée. L'ascendant du couturier est énorme, c'est un maître, on lui demande des autographes et ses conseils sont des ordres pour celles-là même qui font profession de n'obéir aux ordres de personne. Une fille de roi, princesse charmante, assurait que lorsque son couturier lui disait : « Je ferai res-

pectueusement observer à votre Altesse impériale... », elle éprouvait une douceur inconnue à obéir...

Le couturier d'ailleurs est injustement raillé. Pourquoi sourire quand il parle de son art? Plusieurs d'entre eux ont des ateliers de peintre où ils lavent en secret de délicieuses aquarelles qui, destinées à devenir la mode de demain, sont par elles-mêmes de charmants morceaux de couleur et de dessin. Ils ont leur personnalité : celui-là qui habilla magnifiquement de lourdes soies les grandes dames pompeusement attifées du second Empire, se complaît aux costumes de cour, aux manteaux d'apparat, aux hermines somptueuses, aux brocards princiers; cet autre, au contraire, excelle dans les costumes de jeune fille, d'une ligne idéale, simples et chastes, faits d'étoffes de rêve, impalpables et mousseuses; cet autre, couturier de théâtre, sait les teintes violentes qu'idéalise le jour brutal de la scène; il collabore intimement avec l'auteur, il est psychologue à la façon de Maurice Donnay, de Paul Hervieu ou d'Alfred Capus :

— Premier acte, vous êtes heureuse : toilette bleue, compliquée et savante, la toilette de celle qui veut plaire, avec la recherche de ce corsage savamment plissé. Deuxième acte, le divorce : robe tailleur aubergine, celle que vous mettiez, auparavant, aux enterrements... Troisième acte, la réconciliation; vous avez découvert que le vrai bonheur est au foyer, mais un foyer embelli de luxe et de confort : robed'intérieur enrichie de dentelles véritables.

L'habitude des femmes de confier aux couturiers le soin de leur toilette suscita à ses débuts des protestations véhémentes; on cria au scandale et le prince de la critique, Jules Janin, que l'on ne s'attendait pas à voir en cette affaire, se fit l'écho de plaintes qu'enregistra en ces termes pompeux et pompiers un grave dictionnaire encyclopédique : « Laissons aux mains féminines le soin et le privilège d'échafauder les toilettes de nos femmes et de nos sœurs; à elles les soins délicats d'une industrie qui exige, on le sait, des doigts de fée et non la caresse d'un athlète pour être exercée convenablement — décevant surtout. »

Après l'anathème de 1858, voici la consécration de 1906 donnée dans un livre récent par M. Georges Lecomte : « Le grand Couturier! C'est-à-dire le seul oracle qu'on interroge encore avec une ferveur craintive, le seul souverain dont l'impérieuse fantaisie soit sans contrepoids, sans appel, sans contrôle, qui puisse soumettre, selon son humeur, à ses lois chaque année changeantes, le peuple le plus docile et qui, libre d'être cassant dans

l'exercice de sa tyrannie, daigne cacher son despotisme par des sourires. Gloire qui serait reconnue par tout le monde, par tous très significative et qui symboliserait admirablement la séduction mousseuse, pimpante, superficielle du Paris de l'élégance et du plaisir!»

Voici pour le grand couturier, arbitre des élégances, confesseur et artiste. Mais n'est-ce pas la partie la plus infime de sa tâche? Ne doit-il pas être surtout et avant tout un merveilleux administrateur. Jetons un rapide coup d'œil sur le royaume qu'il régente.— La vaste maison est partagée en compartiments, dont les noms solennels fleurissent leur grand siècle. Et comme il y a, dans les musées, le salon des Glaces, le salon des Batailles, nous avons le salon des Ventes, le salon des Fourrures, le salon des Lingeries, le salon du Théâtre, noms émouvants qui rappellent aussi des combats et évoquent des victoires. Le salon des fourrures où l'on répond négligemment à une cliente qui demande le prix d'un manteau de zibeline : « soixante-cinq mille francs », ce salon où les peaux de bêtes, de teintes chaudes et douces, s'harmonisent merveilleusement, ne ressemble pas au salon des lingeries où c'est le plus clair et le plus charmant fouillis de chemises arachnéennes, de matinées, de panta-

lons, de valenciennes, de blouses, de rubans.

Rien n'est oublié. Des chevaux empaillés dont un est baptisé traditionnellement et irrévérencieusement par les employés du pe-



LA COMBINAISON D'UN MODÈLE

L'intervention du maître donne son originalité artistique à la toilette. La vraie Parisienne vous dira : « Celle-ci vient de chez Martial et Armand, cette autre de chez X., cette autre au contraire est d'extraction modeste. »

tit nom du patron, étalent leurs robes de couleurs différentes, suivant la nuance de la robe d'amazone choisie par la cliente; un escabeau permet à l'essayeuse de grimper et de corriger les plis défectueux.

La salle de théâtre est toute en glaces. Au



Une séance chez Martial et Armand : Quatre des mannequins présentent les modèles sélectionnés par la cliente.



LE CHOIX DE L'ÉTOFFE

Laisse à la disposition de la cliente qui, en cas de trop grande incertitude, fait parfois un appel timide aux conseils du maître.

fond est disposée une scène minuscule éclairée par une rampe étincelante. C'est sur cette scène que les teintes de la robe de M^{lle} X... du Théâtre-Français ou de M^{lle} Y... du Vaudeville seront minutieusement contrôlées.

A un moment il y avait même dans une maison connue un coin disposé pour le five o'clock des clientes : on y servait du thé et de fragiles pâtisseries ; des actrices passaient respectueusement et avec ces révérences de cour que l'on n'exécute plus bien qu'au théâtre, l'assiette de toasts à d'authentiques princesses qui ripostaient par l'offre gracieuse de sucre cristallisé. C'était charmant et si parisien ! Qui sait pour quelles obscures raisons cette mode fut supprimée ?

Nous avons passé en revue ce que l'on voit. Passons maintenant à ce que l'on ne voit pas, aux ateliers où travaillent et peinent sans relâche des centaines, des milliers, de fourmis laborieuses. C'est, outre les ateliers courants, classiques, que nous examinerons tout à l'heure, l'atelier des fourrures où des ouvriers manipulent, retirent de l'étuve les peaux, qu'ils séchent, apprêtent, lustrent, teignent, coupent, tandis que des ouvrières penchées sur leurs machines, cousent ensemble les fourrures et les montent. C'est l'atelier de coupe où des ciseaux de fée tranchent sans hésitation le drap et la soie. C'est l'atelier des brodeuses où sont appliqués à l'aiguille sur une étoffe unie des fils de coton, de laine, de soie, d'or et d'argent, même des pierreries. Des jeunes femmes peignent sur des chevalets ou sur des tables des reproductions des modèles.

Ah ! l'élaboration d'une robe ! Quel poète en chantera les multiples difficultés !

L'étoffe est choisie par la cliente, assistée de la vendeuse, sur ces énormes liasses d'échantillons que fournissent les grandes maisons de gros. L'échantillon est remis à la manutention qui fait rentrer la pièce. La première aux jupes, puis la première aux corsages préparent sur les mesures de la cliente un modèle en tissu de coton.

La robe que la cliente a choisie entre toutes quand elle lui fut montrée par un mannequin porte un nom de fantaisie, mettons *Carmen*. La vendeuse passe donc un bulletin sur lequel sont inscrits le nom de l'acheteur et celui de la robe. Le lendemain essayage de la toile. Puis les apprêteuses taillent le taffetas de la doublure et bâtissent. La première explique ensuite le modèle à une ouvrière première main qui envoie chercher ce modèle et le copie ; un deuxième essayage permet de finir la robe. Toutes les spécialités sont entrées en jeu, depuis la manchière qui est vouée aux manches pour toujours, jusqu'à l'adroite

ouvrière qui donne le coup de fer final, en passant par les « arpettes », les apprenties ou petites mains dont la tâche consiste à courir par toute la maison, à chercher des fournitures, à faire chauffer les fers, etc., etc.

LES GAINS DU PERSONNEL D'UNE MAISON DE COUTURE VONT DE 1 FR. 50 A 200 FRANCS PAR JOUR

Voici les gains de ce personnel innombrable :

Les vendeuses gagnent de 300 à 1.200 francs par mois et ont sur les affaires une remise qui se monte, en général de 3 à 5 o/o. On cite une vendeuse dont le bénéfice annuel est de 75.000 francs. La vendeuse ne touche son intérêt que lorsque le bénéfice réalisé sur la robe a atteint le taux fixé au préalable. Les deuxièmes vendeuses gagnent de 175 à 250 francs par mois ; les mannequins de 150 à 300 francs ; les habilleuses 100 francs. Voici pour les employées que voient les clientes. Ce personnel est nourri au moins une fois par jour, à midi, dans un vaste réfectoire. Certaines maisons donnent le repas du soir.

Dans les ateliers : la première gagne de 500 francs à 1.500 francs par mois ; les secondes 250 francs, les premières mains 6 à 7 fr. 50 par jour ; les secondes mains 3 fr. 50 à 4 fr. 50 ; les petites mains de 1 fr. 50 à 3 francs. Certaines premières ont des forfaits pour telle jupe, telle corsage, à elles de s'arranger pour prélever leur bénéfice. Ce personnel n'est pas nourri par la maison et prend son repas de midi selon une déplorable fantaisie : deux sous de « frites », trois sous de charcuterie, — mais quatre sous de violettes et une romance de dix centimes. L'âme de Mimi Pinson n'est pas exilée de ces agglomérations féminines où subsistent toutes les traditions de jadis, même la fête de la Sainte-Catherine où l'on se coiffe de bonnets de mascarade et où l'on boit du champagne plus chargé en acide carbonique que le soda des Yankees.

La saison d'été s'élabore en janvier. Les soieries, lainages, broderies, garnitures sont choisies. Le couturier combine ces modèles avec les premières qui les font exécuter sur les mannequins. La destinée de celles-ci est donc d'essayer en hiver les vaporeuses toilettes printanières et en été les lourds costumes d'hiver. Cette dernière saison se présente en juillet.

Chaque saison s'ouvre par une journée fixée par avance ; on convie les commissionnaires en marchandises, et telle grande maison fait en cette après-midi unique, dénommée « jour de la collection » jusqu'à cent mille francs d'affaires.

C'est à partir du jour de la collection que la besogne du mannequin devient écrasante. Chacune a douze robes, qu'elle montre trois fois par jour; cela suppose une dépense musculaire énorme, surtout si l'on ajoute que les repos sont rares et que certaines clientes hésitent pendant des heures et ne se lassent pas de faire promener devant leurs yeux, les créations parmi lesquelles doit s'établir leur préférence.

L E BÉNÉFICE NET D'UN GRAND COUTURIER DÉPASSE LE TRAITEMENT AFFECTÉ AU PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE

On voit par cet exposé quel petit peuple, point toujours facile à gouverner, doit régenter le couturier et quels sont les frais énormes que nécessite une entreprise de ce genre. La confection et la couture réalisent à Paris un mouvement d'affaires de cent cinquante millions. Un seul grand couturier fait de cinq à six millions d'affaires sur lesquels son bénéfice net peut être d'environ vingt pour cent.

Les loyers les plus forts sont de 100, 125 et même 150.000 francs.

Mais il y a des aléas terribles et la *Gazette des Tribunaux* est là pour en faire foi. On a encore le souvenir de certaines notes aux totaux foudroyants qui furent soumises à l'arbitrage par des acheteuses récalcitrantes. Les avoués, hommes d'affaires, huissiers sont mis sur les dents par le couturier qui doit avoir un contentieux établi, selon les règles. Il ne fait crédit qu'à bon escient et parfois ces crédits sont de véritables cadeaux adressés à des « lanceuses » qui constituent de vivantes réclames.

Mais sans les « douloureuses » que deviendrait la mode de Paris, cette chose unique, impalpable, indispensable dont rêvent sous leurs tentes les femmes Touaregs et dans les harems les Turques claustrées, la mode de Paris, mot magique qui fait ruisseler les millions et soupirer les maris, la mode de Paris, qui peut tout se permettre, d'abord parce qu'elle est souveraine et surtout parce qu'elle n'est jamais longue à reconnaître ses erreurs.



UN COIN DU GRAND SALON

Le grand salon est de style purement Louis XV et la vitrine est bondée d'objets d'art exquis, authentiques et qui feraient la gloire d'un amateur.



LE DUO DES MAIGRES

C'est ainsi que l'on appelait les séances de musique de chambre que donnaient Jacques Offenbach et César Franck. A ce moment, jeunes tous les deux et pas encore parvenus à la notoriété, ces deux artistes se félicitaient quelquefois et Franck se mettait au piano et Offenbach prenait son violoncelle.

LES GRANDES PREMIÈRES (1)
LA BELLE HÉLÈNE

Dans quelques semaines, le Théâtre des Variétés fêtera son centenaire. Sa coquette salle qui a vu tant de succès n'en a pas connu de plus retentissant que celui de *La Belle Hélène* dont la vogue fut telle que l'année 1864 qui la vit naître prit son nom et que ses auteurs : Meilhac et Halévy pour le livret, Offenbach pour la musique, presque inconnus la veille de la première, étaient célèbres le lendemain ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖



Il y a une cinquantaine d'années, le directeur du collège Rollin eut l'idée de donner de temps en temps, au parloir, de petites séances musicales auxquelles assistaient les élèves et leurs parents. Il y avait là, parmi les exécutants, un élève de philosophie qui tenait la grosse caisse et le triangle; un pianiste inconnu battait la mesure, et un violoncelliste auquel nul ne faisait attention jouait tristement sa partie. Quand le pianiste et le violoncellist-

jouaient ensemble, on disait, car les artistes étaient haves et décharnés :

— Voilà le duo des maigres.

La grosse caisse avait nom Beulé. Il devait, plus tard, découvrir l'Acropole d'Athènes et devenir ministre de l'Intérieur. Le pianiste s'appelait César Franck, César Franck, auteur de la *Rédemption*; et le violoncelliste n'était autre que Jacques Offenbach, l'auteur d'*Orphée aux Enfers* et de *La Belle Hélène*, le rénovateur (inventeur, peut-on dire) de l'opérette française. Jacques Offenbach était originaire de Co-

(1) Voir les nos xv et xx de *Je sais tout*.

logne et s'était fait naturaliser Français. A Paris, où il était arrivé très pauvre, il avait cherché des leçons et couru le cachet, enseignant à volonté au collège Rollin, où il était entré en qualité de répétiteur de musique de la petite classe, le solfège et le violoncelle. Puis, se sentant attiré vers le théâtre, il était devenu chef d'orchestre à la Comédie-Française.

Mais, bientôt, cette nouvelle situation lui sembla trop étroite. Grâce à de puissantes amitiés, il obtint le privilège d'un petit théâtre sis aux Champs-Élysées, qu'il baptisa : *Théâtre des Fantaisies Parisiennes*, pour l'ouverture duquel un certain Servièrès écrivit le prologue : *Entrez, Mesdames et Messieurs!*...

On s'étonnera peut-être de voir mêlé à l'histoire d'Offenbach et de la Belle Hélène, ce nom qui ne rappelle rien. On s'étonnera moins quand on saura que ce Servièrès, qui occupait dans le monde administratif un haut emploi, était Ludovic Halévy.

Offenbach quitte bientôt les *Fantaisies Parisiennes*, passe comme directeur aux Bouffes, puis abandonne les Bouffes pour s'adonner exclusivement à la composition. Le directeur des Variétés lui commande la musique d'une grande opérette. A qui demander le livret? Il pensa à celui qui lui avait écrit son prologue, et c'est ainsi que Ludovic Halévy, le neveu de Fromental Halévy, l'auteur de *La Juive*, fut amené à écrire *La Belle Hélène* en collaboration avec Meilhac.

Sur le livret amusant, mordant, sceptique, Offenbach broda une musique étonnante : un petit chef-d'œuvre était né.

L'hospitalité que la pièce reçut aux Variétés ne fut rien moins que royale. Cogniard, directeur, ne fit point de folies. On était loin du luxe qu'on déploie aujourd'hui! L'orchestre coutumier de vingt-quatre musiciens fut porté à trente-deux : ce fut le plus grand effort. Douze choristes hommes, quinze choristes femmes, représentèrent les masses vocales. Quant aux décors et à la mise en scène, — la toile coûte cher et les risques de succès ou d'insuccès sont graves, — on fit retaper de vieux portants, nettoyer quelques fripes et dégraisser des costumes de rencontre.

Mais si la mise en scène était maigre, plus que pauvre, en revanche, la distribution fut incomparable et l'affiche contenait les noms d'interprètes de tout premier ordre.

Cependant, malgré le talent et la bonne

volonté des acteurs, la parcimonie du directeur des Variétés avait mis tout le monde de méchante humeur, et les répétitions s'en ressentirent.

Offenbach n'était qu'à demi-satisfait de son orchestre qu'il trouvait *trop modeste*, de ses masses chorales peu importantes, et dut couper pas mal de finales sur lesquelles il comptait, faute de *quantité*.

Meilhac, timoré, irritable, rongea ses ongles, nerveux à l'excès, exigeant que personne n'assistât aux répétitions. Et, tandis que sur la scène les acteurs travaillaient, il fouillait l'obscurité de la salle de ses regards inquisiteurs.

LE DUC DE MORNY ASSISTE A UNE RÉPÉTITION

Un jour, comme on répétait à peu près généralement, il aperçut dans une baignoire un profil à front chauve, à moustaches en croc. Il bondit, furieux, sur Halévy et s'écria :

— Tu sais! je ne veux personne aux répétitions!

— Personne?...

— Non. Personne.

— Pas même le duc de Morny?

Le duc de Morny était alors premier ministre.

Meilhac se mit à rire de la boutade de son collaborateur, et, continuant la plaisanterie, riposta :

— Ah! Si! Excepté le duc de Morny!...

— Eh bien! C'est lui-même qui est là! répliqua Ludovic Halévy goguenard.

Le duc, en effet, avait manifesté le désir d'assister à une répétition, et il fut le seul à voir la pièce « devant que les chandelles fussent allumées » comme on disait au temps de Molière.

La vraie répétition générale n'eut pour spectateurs que les auteurs, le directeur, le chef de claque... et la censure.

... La censure! Elle en fit voir de cruelles aux auteurs!

On avait l'esprit plutôt étroit en 1864, et les censeurs crurent trouver dans la bouffonnerie de Meilhac et Halévy des allusions auxquelles n'avaient guère songé les auteurs!

Le personnage du grand-prêtre Calchas fut considéré comme subversif, et pouvant, disait le rapport :

« Porter atteinte à la dignité et au respect du clergé ».

On demanda impérieusement la suppression de la première attaque du chœur du



LA RENCONTRE D'HÉLÈNE ET DE PARIS

Au premier acte de la célèbre opérette, *Hélène*, que personnifiait Hortense Schneider, se rencontre avec le berger Paris — rôle que jouait José Dupuis. C'est la scène que nous reproduisons d'après une minutieuse reconstitution.

1^{er} acte. Calchas vient de faire manœuvrer son tonnerre, et Agamemnon s'écrie :

AGAMEMNON

Bon! la foudre gronde!
Et voilà le monde
Tout interloqué!

À quoi le chœur répond :

Un coup de tonnerre
Annonce à la terre
Un « communiqué ».

En ce temps-là, le « communiqué » fleurissait; c'était le procédé qu'employait le gouvernement, surtout avec la presse, et la réplique du chœur fut considérée comme une telle énormité par la censure, qu'il fallut batailler pendant plusieurs jours pour obtenir le maintien de cette réplique. Elle ne fut autorisée que grâce à l'intervention du duc de Morny, qui fit observer qu'il n'y avait là qu'une spirituelle boutade.

Le duc de Morny eut, d'ailleurs, sa petite part de collaboration dans *La Belle Hélène*, et il faut que la postérité sache que c'est à lui qu'on doit la célèbre charade du premier acte :

Mon premier se donne au malade.
Mon deuxième, c'est vous, ou moi...
Le troisième de ma charade
Convient aux gens de qui l'emploi
Est d'aller, quand la nuit arrive,
Partout ramasser les chiffons,
Les haillons.

Mon quatrième est une rive
Où manque l'air, absolument.

Mon tout, par les chemins s'en va comme le vent.

Pâris, le beau berger, trouve le mot qui est *Locomotive* : (Loch-Homme-Hotte-ive) et déclare superbement qu'il a deviné, pas mal de siècles avant, l'invention des chemins de fer... ce qui n'est pas banal.

Bref, la censure ayant coupé, rogné, la première eut lieu le 17 décembre 1864 et le succès fut triomphal.

La critique crut devoir protester au nom de l'antiquité malmenée... on en a vu d'autres depuis, mais Théophile Gautier écrivit :

« Pour nous, — les Dieux de l'Olympe
« et les héros de la mythologie vivent tou-
« jours. Une douleur inquiète nous saisit,
« lorsque la main irrévérencieuse de la
« Parodie dessine des sourcils, au bou-
« chon, sur leurs blanches figures, insère
« des pipes entre leurs lèvres de marbre,
« arrache leurs draperies pour y substi-
« tuer un tartan, et met un cabas dans la

« main pâle qui tenait un attribut divi... »

Voici ce que, de son côté, disait Roqueplan :
« L'antiquité est tellement grande qu'elle
« est au-dessus de mes respects; elle survi-
« vra aux irrévérences d'Offenbach, qui est
« tout lui-même, c'est-à-dire sans pareil dans
« cette débauche de talent, admirable et bur-
« lesque, au milieu de laquelle éclatent tant
« de fraîches inspirations. Sa musique
« étonnante, on la chante, on la danse,
« comme une revanche gagnée par le goût
« parisien, sur l'école de l'ennui. »

Jules Janin concluait plus simplement :
« Les anciens nous ont montré l'exemple;
« il faut donc, nous aussi, donner congé aux
« faiseurs de chansons, et reconnaître un
« peu qu'ils sont dans leur droit, quand ils se
« moquent des dieux et des déesses, que les
« plus grands poètes n'ont pas respectés... »

Le public, lui, ne fit pas tant de façons. Malgré sa mise en scène indigente, son exécution musicale sommaire, *La Belle Hélène* tint l'affiche pendant plus d'une année, et tout Paris fredonna l'air fameux de la fameuse opérette :

Au mont Ida trois déesses
Se querellaient dans un bois.
Quelle est, disaient ces princesses,
La plus belle de nous trois?

LES PREMIERS INTERPRÈTES DE *La Belle Hélène*

Il est juste de donner aux interprètes leur part dans la réussite admirable de l'œuvre.

Le rôle du beau Pâris fut créé par José Dupuis, comédien étonnant, musicien consommé, doué d'une voix de ténor comique, d'une ampleur et d'une étendue singulières, dont la souplesse était inouïe. Cette voix métallique, claire, pénétrante, d'un timbre haut perché, se prêtait à des tours de force de sonorité, tout en donnant, à volonté, des notes de tendresse ou de nasalité comique. Il avait des grimaces étincelantes d'esprit, sa bonne humeur était communicative, il maniait ses tics avec une habileté sans pareille. D'ailleurs, il était servi par un physique, d'un comique irrésistible. Il avait un menton de galoche, un nez busqué, des yeux ahuris et un corps si maigre qu'Offenbach disait en parlant de lui :

— Il a des jambes comme les miennes. En les réunissant toutes les quatre, on pourrait faire 1111 en chiffres.



UNE RÉPÉTITION DE " *La Belle Hélène* "

Le duc de Morny (de dos) assistant à une répétition de " *La Belle Hélène* "; à l'orchestre, Meilhac et Halévy discutent, Offenbach écoute...

Dupuis est mort au mois de mai 1900, juste au moment où le théâtre des Variétés faisait une reprise de *La Belle Hélène*, où le pauvre comédien, paralysé à demi, eût le désespoir de voir son rôle joué pour la première fois, par un autre que lui.

Hortense Schneider fut la première Belle Hélène. C'était une comédienne incomparable, au rire communicatif, une diseuse exquise dont le débit se relevait d'une légère pointe d'accent — elle était de Bordeaux — la chanteuse qui inventa l'art du sous-entendu ?...

A côté des très grands, il serait injuste d'oublier Silly et Céline Renault dans les rôles d'Oreste et de Bacchus ; Kopp qui créa Ménélas ; Couder (Agamemnon) ancien sous-officier aux compagnies de discipline à qui le goût du théâtre était venu en jouant la comédie avec ses camarades, pour tuer le temps, dans les solitudes d'Afrique ; Grenier (Calchas) qui avait un nez interminable, et nasillait si fort en parlant, que le vaudevilliste Siraudin disait :

— Son grand nez ne me gêne pas, mais il a tort d'en parler toujours !

C'était un ancien élève au Conservatoire

ou il avait décroché un premier prix de comédie. C'est à l'Odéon où il jouait les Valets de Répertoire que le directeur des Variétés alla le chercher. Il avait, paraît-il, une particularité fâcheuse, des os très friables, qui cassaient comme verre. Pendant la première série des représentations de *La Belle Hélène*, il se brisa le tibia, en dansant la Pyrrhique, et le bras, à la reprise de 1867, en scène, à la suite d'un faux mouvement. C'est Grenier qui créa au Vaudeville le rôle de Rabagas, dans la comédie de Sardou, qui portait ce nom pour titre.

La Belle Hélène qui fut une pièce heureuse eut le bonheur d'arriver en un temps où l'on était tout à la joie de vivre, alors que rayonnait la plus grande prospérité du Second Empire. Le ciel était sans nuages, et nul ne se préoccupait des dangers qui menaçaient aussi bien au dehors qu'au dedans.

L'ANNÉE DE *La Belle Hélène*

Le succès de l'opérette fut tel que l'année 1864 fut baptisée *L'Année de la Belle Hélène*, et vraiment elle fut fertile



A. Danie

MÉNÉLAS

(ALBERT BRASSEUR)

en événements de toutes sortes cette année-là.

1864! C'est le second Empire dans tout son éclat. Le commerce est prospère. Haussmann, le grand préfet, promène la pioche dans le vieux Paris, perce des boulevards, démolit, reconstruit, répare, aligne.

La ville est un gigantesque chantier. Travaux partout : à Notre-Dame, où l'on



ACHILLE (SIMON)

refait aux statues des saints les nez et les couronnes arrachés par la Révolution; aux Tuileries, dont on réédifie un pavillon; au Palais de Justice où, devant la Sainte-Chapelle, on dresse un échafaudage immense... (il y est encore!); on construit la nouvelle Morgue, où les infortunés macchabées, si mal logés à l'ancienne, vont trouver un asile plus confortable; enfin, on inaugure le square Montholon, jardiné sur des terrains pestilentiels.

1864! C'est la guerre dano-allemande au cours de laquelle la Prusse se fait les ongles pour nous déchirer, semant le grain d'où germera six ans plus tard la guerre de 1870, les Prussiens ayant pris conscience de leur force.

1864! C'est encore, selon la phrase de Napoléon III, *la Pensée du règne* : la déplorable expédition du Mexique!

L'archiduc Maximilien proclamé empereur au son du nouvel hymne national mexicain, composé par le sceptique Auber, sur commande, et avec une noble indifférence! Cette couronne du Mexique, dont on venait de ceindre le front de l'archiduc, devait devenir peu après l'auréole du martyr.

1864! C'est l'achèvement du Canal de Suez.



ORESTE

(M^{lle} LAVALLIÈRE)

1864! C'est le sensationnel procès de La Pommerais, accusé d'avoir, au moyen de la digitaline, apporté une simplification hardie au régime des assurances sur la vie.

1864! C'est le voyage du tsar Alexandre II à Paris, le premier jalon de l'Alliance russe après la guerre de Crimée :

Le maréchal Pélissier, le vainqueur de Sébastopol, était mort — par discrétion et courtoisie, sans doute — quelques semaines avant l'arrivée du tsar. Il n'eût pas été convenable que le maréchal figurât dans les cortèges. Il le comprit et mourut. Pélissier, gros, gras, court, trapu, bedonnant, brutal, familier de langage, aux yeux gris et narquois, aux cheveux coupés ras, et à la moustache en brosse, avait succédé, en 1854, dans le commandement de Crimée, à Canrobert, doux, phraseur, solennel, mince, melliflu, de politesse enguirlandée, à la moustache cirée en pointe, et aux longs cheveux bouclés, en rouleaux



CALCH S (BARON)

Les derniers interprètes de "La Belle Hélène"
(CROQUIS DE BARRÈRE)

historiques. Pélissier, qui ne pratiquait pas l'économie du sang, — la plus grande vertu de son prédécesseur, — mit fin au siège par une hécatombe de soldats: « C'est le mal nécessaire! — dit-il de sa voix enrouée — on ne fait pas d'omelette sans casser des œufs! » L'omelette, ce fut la prise de Sébastopol.

En cette même année, il faut citer parmi les morts célèbres:

l'amiral Hamelin, qui avait commandé la flotte de la mer Noire pendant la guerre de Crimée; — Jules Lecomte, le chroniqueur attitré de *l'Indépendance Belge*, et l'un des inventeurs de la « chronique », telle qu'on la débita durant plus d'un demi-siècle; — Mlle Dupont, la reine des soubrettes, qui avait quitté la comé-

l'homme au « casque d'or », le célèbre Mangin, le marchand de crayons, le roi des camelots, dont les boniments confinaient au chef-d'œuvre, qui se suicida, après la soixantaine depuis longtemps passée; —

Dubufe, le peintre à la mode, le maître du portrait.

1864 vit encore naître la Liberté des Théâtres, cette liberté tant souhaitée jadis par Offenbach au temps où il devait batailler pour obtenir l'autorisation de jouer sur la scène de ses *Fantaisies Parisiennes* des opérettes à plus de deux personnages. Il était juste que l'heure de cette liberté sonnât en même temps que celle de son triomphe.

Mais, si cette liberté fut un bien, elle fut aussi un mal.



die, en pleine jeunesse et en plein talent; — Meyerbeer, le compositeur des *Huguenots* et de *L'Africaine*; —

LE ROI AGAMEMNON DANSANT LA CIGUE
(GUY)

C'est elle qui amena la naissance inopportune de tant de cafés-concerts de bas étage, dont le besoin ne se faisait vraiment pas sentir et qui, aujourd'hui, encombrent Paris où ils poussèrent en un clin d'œil comme des champignons sur une terre humide.



PARIS
(DASTREZ)
aux Variétés
(1899-1900)

1864! C'est la première du *Supplice d'une Femme*, de Dumas fils, c'est *La Cagnotte*, de Labiche, au Palais-Royal; c'est... la chute de *Mireille* (!) au Lyrique et celle de *L'Ami des Femmes*, au Gymnase.

1864! C'est l'acteur Samson décoré de la Légion d'honneur, Samson qui, retiré du théâtre et voulant y reparaitre pour un « bénéfice », reçut l'injonction ministérielle de s'abstenir, pour ne pas déshonorer sa croix.

1864, enfin, c'est l'année de *La Belle Hélène*!

Une suite de représentations n'avait pas épuisé le succès de la pièce qui, reprise lors de l'Exposition de 1867, fit une carrière splendide de plus de 200 représentations, en fit une autre lorsque dernièrement les Variétés tentèrent de rénover l'opérette, et fera la joie des spectateurs pendant de longues années, tant qu'un théâtre s'efforcera de faire revivre un genre éminemment français dans lequel un homme s'est montré inimitable et impossible à égaler : Jacques Offenbach, le petit violoncelliste de Cologne.



HÉLÈNE
(M^{me} SIMON-GIRARD)

Les derniers interprètes de
" La Belle Hélène "
(Croquis de BARRÈRE)

FÉLIX DUQUESNEL.



LES DEUX AJAX (PRINCE ET DUBROCA)



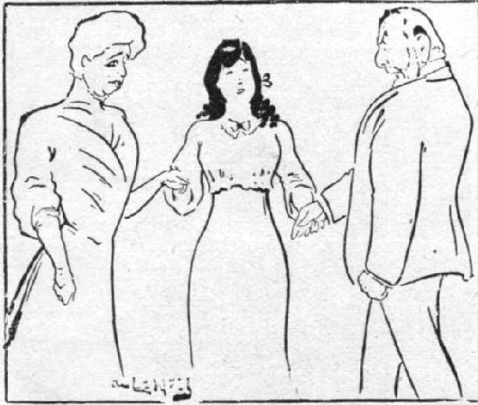
M^{me} SARAH BERNHARDT, qui, fait (10 nov.) une rentrée triomphale dans son théâtre avec la *Vierge d'Avila* (rôle de Sainte Thérèse), le beau drame de Catulle Mendès, qui, de l'avis de toute la presse, est l'œuvre maîtresse du poète. (Cl. Manuel)



M. PAUL ADAM, le célèbre romancier, offrant le thé à ses interprètes (M^{mes} Du Minil, Cerny, Lara, Lynnès, MM. Dufflos, Mayer et M^{lle} Lyrisse), quelques jours avant la première (14 nov.), des *Mouettes*, pièce qui traite la question du sacrifice dans l'amour.



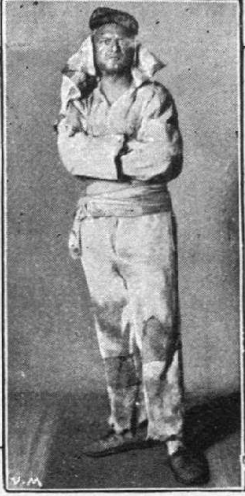
M^{lle} BLANCHE DUFRÈNE, qui, dans la *Vierge d'Avila* (rôle de Ximera), avec MM. E. Krauss, Maury, Charmeroy et M^{mes} J. Mea, Ventura, Seylor, contribue au grand succès du drame en vers de M. Catulle Mendès. (Cl. Manuel)



M^{mes} Devoyod Lélie M. Duquesne

La première nouveauté du nouvel Odéon: *la Préférée*, trois actes de M. Lucien Descaves (25 nov.). Presse sympathique pour l'auteur et les interprètes, M^{mes} Devoyod, Lélie, Bellanger, Renot, MM. Duquesne, Dorivv! et Duard.

(Dessin de De Losques, du *Figaro*)



M. GÉMIER, dans *Biribi* (Th. Antoine, 5 nov.). Grand succès constaté par toute la presse et le public; auteurs: MM. Darien et Lauras.



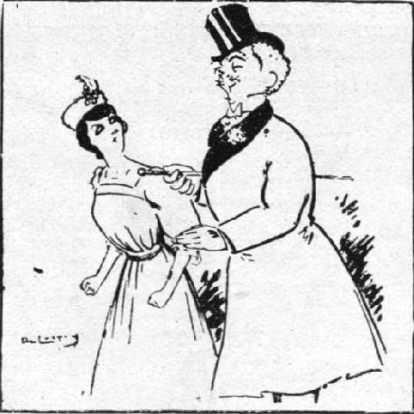
Coquelin aîné Galipaux

La Gaité a fait le 7 novembre une intéressante reprise des *Bons Villageois*, de Victorien Sardou, joués pour la première fois, en 1866, au Gymnase. Interprètes: Coquelin père et fils, Candé, Galipaux, M^{mes} M. Lender, Jane Faber.

(Dessins de De Losques, du *Figaro*)



M^{me} SUZANNE DESPRÉS, qui vient (novembre) de donner, au Gymnase, une quinzaine de représentations de *La Gioconda*, de d'Annunzio, et de *Maison de Poupée*, d'Ibsen, où l'originale comédienne est si remarquable. (Cl. Nadar)



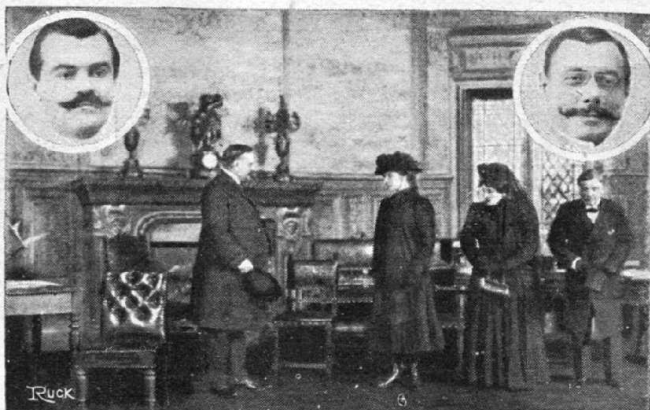
Miquette et sa mère, de De Flers et Caillaudet, le nouveau succès des Variétés (2 nov.). Interprètes: MM. Brasseur, Max Dearly, Prince, Matrat, M^{lle} Levallièrre et M^{me} Marie Magnier. Plusieurs critiques, en parlant de cette comédie amusante, avec des moments de sentiment, évoquent le souvenir de la collaboration Meilhac et Halévy.



M^{me} JEANNE GRANIER, qui fait applaudir (8 nov.), la belle reprise d'*Education de Prince*, de Maurice Donnay. Presse tout à fait sympathique. Autres interprètes: M^{me} Cécile Caron, Marville, J. Heller, MM. Lérand, Gauthier, Defreyne. (Cl. P. Boyer)



Notre collaborateur FRANC-NOHAIN, auteur d'une jolie adaptation en vers du *Bonhomme Jadis* (Opéra-Comique, 9 nov.), caricaturé par Sacha Guitry, l'auteur applaudi de *Chez les Zoques* (Th. Antoine).

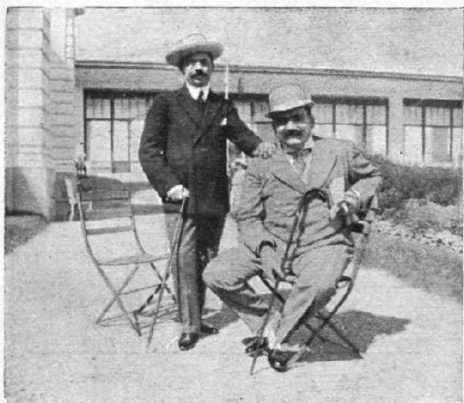


Pouctal M^{mes} Polaire B. Legrand Angély

Les nouveaux directeurs des Bouffes-Parisiens, MM. CLOT et DUBLAY, dont nous donnons le portrait à droite et à gauche de ce cliché, ont ouvert avec *La Petite Angèle*, comédie légère, de MM Y. Mirande et René Guilleré, où M^{lle} Polaire jouait un amusant rôle de pensionnaire. Presse assez sévère. (Cl. Maurice et P. Boyer).



THÉRÈSE WITTMANN « la reine des valse », comme l'a appelée Rodolphe Berger, va publier un recueil de mélodies en collaboration avec M^{me} de Noailles. Nous publions un de ces morceaux. (Cl. Nadar)



Le célèbre chanteur CARUSO avec son ami le compositeur Barthélemy, à Ostende. Caruso est venu le 25 octobre prêter son concours au Trocadero à la matinée au bénéfice de l'Association des Artistes dramatiques, l'intéressante fondation de Coquelin.

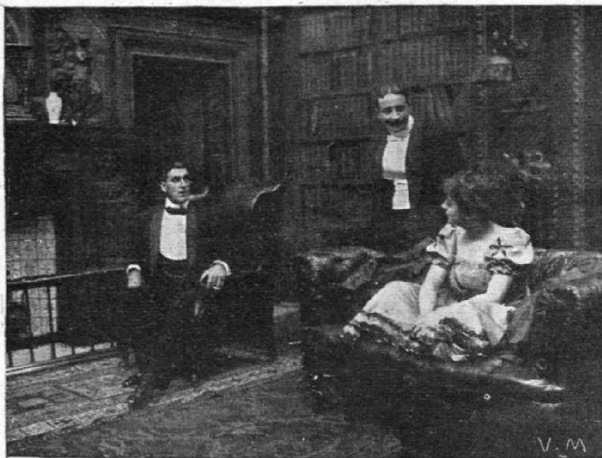


MISS VIOLA ALLEN, dans le rôle d'Imogène de *Cymbeline*, de Shakespeare, au New National Theater de Washington (1^{er} NOV. Cl. Byron



M^{mes} Bréval. Arbell. Grandjean.

Le maître MASSENET et les trois principales interprètes d'*Ariane*, son nouvel opéra, dont le poème est de M. Cautelle Mendès et qui a obtenu un beau succès, le 31 octobre, à l'Académie nationale de musique.



Un des grands succès du Garrick Theater de Londres, *La Moralité de Marcus*, par M. W. J. Locke. L'héroïne Carlotta (Miss Alex. Carlisle) est une jeune Syrienne demi-sauvage qui jure d'épouser son protecteur, l'érudit Marcus (M. A. Smith). (Dover Street Studio.)



M^{me} BERTHA KALICH dans la *Sonate de Kreutzer*, au Lyric Theater de New-York; quatre actes adaptés du yiddish (dialecte israélite). Tous les personnages sont des juifs russes émigrés en Amérique.

(A. Byron)

LES PRÉVISIONS POUR 1907



Par FRANC-NOHAIN

(Dessins de DESTEZ)

LA SIBYLLE PARLE

— Tu crois au marc de café,
Aux présages, au grand jeu?
Parfait, parfait!
Ecoute un peu :
De cette année mil-neuf-cent-sept,
Je dévoilerai
Les secrets,
Tous les secrets qui t'inquiètent ; —

— Mazette! —
(Murmures-tu), cela m'étonne,
Car l'avenir n'est à personne! —

Tu voudrais,
Petit indiscret,
Savoir d'abord si *Chantecler*
Nous sera donné cet hiver?
Mais nous en parlerons après,
Nous avons notre temps, — espère!

Un monarque, tout rempli d'aise,
Brandit un enfant nouveau-né?
J'ai deviné;
Joie, allégresse :
Voici l'enfant d'Alphonse treize.
Il crie,
Ce fils des Asturies,

Et ce n'est pas lourd, ce qu'il pèse :
Pas plus haut que la botte molle
Des fameux dragons d'Alcala,
Ses petits bras
N'atteindraient pas

*Un monarque tout rempli d'aise
Brandit un enfant nouveau-né...*



*Voici des discours...
Et des palmes...
C'est une autre statue
De Mussel.*

Le goulot d'un alcaraza,
Si on le posait sur le sol...
Rassure-toi : il grandira,
Car il est Espagnol. —
Quant à *Chantecler*?... C'est cela,
Cela seulement qui t'affole, —
Cet hiver prendra-t-il son vol?
Ah! ah!
Voilà...
Nous verrons ça...

Il ne veut plus de pantalon,
Car ils n'en ont
Pas, en Ecosse.
Et l'on verra, joyeuse ligne,
Le roi Edouard (God save the King),
Et le vigneron de Mézin,
Bras dessus, bras dessous, bons zigues,
Moitié gigue,
Moitié raisin... —
Verrons-nous *Chantecler*, enfin?



Le Chantecler d'Edmond Rostand...
1^{er} acte, 1^{er} tableau. Sur les branches d'un gros arbre,
se tiennent la Pintade (M^{lle} Leriche), le Merle (M. Galipaux),
le Coq (M. Coquelin).

Chut! ceci est diplomatique :
Pour rendre visible la force
De l'entente franco-britannique,
Le Président de la République,
D'unz jupe ceindra son torse :

Mais quelles insipides fables
Effrayaient le contribuable?
On parlait d'impôts vexatoires
Que l'Etat voulait percevoir :
Cet impôt sur le revenu,
Que l'on accablait de reproches,
C'est si simple, — vide tes poches,
Mets-toi tout nu —
Et l'on ne t'embêtera plus! —
Mais déjà le Printemps approche,
Chantecler l'as-tu
Entendu?

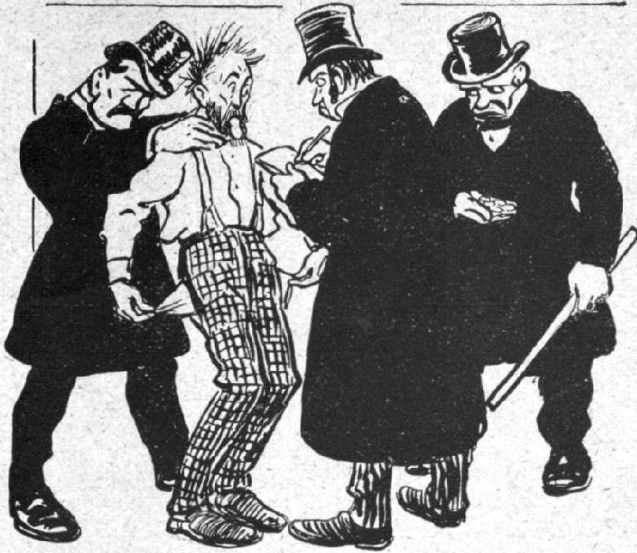
Cours, accours,
Applaudis, acclame,
Voici des discours
En quinconces,
Et des palmes :
Parmi les arbres
Ou bien en marbre,
Ou bien en bronze,
C'est, — salué, —
Cela fait dix-sept,
Une autre statue
De Musset. —
Cependant
Le printemps
Attend

Le *Chantecler* d'Edmond Ros-
[tand...

Les automobiles
Auront-ils
Le jour de repos hebdomadaire,
Que demandèrent,
Pour prendre l'air,
Et pour se promener tranquilles,
Sans péril, —
Que demandèrent les familles?
(Promenons-nous
Dans le bois,
Pendant que les clous

N'y sont pas...)

Oui, la loi sera observée,
Ils se reposent : seulement,
— Adieu, veau, vache, cochons, couvée! —
C'est le repos par roulement. —



On parlait d'impôts vexatoires
Que l'Etat voulait percevoir.

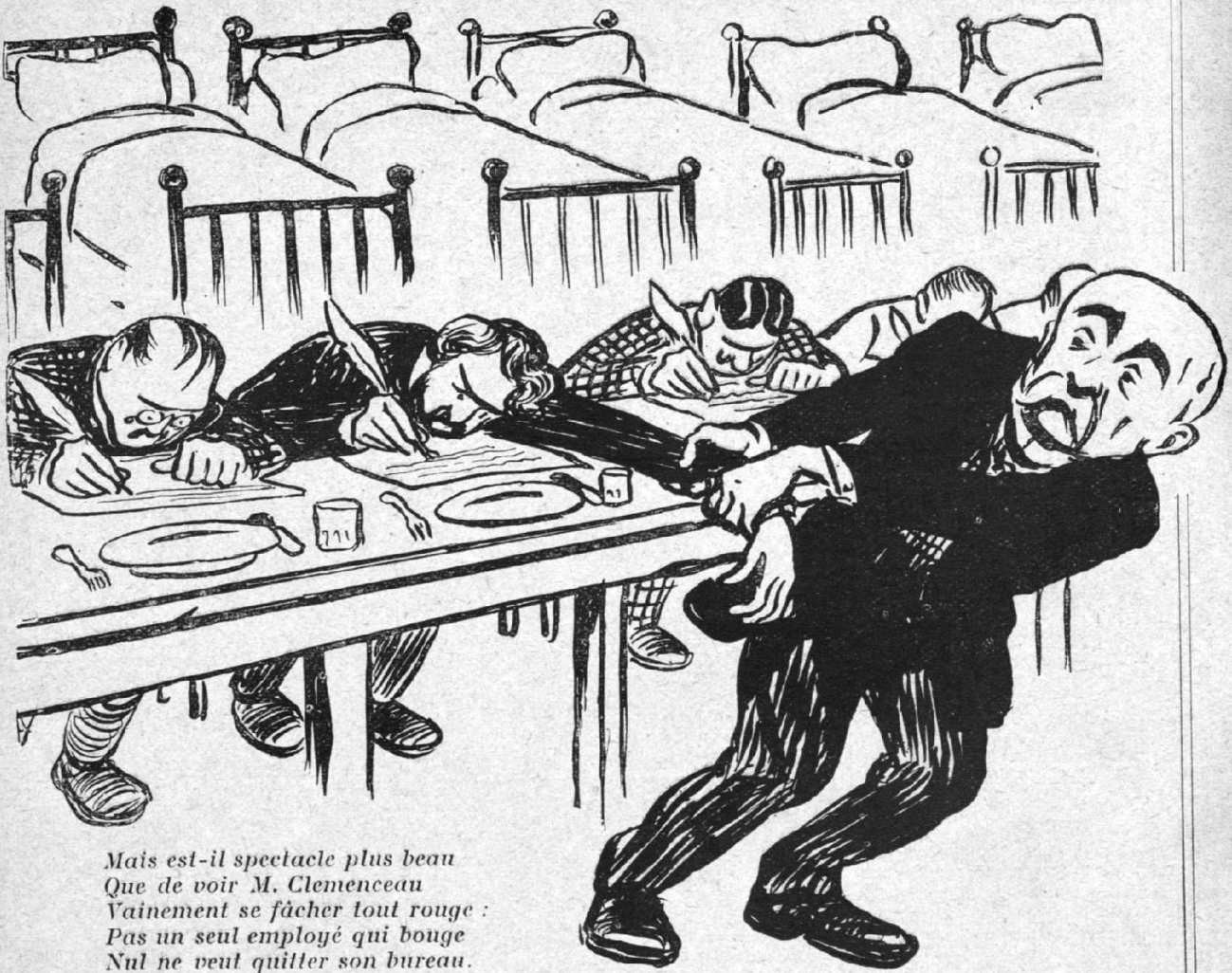
Sur Chantecler, en ce moment,
La toile est-elle pas levée?
Et Chantecler, de tout l'été,
Ne sera-t-il représenté?

Mais est-il spectacle plus beau
Que de voir M. Clemenceau
Vainement se fâcher tout rouge :
Pas un seul employé qui bouge,
Nul ne veut quitter son bureau!
Vainement le ministre implore :
Non, nous voulons rester encore,
Et nous copierons des rapports,
Sans en omettre une virgule,
De l'aube jusqu'au crépuscule,
Et du crépuscule à l'aurore!
Omnia vincit improbus labor.

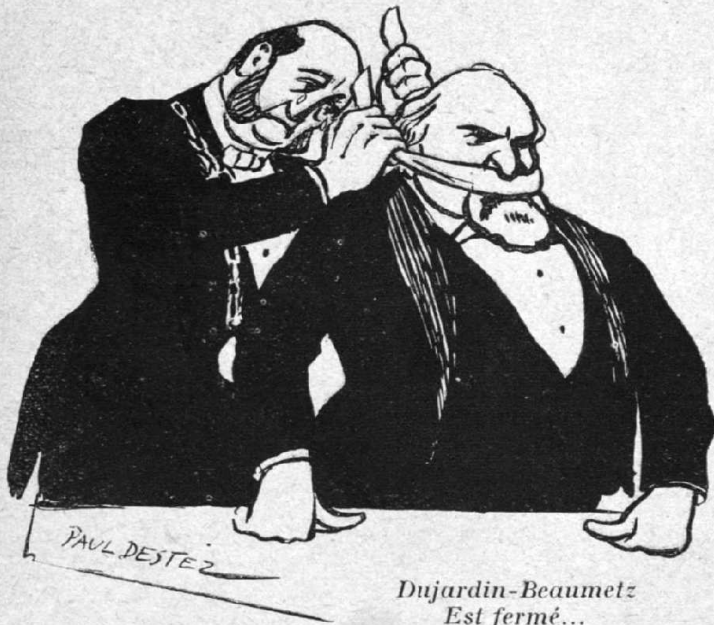
Cependant, voici que l'automne
Vient, et puis reviendra l'hiver :
N'est-il plus question qu'on donne
D'Edmond Rostand le Chantecler?..



Les Automobiles
Auront-ils
Le jour de repos hebdomadaire?
Ils se reposent; seulement
C'est le repos par roulement.



Mais est-il spectacle plus beau
Que de voir M. Clemenceau
Vainement se fâcher tout rouge :
Pas un seul employé qui bouge
Nul ne veut quitter son bureau.



Dujardin-Beaumetz
Est fermé...

Or quel est ce mystère
Bizarre?
Le sous-secrétaire
Des Beaux-Arts
A fait le serment de se taire?
Dans les hôpitaux, dans les gares,
Dans les marchés couverts, les
squares,
Ici, ailleurs, et autre part,
On n'entendra plus sa voix claire?
(Et la Sibylle s'émerveille) :
— Rien ne m'empêche désormais
De sortir de mon long sommeil :
Dujardin-Beaumetz
Est fermé. —

FRANC-NOHAIN.



SOLITUDE

A Paderewski

C'est le plus doux des soirs sur le lac le plus tendre.
L'eau mouvante et lucide où tremble un chant profond
Bat comme un cœur sublime; et je vois s'y répandre
Le souffle balsamique exhalé par les monts.

Les sommets au front ceint de neiges et de lune
Sur l'horizon d'été tassent leur spectre clair,
Et semblent se bercer dans la paix opportune
Que leur fait la paresse odorante de l'air.

Le lac plein de langueur est l'éclatante hostie
Où la terre et le ciel s'épousent en beauté...
Après tant d'inutile et triste activité,
O mon âme! voici, simple et grande, la vie.

Après tant de raison, c'est l'humble entendement
Des mondes se mouvant dans un rythme ineffable.
Après l'amour humain, c'est l'amour véritable,
Qui génère et se donne et souffre immensément.

Vous m'étreignez, vertus, hymens, métamorphoses,
Forces qui réfutez le néant et l'oubli!
Et vers moi, votre fils dans l'extase aboli,
Tout le peuple des dieux respire par les choses.

Morges.

GEORGES PIOCH.

(1) A cette place où, sur la demande d'un très grand nombre de nos lecteurs, nous donnerons le plus souvent possible des œuvres de jeunes poètes, nous ne pouvions mieux faire que de publier un poème de Georges Pioch, un des plus brillants et des plus réputés représentants de la jeune école.

Les deux flacons



Qui doit se sacrifier, la mère ou le fiancé ?

LA mère doit-elle se sacrifier pour sa fille ? Ou bien est-ce le fiancé qui doit risquer sa vie pour celle à qui il a promis d'enchaîner sa destinée ?

Voici les circonstances du dilemme : la jeune fille est mourante, dans la maison éloignée de toute communication. Un seul remède peut la sauver : l'absorption *immédiate* du contenu de deux flacons que la bonne, après le départ du docteur, a été chercher et qui sont là.

Or : 1° le contenu de ces flacons doit être pris *successivement*; 2° l'un renferme un poison violent, salutaire *s'il est bu après le contenu de l'autre flacon* et mortel dans le cas contraire.

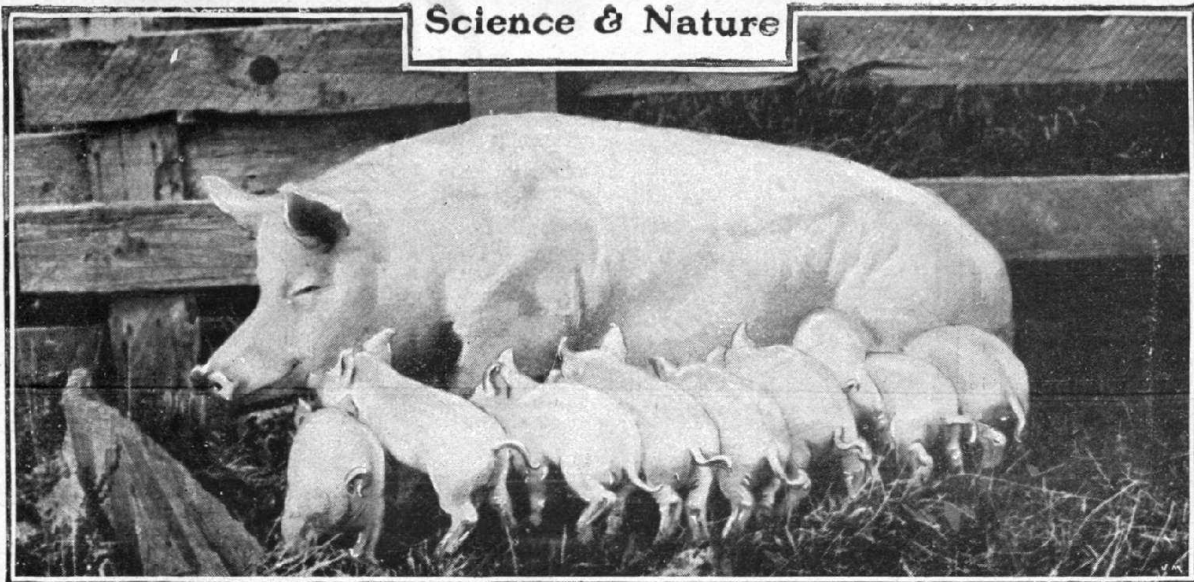
Les réponses (20 lignes au plus) devront être adressées, avant le 15 janvier, à MM. Pierre Lafitte et C^{ie}.

1^{er} prix : 50 francs en espèces. — 2^e prix : 25 francs en espèces. — 3^e prix : 10 francs en espèces.

Mais les étiquettes des deux flacons ont été mal collées et dans la hâte du retour de la pharmacie — distante de deux lieues — elles ont été perdues. On ne reconnaît pas les deux flacons, de forme identique. Et le temps passe; c'est une question de minutes.

Que faire? Une idée a surgi à l'esprit de la mère et du fiancé éplorés; ils feront sur eux-mêmes l'expérience redoutable; ils boiront quelques gouttes de l'un des flacons, au hasard, et, au risque de s'empoisonner, si le choix est malheureux, ils sauveront la malade.

Qui se dévouera? Tous deux le veulent. Qui le doit? C'est aux lecteurs à nous le dire.



PETITE ET GRANDE FAMILLE

Roses, dodus et ronds, ces petits cochons s'ébattent autour de leur mère et ne croirait-on pas que c'est en les voyant qu'Edmond Rostand a écrit :

Les petits cochons transportés
Ont d'exquises vivacités
Et d'insouciantes gaités,
Presque enfantines.

Petites Bêtes deviendront grandes

A voir les grands animaux des forêts et des plaines domestiqués ou prisonniers dans les ménageries, on ne se doute guère qu'ils ont été, dans leur première enfance, de petites bêtes inoffensives et timides. Je sais tout a réuni ici quelques-uns de ces bébés dont l'image évoque plutôt l'idée de jouets que celle des géants qu'ils seront plus tard 🐾 🐾 🐾 🐾 🐾 🐾 🐾 🐾 🐾 🐾 🐾 🐾 🐾 🐾 🐾



Il y a quelques années, un promeneur attardé qui remontait le boulevard Rochechouart pendant la fête foraine, vers deux heures du matin, s'arrêta près d'un chien de belle taille qui se désaltérait dans le ruisseau. La nuit était épaisse, l'homme ne voyait pas très bien. Il siffla le chien, et, comme la bête levait la tête et se remettait à boire, il s'approcha encore, et le flatta de la main.

Mais à peine l'avait-il caressée, qu'il se sentit enlevé de terre, rejeté de côté, tandis qu'un filet à larges mailles s'abattait sur l'animal paisible. Alors, comme il se débattait et criait au secours, l'un des hommes qui l'avait repoussé violemment lui dit :

— Ne criez pas tant! Vous l'échappez belle! Savez-vous ce que vous caressiez tout à l'heure?

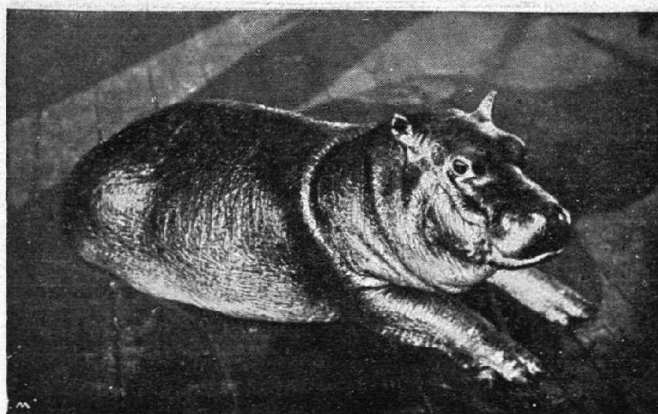
— Un chien danois, je pense...

— Votre chien danois est tout simplement une jeune panthère qui s'est échappée, on ne sait comment, de notre ménagerie.

L'homme n'en demanda pas davantage et partit, heureux d'en être quitte à si bon compte.

Il ne faudrait pas croire cependant que les petits des grands animaux soient tous aussi dangereux, et il est même amusant de voir quelle transformation se produit entre l'époque où ces futurs géants sont dans la période d'enfance, et celle où ils arrivent à l'âge adulte.

Certains excen-
triques ont voulu
élever de jeunes
lions, de jeunes ti-
gres, croyant que
par la douceur ils
arriveraient, sinon
à les domestiquer
complètement, du
moins à vivre avec
eux en bons voi-
sins. Mais, avec les
dents et les grif-
fes, la férocité na-
tive revenait vite
à ces hôtes diffi-
ciles...qui finirent
leurs jours triste-
ment enfermés au
Jardin des Plantes. Et toujours les gens
souponnaient, les revoyant plus tard, derrière
les barreaux de leur cage :

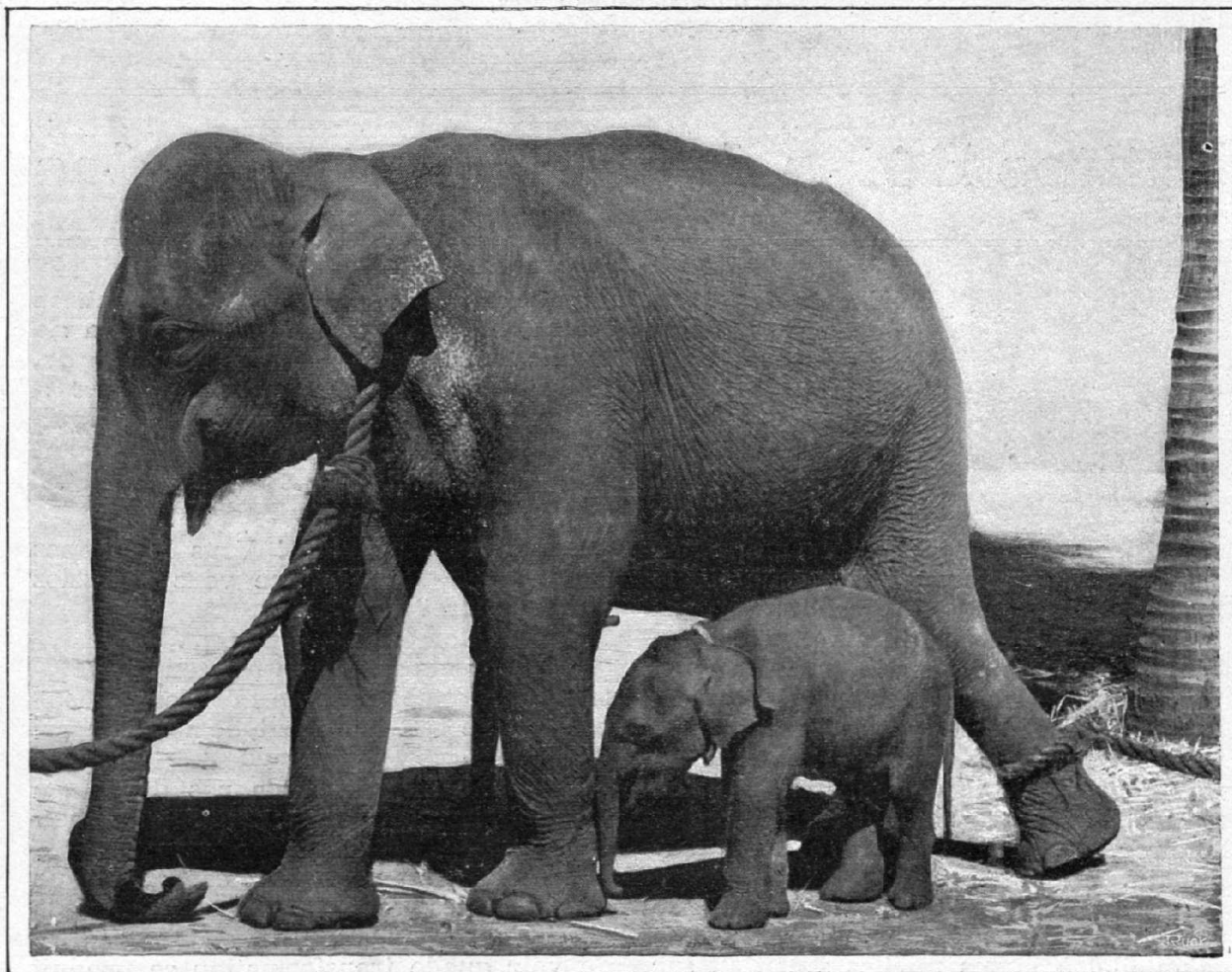


UN JEUNE MASTODONTE

*Tranquillement accroupi, ce jeune hippopotame
regarde d'un œil doux le photographe qui le
« croque » en moins d'une seconde.*

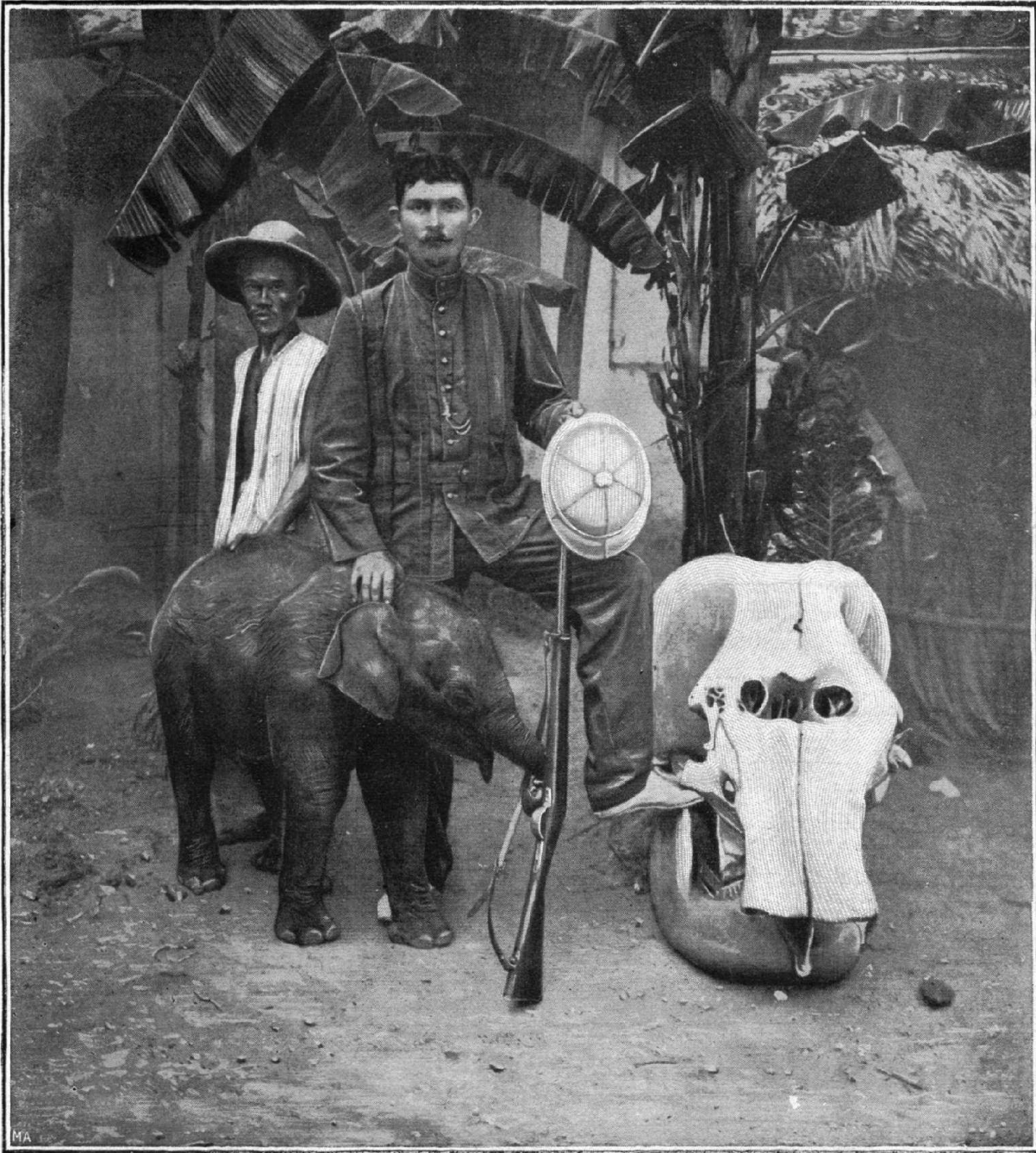
— Il était si gen-
til lorsqu'il était
petit.

En venant au
monde, le jeune
éléphant est déjà
un animal de forte
taille. Mais il n'a
pas encore la
structure massive
de ses parents. Il
court avec une
certaine légèreté,
et ne quitte guère
les côtés de sa
mère. Parfois, ti-
mide, il se colle
contre ses flancs,
soit qu'il s'effa-
rouche au moindre bruit, soit qu'il tète,
non avec la trompe ainsi qu'on l'a pré-
tendu faussement, mais avec la bouche.



LA MÈRE ET L'ENFANT

*Tout petit, l'apprenti géant marche auprès de sa mère, entravée par un énorme câble. Il est
libre, lui, car sa force n'est guère redoutable. Mais plus tard!...*



S'IL SAVAIT!...

Le petit éléphant est, dit-on, le plus intelligent des animaux. Pourtant son instinct ne l'avertit guère que le fusil qu'il entoure de sa trompe a servi à tuer sa mère dont il flaire le crâne, sans comprendre.

Au lieu de trotter sur les talons de sa mère, il court entre ses pattes, et la mère, passant sa trompe sous son poitrail, l'aide, le soutient dans la course, le dirige, comme une femme tenant son enfant par la main.

En venant au monde, il mesure 35 pouces environ de haut (environ 0^m70), puis il grandit lentement et sa croissance dure jusqu'à vingt-deux ans.

Parmi les animaux monstrueux, il en est un autre dont l'enfance est intéressante : C'est le *baleineau*, le petit de la baleine. Il naît non loin des côtes et à sa naissance mesure 7 à 8 mètres, environ le tiers de sa taille définitive.

Cette bête déjà énorme n'est en somme qu'un petit bébé, et la mère lui prodigue une tendresse extrême, dont les baleiniers usent et abusent, harponnant le petit



L'ALLAITEMENT

Dans la tiédeur des plaines, où passe le souffle brûlant du désert, le jeune chameau, celui que les Arabes appelleront plus tard « le Navire du désert », prend sa ration quotidienne.

d'abord, sûrs que la mère se fera prendre.

En février 1854, dans la baie de Saint-Sébastien, une baleine réussit à entraîner avec ses nageoires, son baleineau blessé (qui ne mesurait pas moins de 7 m. 56), et, plongeant avec lui, brisa d'un coup de queue la corde du harpon. Le jeune fut

trouvé mort en mer le lendemain; la mère le suivit dans la baie et ne s'éloigna qu'au bout de 24 heures malgré les coups de feu que l'on tirait sur elle.

Mais, revenons sur terre! Parfois, certains animaux qui, adultes, sont d'aspect un peu ridicule, sont presque jolis dans leur



PRISONNIER!

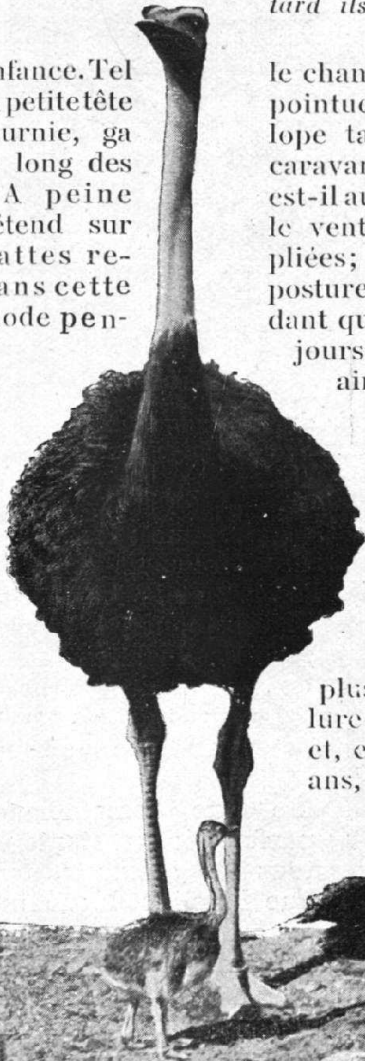
Loin du Nil et du beau ciel d'Egypte, le petit chameau, né depuis quatre jours, marche lentement, inoffensif et triste, contemplé par les petits enfants qui sont libres, eux...



LES DAUPHINS DE LA JUNGLE

On croirait à les voir ainsi que ce sont d'inoffensifs petits chats. Ce sont des tigres et plus tard ils règneront en maîtres dans les forêts impénétrables.

enfance. Tel sa petite tête fournie, ga le long des A peine l'étend sur pattes redans cette mode pen-



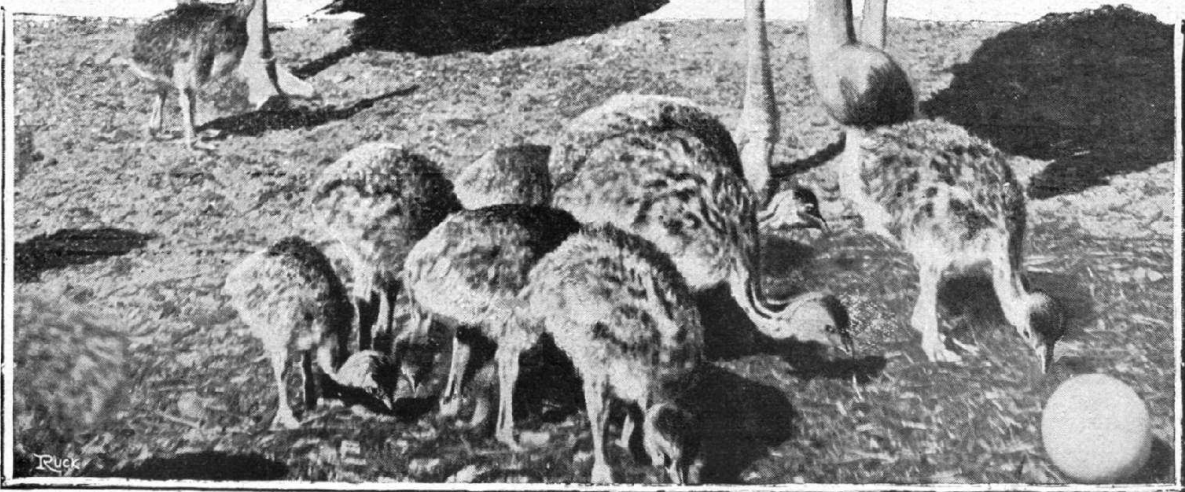
le chameau qui, avec pointue, sa laine bien lope tant qu'il peut caravanes. est-il au monde, qu'on le ventre, les quatre pliées; on le laisse posture plutôt incomdant quinze ou vingt jours. Il apprend ainsi à charger les fardeaux qu'il portera plus tard. Puis, peu à peu, la bosse qu'il a sur le dos s'accroît, son poil devient plus rude, son allure plus gauche et, en cinq ou six ans, il est devenu

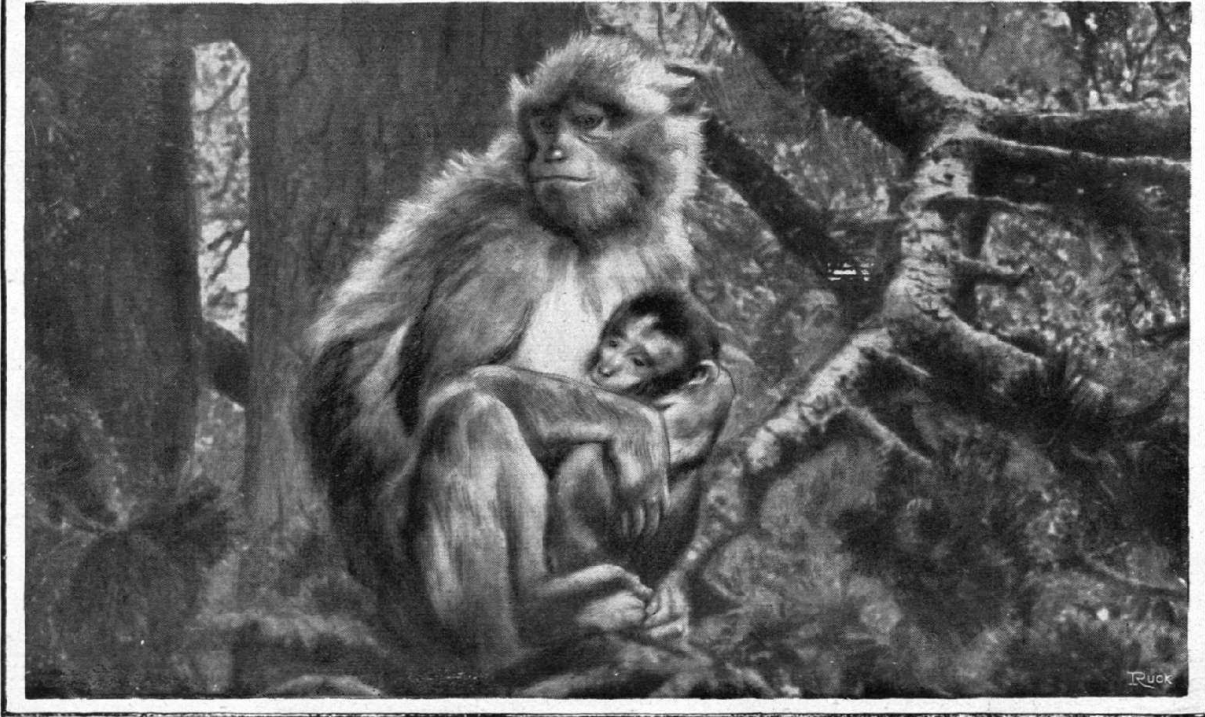
cette bête que les Orientaux considèrent comme un présent de Dieu, et qu'ils appellent le *navire du désert*.

Non loin de lui vit un oiseau géant : l'autruche. L'œuf de l'autruche est de grande taille et représente environ le volume de trente œufs de poule. L'autruche qui

TOUTE LA FAMILLE

A peine sortie de l'œuf, la jeune autruche court et pecore. Avec son duvet jaune, ses gestes maladroits, elle semble un poussin géant. Où s'en iront les admirables plumes grises qui bientôt orneront ses ailes et sa queue?





LA BONNE MÈRE

Perchée sur la plus haute branche d'un arbre centenaire, la femme du chimpanzé presse contre elle son petit, qui, n'ayant pas encore la peau du visage foncée, ressemble étrangement à un être humain.

sort de l'œuf a un aspect singulier. Elle ressemble à un hérisson monté sur de grandes jambes. Les pas sont incertains, elle fait de fréquentes culbutes, titube, se relève, retombe, et finalement au bout d'un temps relativement court se met à courir et cherche à manger.

Les éleveurs lui donnent une pâte d'œufs durs, de salade et de mie de pain — c'est du moins le régime de la pépinière d'Alger.

Et, pour finir, il serait injuste d'oublier ces animaux qui sont les

parents pauvres de l'homme : les grands singes habitants des forêts. Ils ont eux, toute la gaité de l'enfant et la femelle les élève, si l'on peut dire, aussi bien que ferait la plus attentionnée des mères de famille.

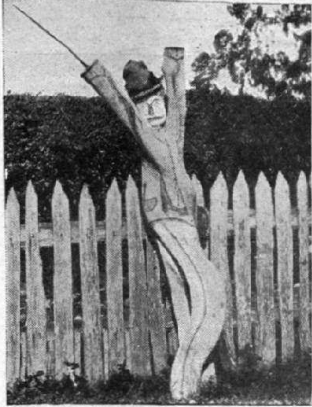
Les grands singes — dans leur enfance surtout — présentent avec l'homme une ressemblance parfois déconcertante, et, tous les animaux, tant que l'instinct légué par les ancêtres ne les a pas rendus féroces, sont très près des enfants des hommes dont ils ont la grâce et la gaité.



DEUX AMIS

On a donné comme compagnon à ce jeune singe séparé de sa mère un petit fox-terrier, pour lequel il s'est pris d'une affection si grande qu'il l'attire contre lui dès qu'on fait mine de l'approcher.





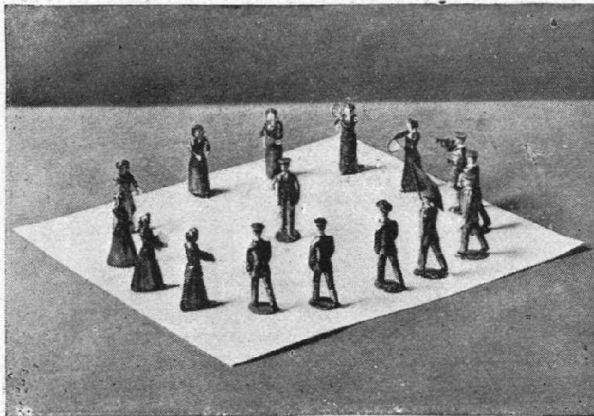
SOLDAT DE BOIS. — Un colon australien a réuni des curiosités de la brousse, dont la plus intéressante représente la silhouette d'un soldat, faite d'un seul morceau d'arbre. Il a habillé de la façon que l'on voit cette bizarrerie naturelle.



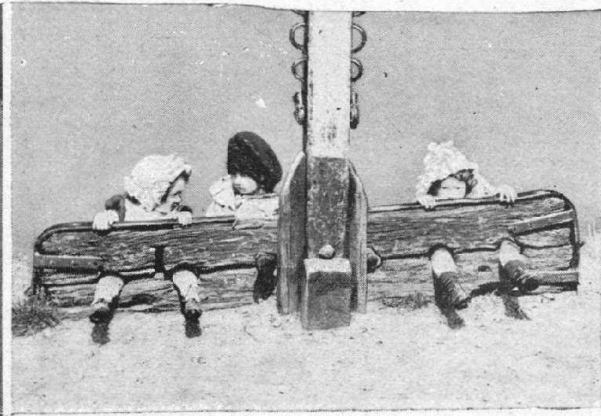
L'OURS DU RÉGIMENT. — Des officiers d'artillerie, retour des Indes, avaient ramené et installé dans leur nouvelle caserne, à Londres, un ours des cocotiers, marqué au poitrail d'une tache en forme de croissant. Il devint le favori du régiment; mais la captivité finit par lui peser, car il s'échappa tout récemment. Capturé après de nombreuses péripéties, il dut réintégrer sa cage.



UNE FONTAINE CANINE. — La société antivivisectionniste de Londres a fait édifier, à Lachmere, une fontaine à la mémoire d'un chien, « martyr » de la science moderne. Des sonneries électriques sont installées pour prévenir tout vandalisme.



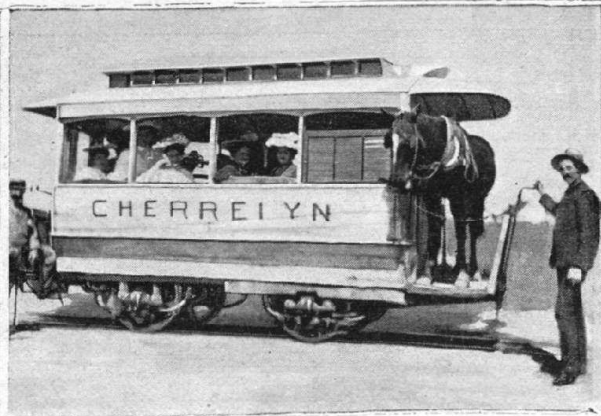
PROPAGANDE SALUTISTE. — Les chefs de l'armée du Salut font fabriquer, à l'usage des enfants de leurs adhérents, dans un but d'initiation, des soldats de plomb représentant, sous leurs divers uniformes, les fonctionnaires de la nouvelle religion. Ce moyen de propagande obtient, paraît-il, beaucoup de succès.



PILORI POUR ENFANTS. — On montre encore, dans les cours de plusieurs vieilles églises de Londres, des piloris qui servaient jadis à la punition de certaines catégories de délinquants. Ces sinistres instruments, conservés à titre de souvenir, sont devenus des jouets pour les bambins du quartier.



MARCHAND DE « FRITES » AU CANADA. — Un industriel de Montréal a organisé un restaurant sur traîneau où il débite des aliments chauds. Sa spécialité est la fourniture des pommes de terre frites, ce qu'annoncent les inscriptions de son véhicule, l'une en français, l'autre en anglais (*fried potatoes*).

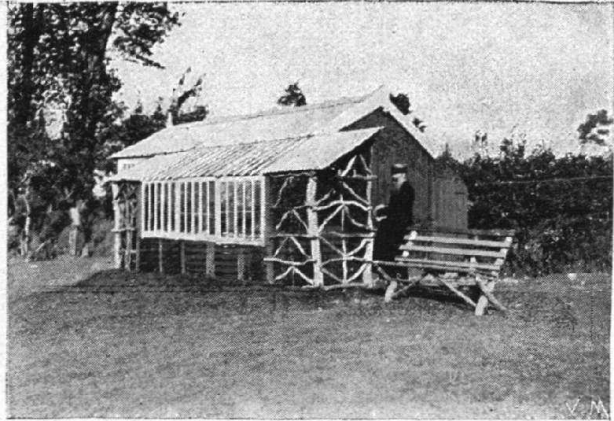


UN CHEVAL EN OMNIBUS. — On peut voir, sur l'une des lignes de tramways de la banlieue de New-York, un spectacle qui remplit d'aise les amis des animaux. Le cheval de renfort qui hisse le véhicule à la montée est installé commodément sur la plateforme, à la descente, comme un voyageur payant.

N. B. — Nous engageons nos lecteurs à collaborer à cette rubrique en nous adressant textes et documents.



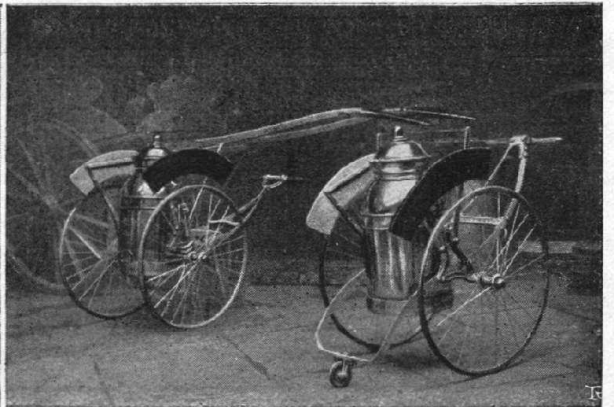
LA MAISON COUPÉE EN DEUX. — Une belle-mère et son gendre, qui habitaient la même maison, dans une petite ville des Etats-Unis, finirent par estimer que la vie en commun devenait insupportable. Ils décidèrent de diviser la maison en deux parties à peu près égales et de déplacer ces moitiés d'immeuble, de façon à ce qu'elles soient séparées par le jardin.



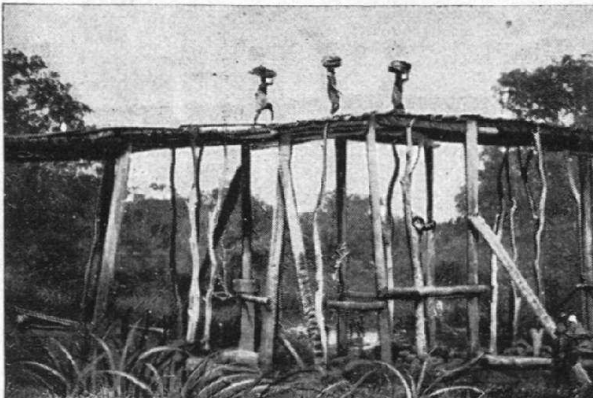
UNE HUTTE EN VERRE. — Le presbytère de Cadeleigh (Angleterre) tombait en ruines et la commune dut le faire abattre. En attendant que sa nouvelle demeure fût prête, le clergyman a construit de ses propres mains l'étrange cabane que montre notre photographie. Il a surtout utilisé les panneaux des vitres d'une serre abandonnée.



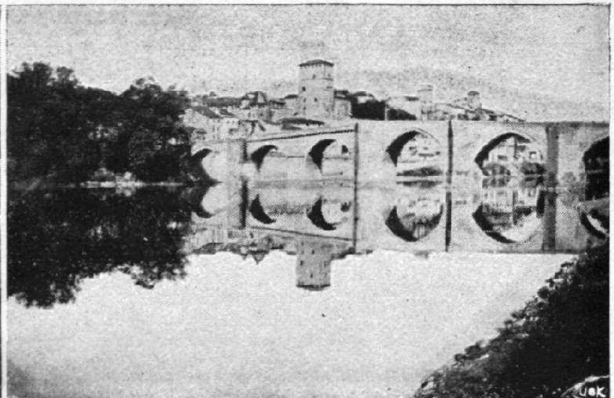
LA PEINTURE DE PLEIN AIR. — Une artiste fort connue à Berlin a imaginé d'installer un atelier dans un fiacre découvert, et cela pour se soustraire à la curiosité des oisifs dont les pieds maladroits culbutaient trop souvent son chevalet. Les Berlinois ont pu apercevoir cet atelier roulant aux abords de la fameuse promenade d'Unter den Linden.



LA VENTE DU LAIT A LONDRES. — A Londres, les ménagères achètent leur lait à des petits marchands qui parcourent les rues en poussant une voiturette chargée d'un énorme récipient. Un ingénieur industriel vient de lancer un système de tricycle à pétrole à l'usage des détaillants laitiers. La distribution du plus sain des breuvages y gagnera en rapidité.



UN PONT DE BOIS AU DAHOMEY. — La construction des ponts au Dahomey est un art plutôt rudimentaire. Voici une photographie qui nous est envoyée par un abonné du Grand-Bassam et qui montre un gigantesque pont de bois jeté par-dessus la rivière Buli; c'est un des endroits les plus passants.



LA DÉMOLITION DU PONT DE CAHORS. — Malgré les protestations des sociétés artistiques de la région, le vieux pont de Cahors a vécu; il datait du douzième siècle et avait eu l'honneur d'être classé parmi les monuments historiques. Il sera remplacé par un pont métallique d'une seule arche.

N. B. — Nous engageons nos lecteurs à collaborer à cette rubrique en nous adressant textes et documents.



UNE MESSE EN BRETAGNE

(Cl. Geniaux.)

G.S.L.

Dans la petite église du village, les femmes de pêcheurs agenouillées et recueillies prient pour les maris, les pères et les fils partis en mer.

DEUX MILLE ANS APRÈS...

Au moment où toutes les questions qui touchent à l'Eglise de France prennent un caractère d'actualité, il nous a semblé intéressant de consacrer un article à la cérémonie essentielle et symbolique du christianisme : la messe telle qu'elle s'est pratiquée depuis près de 2000 ans à travers le monde. ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖



AN 3793 du calendrier juif, Jésus, dans le cénacle, entouré de ses disciples, prit du pain, le rompit et dit, suivant Mathieu, Marc et Luc :

— Ceci est mon corps.
Puis, montrant du vin dans une coupe :

— Ceci est mon sang.

Enfin, selon Luc et Paul, il aurait ajouté :

— Chaque fois que vous ferez cela, faites-le en mémoire de moi.

Jésus, qui, peu de jours après, devait

mourir au Golgotha, venait de célébrer la première messe.

Les disciples, respectueux du commandement du Maître, n'eurent garde d'oublier ses paroles, mais, dans les premières années du christianisme, la persécution obligeait les fidèles à cacher aux yeux des profanes toutes les cérémonies de leur culte.

L'office divin, la messe, prit tous les caractères des anciens mystères, qu'on révélait aux seuls initiés. Traqués, suspects, et par là même méfiants, les chrétiens introduisirent des degrés dans cette initiation,

et de là vint la distinction des deux parties dans la messe, ou plutôt l'existence de deux messes complètement distinctes : celle des catéchumènes et celle des fidèles.

A la messe des catéchumènes, on se contentait de chanter des hymnes et des oraisons, de lire et de commenter l'Écriture sainte. Les pénitents, les hérétiques, les juifs eux-mêmes pouvaient y assister, mais tous devaient sortir au moment de la célébration de la *Messe des fidèles*. Bientôt, on

se célébrait librement. Petit à petit, elle prenait des caractères spéciaux : on la disait *pour* quelqu'un, elle *avait un nom*. Telle la *Messe de la pie*, célébrée jadis en mémoire de la condamnation injuste subie par une servante pour un vol commis par une pie, et dont J.-J. Rousseau habitant, à cette époque, dans la rue qui aujourd'hui porte son nom, écrivait :

« Tous les matins avant le jour, la messe de la pie que j'entends sonner à Saint-Eus-



UNE MESSE PENDANT LA TERREUR

Dans une mansarde à peine éclairée par la lueur vacillante des chandelles, devant un autel improvisé sur une commode, tressaillant au moindre bruit, ces fidèles écoutent l'office divin.

négligea cette précaution, les deux messes finirent par se confondre en une seule cérémonie, et alors chacun put, le dimanche, assister à la messe, car, dans le principe, on ne la célébrait que ce jour-là. Au ^{11^e} siècle, en Occident, on la célébra le mercredi et le vendredi ; au ^{12^e} siècle, on la célébra tous les jours ; enfin, devant le nombre sans cesse grandissant des fidèles, on prit l'habitude de célébrer plusieurs messes par jour dans la même église.

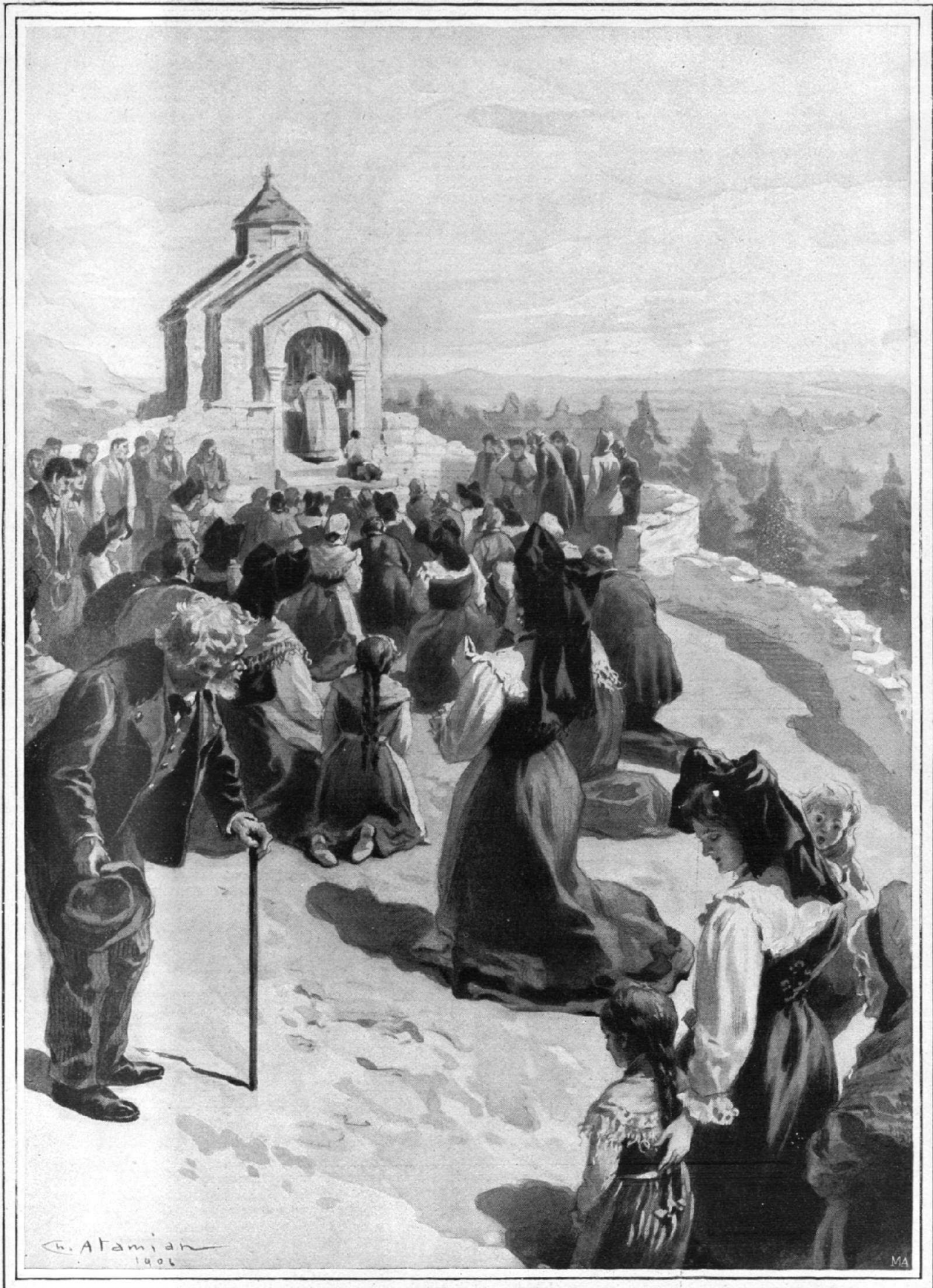
En quelques siècles le christianisme avait gagné toutes les parties du monde.

Jadis célébrée dans le mystère et l'effroi, la messe, essence même du catholicisme,

tache me semble un avertissement bien solennel aux juges et à tous les hommes d'avoir une confiance moins téméraire en leurs lumières. »

Telle cette messe célébrée jadis, en Espagne, sous le nom de *Messe pour la mort des ennemis*, abolie depuis bien longtemps ; les *Messes d'une heure*, que, selon une superstition répandue en Normandie, les prêtres trépassés viendraient dire à une heure du matin, lorsqu'ils sont morts sans les acquitter ; la *Messe du jugement*, que l'on célébrait avant de soumettre un accusé aux épreuves du jugement de Dieu ; la *Messe d'ange*, action de grâces à l'occasion des funérailles

Deux mille ans après



UNE VIEILLE COUTUME

(Composition de Ch. Atamian.)

Chaque année, au Printemps, à Saint-Odile, en Alsace, les paysans montent à la petite chapelle perdue parmi les sapins. C'est un pèlerinage que ne manquent pas de faire les fiancés.



SOUS LA TENTE

Dans ce désert, sous le soleil de feu parmi l'océan infini des sables, loin du monde civilisé, devant quelques explorateurs, des Missionnaires célèbrent la messe.

d'un enfant, mort avant l'âge de raison; la *Messe du Saint-Esprit*, et tant d'autres dont on a perdu le souvenir.

A côté de ces messes, parfois naïves, il

faut citer cette parodie abominable qu'on nomme *Messe noire*, et qui comportait des détails intraduisibles, et se disait la nuit, à la lisière des bois.



LE MONT-THABOR

Les fidèles se pressent en foule à cette messe en plein air, dans ce coin de terre brûlé par le soleil, qui est un des grands sanctuaires de l'Orient.

(Clichés Service des Projections de la Bonne Presse.)



A LA MADELEINE

Rien de plus élégant que la sortie de la grand'messe de midi à la Madeleine. L'escalier monumental, où la foule se presse, est le rendez-vous de tous les fidèles de ce quartier aristocratique.

Une sorcière officiait. Tournant en dérision l'*Agnus Dei* et la rupture de l'hostie, elle se faisait apporter un crapaud habillé et le mettait en pièces. Puis, roulant des yeux effroyables, elle tournait la bête sanglante vers le ciel, et, la décapitant, prononçait ces mots singuliers, où l'on a voulu voir une apostrophe à Philippe de Valois, qui commença la guerre de Cent ans :

« Ah! Philippe! Si je te tenais, je t'en ferais autant! »

Mais il n'y avait là que la manifestation de quelques fous. La vraie messe se célébrait avec un faste grandissant devant des milliers de fidèles, empruntant, aux régions où on la disait, des coutumes et des usages auxquels le Souverain Pontife lui-même se soumettait. Quand il officiait dans des églises de Rome l'usage voulait qu'à l'issue de la cérémonie le doyen du chapitre lui présentât une bourse contenant 25 pièces de monnaie.

Jusqu'à la Révolution de 1789, les messes n'eurent point d'histoire, mais, avec 1793 et la Terreur, elles connurent de nouveau le mystère et l'effroi. Pareils aux premiers chrétiens, les fidèles durent se cacher, désertant les églises, célébrer la messe à la nuit close, au fond des caves, où, dans la pénombre, parmi les meubles et les objets précieux entassés, ils pouvaient entendre au-dessus de leurs têtes, le peuple hurlant la *Carmagnole* et le *Ça ira*.

Alors, ce furent les messes lugubres des condamnés emmenés à la guillotine, les messes célébrées dans les couloirs des prisons. C'est la dernière messe entendue par Louis XVI le 21 janvier 1793. C'est l'effrayante messe qui précéda l'exécution de L'Admiral, de Cécile Renault et de leurs amis impliqués dans la tentative d'assassinat contre Collot d'Herbois et Robespierre.

Les condamnés avaient été revêtus d'une pièce de serge rouge qui tenait lieu de la chemise des parricides, *parce qu'ils avaient voulu attenter à la vie des Représentants*. DES PÈRES DU PEUPLE, et Fouquier-Tinville, voyant partir les charrettes chargées de cette Légion de chemises rouges, s'écria :

— Ma foi! j'ai été procureur au Parlement, mais je n'ai jamais vu une aussi belle messe rouge; allons voir célébrer celle-ci au maître-autel de la barrière du Trône renversé.

Avec le Consulat et l'Empire, les persécutions disparaissent et les cérémonies du culte reprennent tout leur éclat. Les victoires de Napoléon I^{er} sont l'occasion de messes d'actions de grâces. Partout on chante

des *Te Deum* à l'occasion du triomphe d'Austerlitz.

La religion reconquiert le terrain qu'elle semblait avoir perdu. Les grands corps de l'Etat assistent au saint sacrifice. La troupe vient en armes, et les voûtes des cathédrales retentissent de l'éclat des cuivres, du bruit des fusils frappant les dalles, et du commandement : « Genou terre! »

Dans les petites garnisons, la *Messe militaire* devient la messe élégante.

L E CLERGÉ NE PRONONCE PLUS PARTOUT LE
“ DOMINE SALVAM FAC REMPUBLICAM ”.

La magistrature, elle aussi, a sa messe, la *Messe rouge*, qui se célèbre une fois l'an, à la rentrée des tribunaux. Dans les lycées, dans les collèges, le jour de la rentrée des classes, on célèbre la *Messe du Saint-Esprit*.

Jusqu'ici, chaque dimanche, après l'office, le prêtre prononçait le : *Domine salvam fac Rempublicam!* (Seigneur, protège la République!), montrant ainsi quel lien étroit le Concordat avait voulu établir entre le gouvernement français et la cour de Rome. Déjà, dans certains diocèses, cette formule, hier encore *obligatoire*, est remplacée par la suivante : *Domine salvam fac Franciam* (Seigneur, protège la France!), la République ayant dénoncé le Concordat, l'Eglise reprend toute sa liberté.

Certaines messes ont vu un déploiement de faste sans égal. Les plus célèbres chanteurs y mêlèrent leurs voix aux prières des officiants; des compositeurs illustres écrivirent des messes; l'on retrouve parmi les auteurs de chants liturgiques les noms les plus fameux, et l'on va souvent à l'église pour entendre la messe de tel ou tel grand musicien. Mais aucune ne saurait être comparée à celle de Palestrina, qui, déjà sous le pape Pie VI, en avait composé trois, dont la dernière surtout fut considérée comme remplissant si parfaitement toutes les conditions imposées par le Concile, qu'elle fut offerte en modèle à tous les compositeurs. Et, de nos jours, Rossini écrivit l'admirable messe funèbre qui fut jouée pour la première fois lors de son enterrement, au milieu du recueillement et de l'admiration générale.

Mais si, dans les grandes villes, les messes ont perdu, au profit d'un appareil imposant, la simplicité des temps passés, dans les campagnes le culte a conservé une ferveur et une naïveté qui, peut-être, font sourire, mais demeurent touchantes, malgré tout.

Reste de la féodalité disparue, voici chez

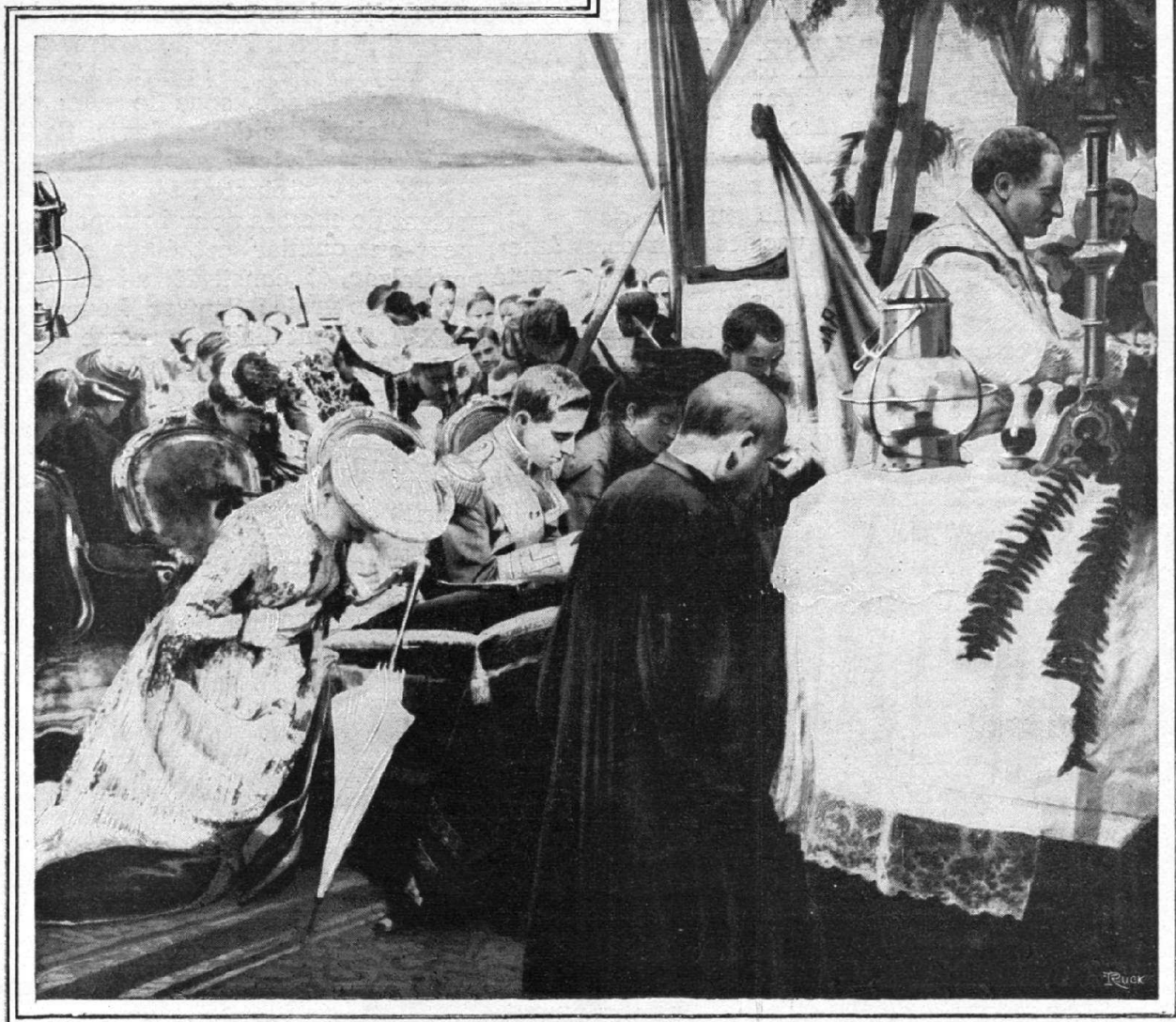
les grands seigneurs, la *Messe de la saint Hubert* célébrée, au début de la saison des chasses à courre, devant les châtelains, leurs invités, messe en plein vent où sont bénis les chiens tenus par les valets, tandis que retentissent les fanfares des piqueurs.

Dans certaines régions, en Bretagne surtout, une fois l'an, on célèbre une messe pour la bénédiction du bétail, et le prêtre, entouré des enfants de chœur, bénit un à un tous les animaux, qu'on amène jusqu'au porche de l'église. La Bretagne, d'ailleurs, a conservé intactes les plus vieilles coutumes, et n'est-il pas très naturel qu'en ce pays au ciel triste, près de l'Océan qui a englouti tant de marins, sur ce sol hérissé de rochers, les hommes soient demeurés fidèles à une foi qui leur fut léguée par les ancêtres ?

Tout le long de la côte, de Binic et de Portrieux jusqu'à la baie des Trépassés,

des chapelles sont taillées dans le roc, d'où, lors du départ des *Morutiers*, le prêtre, après la célébration de la messe, bénit les flottilles.

Puis, dès les premiers jours de juin, quand les bateaux reviennent et lentement, à la marée montante, rentrent au port, un crêpe flottant dans la mâture, portant le deuil des hommes du bord qui ont péri là-bas, dans la petite église qui



LA MESSE DU ROI

Durant le séjour qu'il fait chaque année à Saint-Sébastien, le roi d'Espagne assiste à la messe dite en plein air dans le décor admirable des montagnes et de la mer que l'on aperçoit au loin.

domine la rade, les femmes agenouillées entendent la messe. Elles remercient le Seigneur pour le retour des matelots et l'implorant pour le repos de l'âme de ceux qui sont morts au loin, tandis que le prêtre laisse tomber l'eau bénite sur un cercueil vide recouvert d'algues et de varech.

On pleure peu, — les Bretons ont versé tant de larmes qu'ils ne savent plus pleurer, — et puis le danger, la mort sont pour eux choses naturelles. Jadis ils avaient une messe à bord, la *Messe sèche*, interdite aujourd'hui, dans laquelle on ne consacrait ni ne communiait, « car le roulis et le tangage auraient pu faire renverser le vin du calice ». Maintenant, en mer, par gros temps ils prient, tout seuls.

Moins triste, mais naïve aussi, la *Messe de minuit* que l'on célébrait il y a trente-cinq ans en Alsace. Les gens s'en allaient vers l'église à demi cachée sous la neige, et priaient devant la crèche. Non point la crèche élégante qu'on voit dans les villes, avec un enfant Jésus en cire, une Vierge de plâtre et des animaux en carton, mais une crèche avec des bêtes véritables, amenées à grand son de trompe par le gardeur de bestiaux de la commune, avec des femmes, des hommes du pays, revêtus pour la circonstance de longues draperies blanches et bleues. Dans ce cadre, pour tous ces braves gens, cette cérémonie enfantine n'évoquait nulle pensée païenne.

La messe ne se célèbre pas seulement dans les églises. A Lourdes, elle est dite devant la grotte où la Vierge apparut à Bernadette ; le romancier J.-K. Huysmans nous a donné, avec une vigueur extraordinaire, la relation de ces offices célébrés pour des malades.

Chaque région, ou presque, a son pèlerinage : ici, c'est un calvaire ; là, une source. En Vendée, en pleine forêt de Mervent,

les fidèles entendent chaque année la messe à la grotte du P. Montfort, un vieil ermite qui vécut là, il y a deux ou trois siècles.

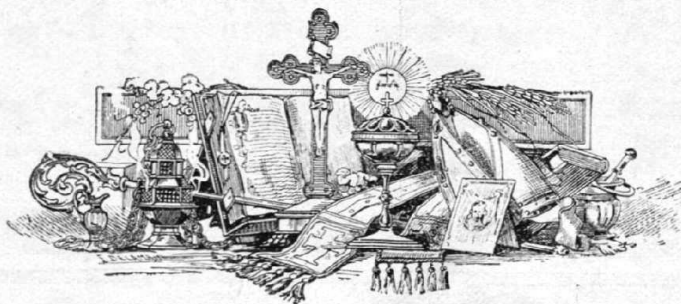
La messe tient dans la vie du catholique la première place : elle est inséparable de sa venue au monde et de sa fin. Pourtant, l'existence agitée et rapide que nous menons aujourd'hui fait que beaucoup... oublient leurs devoirs religieux, — les jours sont courts et le temps fuit.

Malgré tout, il en est qui se souviennent des traditions et des légendes. Les messes de *Bout de l'An* que l'on fait dire pour le repos de l'âme des trépassés en témoignent, et, parmi ces dernières, il en est une très curieuse, célébrée chaque année devant un nombre de plus en plus restreint de fidèles. C'est la messe des Naundorffistes, c'est-à-dire des partisans de la survivance de Louis XVII.

Elle sert de lieu de rendez-vous annuel à tous ceux qui persistent à croire que l'« *Enfant Royal* » n'est pas mort au Temple, a vécu en Hollande, sous le nom de Naundorff et laissé des descendants. Cette messe est célébrée le jour anniversaire de la mort de Marie-Antoinette.

Et, parlant de messes pour le repos des âmes, peut-on oublier cet épisode rapporté par Balzac, et construit, a-t-on dit, sur une histoire vraie : Samson, bourreau de Louis XVI, faisant dire une messe pour le repos de l'âme du royal supplicié !..

Tout le monde sait qu'un chrétien doit entendre la messe une fois par semaine. Certains ne sauraient se passer d'y assister chaque jour. Tel cet alpiniste qui, passant des semaines en montagne avec un prêtre aussi intrépide que lui, a fait établir un autel portatif qui permet de dire la messe, au jour levant, dans le décor admirable des Alpes, à 3.000 mètres d'altitude, parmi la blancheur des neiges éternelles.





A LA RECHERCHE
DU VOLEUR
*Winder s'installa dans un
fauteuil... Son flegme contrastait avec
l'agitation de Pierre Antonio.*
(Page 516, col. 1.)

UN DRAME AU GARAGE

par MICHEL CORDAY

Y a-t-il situation plus poignante que celle d'une créature que le destin place cruellement dans cette alternative : laisser accuser d'un crime celui qu'elle aime, ou, par la révélation de la vérité, déshonorer quelqu'un qui lui tient de près et qui lui est aussi infiniment cher ? — C'est cette situation si dramatique et si vivante que Michel Corday renouvelle avec son original talent dans le petit roman inédit que nous publions dans ce numéro



LACIDE et familier, l'Américain Winder — un des plus riches clients de la maison — entra dans le bureau du garage. Pierre Antonio, le fils du patron, qui écrivait à la table, se souleva et dit avec une grâce empressée :
— Vous partez déjà, Monsieur ?
Arrivé la veille au soir de Peschiera, sur le lac de Garde, l'Américain devait quitter

Florence le jour même. Il répondit tranquillement :

— J'espère. Mais j'ai quelque chose à faire auparavant. J'ai oublié hier dans ma voiture cent vingt mille francs en billets qui n'y sont plus ce matin. Je dois les retrouver avant de partir.

D'une brusque détente, le fils Antonio se dressa :

— Volé ?... Cette somme dont vous nous

parliez hier ?... On vous aurait volé cent vingt mille francs, ici, dans notre garage ?

— Je pense.

Pierre Antonio, la face décomposée, s'appuyait des deux mains à la table. Et, penché vers l'Américain :

— Voyons, Monsieur, c'est impossible... Vous êtes sûr ? Vous avez bien laissé cette somme ici ? Vous ne l'avez pas emportée à l'hôtel, égarée, perdue en chemin ? Excusez-moi... Mais un tel crime, un tel scandale, chez nous... Et justement mon père est absent. Il vient de partir, il y a cinq minutes, pour Modène, par la route. Que faire ? C'est à devenir fou. Enfin, comment avez-vous appris ?... Que savez-vous ?...

Winder s'installa dans un fauteuil. Sous son front plein, coupé d'un bandeau gris, ses yeux clairs scintillaient aux creux d'arcades profondes. Des rides encadraient, comme des parenthèses, le trait ferme de sa bouche rasée. Un vêtement de teinte neutre, confortable et négligé, habillait sa forte carrure.

Son flegme contrastait avec l'agitation de Pierre Antonio. La mise et la taille élégantes, les traits impérieux et purs, le jeune homme rebroussait, d'une main égarée, les ondes soigneuses de sa chevelure brune.

— Je n'en sais guère plus que vous, déclara Winder. Hier soir, je suis arrivé ici juste à sept heures. Vous vous rappelez ? Vos ateliers et vos magasins fermaient. Mon mécanicien a rentré lui-même ma voiture. Votre père et vous m'avez fait visiter votre nouvelle installation. Je suis parti. A l'hôtel, je me suis aperçu que j'avais oublié ce portefeuille de banknotes. Il était resté dans la poche intérieure de la portière. En venant à la première heure, je pensais le retrouver ce matin à cette place. Il n'y est plus.

— C'est incompréhensible, balbutia Pierre Antonio. Nous venons d'ouvrir. Personne n'a pénétré dans le garage depuis hier. La salle des voitures ferme à clef... Et, de votre côté, vous ne soupçonnez personne ?

— Je ne pourrais soupçonner que mon mécanicien, puisque je voyage seul avec lui. Mais c'est un garçon très fidèle, très sûr, presque un compagnon. Il ne triche même pas sur l'essence.

— Et... aucun indice ? insista le jeune homme.

L'Américain eut un demi-sourire mystérieux et satisfait :

— Pas à proprement parler. Un moyen

de contrôle, plutôt. Je vous le dirai tout à l'heure.

— En tous cas, reprit vivement Pierre Antonio, il faut prévenir la police, déposer une plainte. Peut-être même est-ce déjà fait ?

Dans sa hâte de découvrir et de châtier le coupable, il oubliait le discrédit passer qu'un tel vol, une fois connu, jetterait sur le garage, sur toute l'œuvre échafaudée par son père. Chez lui, l'indignation, le sens de la justice, l'emportaient sur la prudence. Mais l'Américain, posant sa large main sur la table :

— Non. Je n'ai encore rien dit à personne. La police s'intéressera moins que moi à mes affaires. Elle y mettra donc moins de zèle que moi. Nous devons d'abord essayer de trouver nous-mêmes le voleur et l'argent. Après, nous verrons.

D'un ton de chaude conviction, le jeune Antonio s'écria :

— Croyez que, pour ma part, je vous aiderai de tout mon zèle, de toutes mes forces...

— Bien, coupa Winder toujours calme. Quelles personnes sont restées dans le garage après moi ?

Pierre Antonio chercha, le front plissé. Il voulait se montrer précis, ne rien omettre :

— Les employés et les ouvriers étaient partis, vous l'avez vu vous-même. Quant à nous, nous habitons le premier étage : mon père, ma sœur Léa et nos deux domestiques, le mari et la femme.

Et montrant un petit escalier en spirale, revêtu, comme les meubles et les murs du bureau, d'un velours bleu sombre :

— Voici l'escalier qui conduit à notre appartement.

— Vous êtes sûr de vos domestiques ? questionna l'Américain.

— Absolument. Et puis, comment auraient-ils pu deviner l'existence de cette somme dans votre voiture ? Nous n'en avons pas parlé, mon père et moi, devant eux. D'ailleurs, pour ma part, j'ignorais que vous l'eussiez oubliée ici.

— C'est vrai. Ensuite ?

— Au rez-de-chaussée, poursuivit Pierre Antonio, loge le concierge. Il est en même temps gardien de nuit. Il ouvre aux voitures qui se présentent après sept heures du soir. C'est un ancien portier d'hôtel, un peu maniaque et tatillon, dur aux ouvriers en retard, mais incapable d'une vilénie. C'est tout...

Et s'étreignant les tempes :

— Non, non, je ne vois pas...

— Cet homme, demanda Winder, saura nous dire si des voitures sont arrivées après la mienne ?

— Certes. Il tient un compte très exact et très minutieux des entrées et des sorties. Mais je puis d'avance vous assurer que personne n'est arrivé cette nuit...

— Allons voir ce gardien, dit l'Américain.

Et, tout en se dirigeant vers la loge, il ajouta, la main posée sur la manche du jeune homme :

— N'ébruitez pas encore cette affaire. Pour réussir, notre enquête doit rester secrète. Interrogez ce portier sous le premier prétexte venu.

Pierre Antonio s'inclina. Il se composa un visage indifférent et prit un ton détaché :

— Est-il arrivé des voitures cette nuit, Godo ? M. Winder attend des amis.

Godo pencha sur un registre sa face de vieux bouledogue. Puis, relevant ses lunettes sur ses sourcils bourrus :

— Non, Monsieur Pierre, aucune.

Négligemment, le fils Antonio ajouta :

— Et... pas d'allées et venues ?

— Non, Monsieur Pierre. Il y a seulement M. Santi qui a pris sa voiture au petit jour, à quatre heures, et qui vient de rentrer pour l'ouverture des ateliers.

Le jeune Antonio sut mal réprimer un sursaut de surprise.

Puis, se maîtrisant :

— Merci, Godo.

Aussitôt dehors, sous le porche :

— Qui est ce M. Santi ? demanda l'Américain.

Et Pierre Antonio, absorbé :

— C'est un petit ingénieur attaché à notre maison depuis quatre mois environ.

Winder frappa des mains :

— Mais, est-ce que nous ne l'avons pas vu, hier, pendant notre visite ? Nous n'avons rencontré qu'une personne, un jeune homme qui changeait son vêtement de travail contre une tenue de ville, dans le petit bureau vitré de l'atelier.

Cette fois, le fils Antonio ne dissimula plus son émoi :

— Oui. C'est vrai. C'était lui. Je l'oubliais tout à l'heure. Il s'était attardé, selon son habitude. Car c'est un terrible inventeur, toujours en quête de perfectionnements. Sans résultat décisif, d'ailleurs. Et il utilise notre outillage à ses recherches, quelquefois au delà des heures de travail. Mais... je ne me trompe pas : c'est bien

dans l'atelier que vous nous avez raconté l'histoire des cent vingt mille francs, l'achat de ces terrains à Peschiera, il y a vingt ans, leur hausse imprévue, le gain de votre procès contre la ville, la grosse indemnité que vous aviez touchée le jour même. Oui, oui. Santi se rhabillait. Il a dû entendre... Et il est revenu au petit jour... Il est sorti en voiture pendant quatre heures...

Les deux hommes se regardèrent profondément...

LES SOUPÇONS SE PRÉCISENT. LA PREUVE ANTHROPOMÉTRIQUE. DÉNÉGATIONS.

Pierre Antonio se l'avouait : il n'aimait pas Santi. Sous l'empire d'une aversion instinctive et immédiate, il avait lentement accumulé de sourds griefs contre l'ingénieur. Il lui reprochait tout bas le temps gâché, l'effort perdu par ses vaines recherches, qui, pourtant, l'auréolaient d'une gloire d'inventeur. Il souffrait d'être relégué, faute de science, lui, le fils du patron, du côté purement commercial de l'entreprise, tandis que Santi, écouté des ouvriers, estimé des techniciens, prenait des airs d'oracle dans la maison.

Et si encore cette sorte de prestige ne s'était exercée que sur les hommes de métier ! Mais Pierre Antonio craignait bien que sa sœur Léa n'y fut pas insensible... A certains mots qu'elle avait laissés échapper, aux poignées de mains, aux regards qu'elle échangeait avec Santi, le jeune Antonio croyait deviner entre eux une entente secrète. Santi épouser Léa ! La seule pensée que cet homme lui prendrait sa petite sœur et s'assiérait en égal au foyer de famille, le soulevait de révolte. Mais ce n'était pas possible. Son père lui-même, auquel il avait confié sa crainte, ne voulait pas entendre parler d'un tel mariage. Il voyait trop large et trop grand, il souhaitait trop à ses enfants un avenir opulent et sûr, il s'était trop uniquement voué à leur bonheur, pour aller donner sa fille à ce petit inventeur ambitieux et précaire...

Et voilà que, dès les premiers pas, l'enquête se heurtait à lui... Avait-il volé ? Evidemment, cette fortune servait ses projets. Elle lui permettait de réaliser ses appareils, d'aboutir promptement au succès et, du même coup, de mériter Léa. Impatient de gloire et de tendresse, bridé par sa pauvreté, s'était-il laissé tenter par l'occasion offerte, la grosse somme oubliée par le richissime Américain dans les poches de la voiture ?

Mais, nature droite autant que prompte, Pierre Antonio se mit en garde contre un soupçon qui servait sa rancune. En somme, il ne connaissait Santi que depuis quatre mois. Il ignorait tout du passé de l'ingénieur, du fond vrai de sa nature. Non, non, il ne l'accuserait pas tout haut sans une preuve certaine. Et, gêné par le clair regard de l'Américain, il détourna lentement les yeux.

Mais Winder posait la main sur l'épaule du jeune homme. Il souriait presque. Et, du même ton mystérieux et satisfait dont il avait avoué posséder un indice :

— J'ai amené mon mécanicien avec moi, ce matin. Je lui ai défendu de toucher à la voiture et d'en laisser approcher personne. Venez.

Dans le garage, le conducteur montait, en effet, la garde autour d'un puissant phaéton, tout gris encore de la poussière de la route.

L'Américain s'en approcha et dit à mi-voix :

— Le portefeuille était dans cette pochette, à l'intérieur de la portière. Pour le prendre, il a fallu ouvrir. Une main a tourné le loquet, qui est un peu dur, pendant que l'autre s'appuyait au panneau. Maintenant, regardez.

Et il montrait, parmi d'autres traces confuses, dans la couche de poussière étendue sur le vernis, une empreinte admirable de main. La paume et l'extrémité des doigts avaient laissé des marques si nettes, si fidèles, qu'on distinguait les stries qui sillonnent la peau.

L'Américain rayonnait. Il entraîna Pierre Antonio à l'écart :

— Vous savez, expliqua-t-il, que le dessin de ces empreintes varie d'un homme à l'autre. Il n'y en a pas deux qui soient pareils au monde. C'est, pour chaque individu, un signe très particulier, plus personnel qu'une signature. Car c'est inimitable. Si nous avons ici les traces de la main de ce M. Santi, nous serons sûrs qu'il a ouvert la portière de la voiture depuis hier soir, aussi sûrs que si nous l'avions vu.

Pierre contemplait l'empreinte. L'Américain avait raison : le voleur avait laissé là, sur ce panneau poussiéreux, un témoin plus redoutable qu'une signature. A l'âpre, à l'impatient espoir de découvrir le coupable et de faire justice, se mêlaient maintenant chez lui l'appréhension de savoir, l'angoisse de juger. Oppressé de scrupule et d'émoi, il objecta :

— Mais comment comparer cette empreinte à celle de Santi sans éveiller ses soupçons? Car enfin...

— Vous allez voir, interrompit Winder. Travaille-t-il en ce moment?

D'un regard, le jeune Antonio parcourut l'atelier qu'une cloison vitrée séparait de la salle des voitures :

— Oui. Il est justement occupé à son fameux châssis.

— Très bien. Vous allez me l'envoyer dans le bureau. Vous lui direz que ses inventions m'intéressent. Mais, surtout, amenez-le immédiatement, sans lui laisser le temps de faire un détour.

Un instant plus tard, aux côtés de Pierre Antonio, Santi pénétrait dans le bureau. Il avait gardé la cotte et le bourgeron bleus de l'ouvrier. Il était de taille normale, à la fois svelte et musclé. Sa chevelure et sa barbe châtain clair, puissantes et rudes, lui donnaient un air farouche, en contraste avec son regard de myope, indécis et perdu. D'un geste embarrassé, il s'essuyait les mains à son vêtement de travail.

L'Américain lui dit cordialement :

— M. Antonio m'a parlé de vous. Quels perfectionnements cherchez-vous?

Santi répondit d'une voix inquiète et timide :

— Je crois avoir supprimé le changement de vitesse. Je l'ai remplacé par un freinage hydraulique.

— Simple?

— En principe, oui.

— Pratique?

— Je l'essaie en ce moment sur la petite voiture que M. Antonio a mise à ma disposition.

— Pouvez-vous me faire un croquis, en trois traits?

D'autorité, Winder prit sur la table et tendit à l'ingénieur un ample papier calque et un crayon. Santi, debout, expliquait et dessinait en même temps. Il maintenait la feuille de sa main gauche étalée. Et ses doigts, encore noirs de limaille et de graisse, laissaient une nette empreinte sur le blanc du papier. Quand il eut achevé :

— Cela paraît ingénieux, dit l'Américain. Il y a peut-être quelque chose à faire. J'y réfléchirai. Je vous remercie.

L'ingénieur s'inclina et sortit.

— Maintenant, déclara Winder en montrant les empreintes, il n'y a plus qu'à comparer. Il suffira d'appliquer le calque sur le panneau. Pour un juge d'instruction, votre Santi aurait signé là lui-même ou l'ordre de non-lieu, ou le mandat d'arrêt.

Un Drame au Garage



EST-CE LE COUPABLE?

Une sorte d'allégresse féroce, la joie du chasseur près de la curée, envahit Pierre Antonio. Il brandit le calque :

— Vous avez laissé l'empreinte de vos doigts dans la poussière... (Page 520, col. 2.)

Il prit la feuille et, suivi du jeune Antonio, se dirigea vers la salle de garage. Elle était déserte. Seul, le mécanicien de Winder rôdait autour des autres voitures. Délicatement, l'Américain superposa le papier aux empreintes laissées dans la poussière. Très vite, il se releva, les yeux luisants :

— Voyez vous-même.

Pierre se pencha, le cœur lourd et battant à gros coups.

Les méandres de stries se recouvraient fidèlement. Une même main avait seule pu laisser des empreintes aussi semblables sur le calque et sur le panneau. Le doute n'était plus possible.

— C'est lui! s'exclama-t-il à voix contenue.

— En tous cas, toutes les présomptions sont contre lui, rectifia l'Américain. Maintenant, il faut savoir si elles le confondront et s'il avouera. Essayons tout de suite.

De nouveau l'ingénieur fut appelé dans le bureau.

— Vous l'interrogerez, décida Winder.

Santi parut. Pierre Antonio n'écoutait plus ni haine ni scrupule. Lancé sur la piste de la vérité, il obéissait tout à l'instinct de la découvrir et de l'atteindre. Malgré lui, il prit le visage et le ton sévère du juge, conscient de son pouvoir et de son rôle. Impatient de démasquer le coupable, il attaqua :

— Santi, vous avez bien pris votre voiture ce matin, ici, à quatre heures, pour ne rentrer qu'à huit heures?

L'ingénieur se troubla. Ses paupières battirent. Il avala péniblement sa salive :

— Oui... J'essayais justement cette modification...

Le fils Antonio, fort d'un premier avantage, poursuivit :

— Vous ne niez pas non plus vous être approché de la voiture de M. Winder depuis hier soir, dans le garage fermé à clef?

L'accusé pâlit. Les coulées de sa barbe, le long de ses joues, parurent subitement plus denses et plus foncées. Il balbutia :

— Non, non. Je n'ai pas... Je ne suis pas entré...

Une sorte d'allégresse féroce, la joie du chasseur près de la curée, envahit Pierre Antonio. Il brandit le calque :

— Vous avez laissé l'empreinte de vos doigts dans la poussière des panneaux. Nous les avons comparées à celles-ci que vous venez d'imprimer sur ce papier. Elles sont identiques.

Santi écarta les bras, puis les laissa retomber, baissant la tête :

— Eh bien, oui... c'est vrai.

L'Américain, qui suivait le duel, le visage calme et les yeux attentifs, signifia sa pensée d'un geste de la main en couperet. Pour lui, l'affaire était jugée. Mais le jeune Antonio voulait achever sa victoire.

— Vous reconnaissez aussi que M. Winder a parlé devant vous hier soir de la somme qu'il venait de toucher à Peschiera, qu'il a laissée dans la poche de sa voiture?

L'ingénieur fronça les sourcils. Il semblait chercher à comprendre ou à se rappeler. Allait-il feindre, nier à nouveau? Il fallait au plus tôt l'accabler.

— Santi, j'ai deviné vos ambitions, toutes vos ambitions. Je sais que vous avez besoin d'argent. Santi, cette somme a été dérobée cette nuit... Tout, vos projets, votre présence certaine dans le garage, près de la voiture, votre disparition ce matin, jusqu'à votre mensonge à l'instant même, tout vous accuse et vous désigne. Avouez...

Mais Santi s'avancait, la main levée, d'un geste de menace ou de serment.

— Moi... moi... J'aurais volé...? Vous osez... Mais vous êtes fou, vous êtes fou!

Pierre Antonio haussa les épaules.

— C'est vous qui êtes fou de nier l'évidence. Pouvez-vous expliquer autrement votre présence cette nuit dans le garage? Le pouvez-vous?

Santi ne répondit pas tout de suite. Son regard voilé vacillait. Il semblait rétréci, diminué. Ses mains et ses genoux tremblaient. La sueur collait à son front une mèche tombante. Il murmura, d'une voix d'accusé sous la torture :

— Je n'ai pas volé. C'est faux... je jure que c'est faux.

Winder intervint. Il interrogea, accommodant encore :

— Voyons, vous ne voulez pas nous dire où vous avez porté cet argent ce matin?

Santi redressa la tête. Il cria d'un accent désespéré :

— Mais puisque ce n'est pas moi! Puisque je ne savais même pas...

— Très bien, coupa l'Américain. Vous vous expliquerez avec la justice.

Il se leva, se couvrit et, suivi de Pierre Antonio, quitta la pièce d'un pas tranquille. Au seuil du garage, il stoppa. Et là, les mains au creux des poches, l'œil lointain sous l'arcade profonde :

— J'aurais voulu éviter un scandale, pour votre papa et pour vous. Je désirais surtout trouver le problème et aussi l'argent.

Ensuite, vous auriez été libre de chasser simplement ce garçon ou de porter plainte contre lui. C'est une affaire d'opinion. Mais puisqu'il ne veut pas parler, puisque je dois quitter Florence aujourd'hui même, je suis bien obligé d'avoir recours à la police. Je vais la prévenir. Elle découvrira où ce Santi est allé ce matin, et elle saura le faire avouer.

— Croyez, s'écria ardemment Pierre Antonio, que, si vous n'aviez pas averti la justice, je l'eusse saisie moi-même. Un tel crime ne peut pas rester impuni...

Mais l'Américain s'éloignait déjà. Et, saluant le jeune homme d'un petit geste de main :

— Surveillez ce garçon, n'est-ce pas ?

SOMPTUEUSE INSTALLATION D'UN GARAGE MODÈLE. — LE TRIOMPHE DE M. ANTONIO

Le garage Antonio, à Florence, peut passer pour le modèle du genre. Qu'on imagine un de ces blancs palais dont on vit, aux récentes expositions universelles, pousser les façades fleuries de guirlandes abondantes et délicates. Le porche monumental, fermé la nuit d'une grille ouvragée, donne accès dans une halle, claire comme un atelier de peintre, haute et spacieuse comme une nef d'église. Le jet hardi des piliers de fonte s'élance jusqu'au ciel de cristal. A hauteur du premier étage, court un balcon en encorbellement, d'une ferronnerie exquise. Partout des caisses de verdure, des jardinières de bouquets. Une mosaïque rare tapisse le sol. Mais ce n'est là que le rendez-vous, le point de départ et d'arrivée des voitures. Elles dorment dans des salles parquetées, qui dessinent les bas-côtés de cette moderne cathédrale.

Tout au fond, l'atelier de réparation, l'asile du travail minutieux et discret : petits coups de marteau, morsures de la lime, cliquetis de crics, haleine courte de la pompe à air, atmosphère laborieuse et recueillie où parfois, pourtant, éclate l'échappement libre d'un moteur à l'essai. Au-dessus de fosses profondes, qui permettent aux mécaniciens de descendre sous les châssis, de les atteindre aux replis les plus dérobés, les voitures frappées de mort apparente viennent se poser, comme des mausolées sur une tombe. Et c'est de là qu'elles s'envolent, ressuscitées, échappées du sépulcre.

Le rez-de-chaussée en façade est occupé par les bureaux, le magasin de vente. Ah ! ce magasin... Un vrai musée de l'automobile,

la plus extraordinaire collection de ces mille riens hier inexistantes, devenus aujourd'hui nécessaires au chauffeur : outillage, pièces détachées, jusqu'aux cartes et aux lunettes. Des vêtements, des coiffures, essayés devant une haute psyché, gisent sur des fauteuils. Derrière la glace d'une vitrine, battent des montres de voiture sous leur gaine de cuir ou de métal. Dans des annexes, des casiers pleins à déborder montent jusqu'au plafond, dessinent des rues étroites, coudées, où les pas se perdent.

Est-ce tout ? Non. Avez-vous besoin d'écrire, de vous renseigner sur la route à suivre ? Près du bureau, le salon de lecture vous offre ses souples divans, ses larges tables, son épais vélin, ses plans, ses profils, ses guides, ses cartes murales. Etes-vous las et voulez-vous secouer la poussière de la route sans patienter jusqu'à l'hôtel ? Au premier étage, dans la salle de bains neigeuse et nickelée, les becs de cygne sont prêts à verser l'eau chaude et l'eau froide dans la vasque de marbre, la douche tient en suspens la pluie bienfaisante au-dessus des claires-voies en bois de teck. Désirez-vous développer des clichés ? Dans la chambre noire, cuvettes et révélateur vous attendent. Avez-vous faim, avez-vous soif ? Un tintement clair de verreries, d'appétissantes odeurs de punch et de foie gras vous guident vers le bar... Et si vous faites mine de tirer de la monnaie pour payer le baigneur, le garçon de laboratoire ou le *barman*, ils protestent, d'un geste de pudeur offensée. Non. Non. Tous ces soins sont gracieux.

Ainsi l'a voulu M. Antonio.

Il veut le garage intime et colossal, aimable et scientifique, le garage total, le garage unique. Il veut qu'entre mécaniciens professionnels aussi bien qu'entre riches chauffeurs, on célèbre, on clame par le monde le souvenir ébloui et charmé du garage Antonio. Il veut que toutes les voitures répandues sur le globe viennent à lui, ne s'éloignent que pour revenir, et qu'ainsi le garage Antonio soit, pour la gent chauffeuse, comme le cœur de l'univers.

Voilà si longtemps qu'il guette et qu'il convoite la réussite... Déjà, à l'arsenal de la Spezzia, — où son père, contremaître à la fonderie, l'avait fait entrer comme apprenti, — il rêvait de s'élever au-dessus de lui-même. Il respirait mal dans ce milieu ouvrier dont pourtant il était issu. Il lisait, suivait des cours du soir, s'efforçait de se

perfectionner. Au bout de deux ans, il obtint d'être attaché au bureau de dessin. C'était la porte ouverte sur l'évasion.

Mais bientôt le sort se chargea de lui rappeler l'humilité de sa condition : Antonio s'éprit d'une jeune fille de la bourgeoisie gènoise. Elle vivait avec sa mère, la veuve d'un bijoutier en filigrane. Il l'adorait de loin, en silence, reculant l'aveu pour conserver l'espoir. Comme il maudit alors son manque de fortune et de culture initiale ! Quel zèle surhumain il eût voulu déployer pour forcer l'attention de ses chefs, franchir des grades, se parer d'un titre et d'un apport dignes d'elle ! Incapable de se maîtriser plus longtemps, il se démasqua. Contre toute attente, il fut agréé par les deux femmes... Eperdu de bonheur, il connut, pendant les quelques mois qui précédèrent et suivirent son mariage, la sensation affolante de vivre dans l'irréel, dans l'impossible, dans le monde merveilleux de la chimère.

Mais il brûlait de s'affirmer, de reconnaître, par un prompt succès, le désintéressement de sa compagne. Justement, c'était l'âge d'or de la bicyclette. Antonio confia le commun pécule à la nouvelle industrie. Il monta lui-même une petite entreprise. Fut-il trop impatient ? Manquait-il d'expérience ? Il échoua, engloutissant l'apport total. Pour parer au plus pressé, il dut entrer comme ouvrier dans une maison rivale.

A cette époque, sa femme venait de lui donner un second enfant. Presque subitement, elle s'alanguit. On eût dit qu'en elle le feu mystérieux de la vie baissait, sans cause apparente... Ah ! ces heures d'atelier où le malheureux, courbé sur l'étau, remâchait les ordonnances ironiques du médecin : le repos, les longs séjours en montagne, les vins généreux, les viandes rouges... Dire toutes les âcres pensées de révolte qui lui corrodaient le cerveau, tandis qu'il écorchait rageusement l'acier rebelle sous les coups de la lime... Et, chaque soir, il retrouvait sa compagne affaiblie depuis le matin. Elle mourut.

Ce fut une douleur sans nom. Il n'y survécut que pour ses enfants. Mais, du choc, son esprit gardait une imperceptible cassure. Il considéra désormais la pauvreté comme une sorte d'ennemie personnelle. C'était elle qui lui avait pris sa femme. Riche, il l'eût sauvée. Et il haïssait la misère comme la mort. Ses allures devinrent singulières. Ses yeux, dans sa face tourmentée, brillaient d'un éclat fixe et dur. Il

avait de longs moments de mutisme et d'absence.

Il ne restait attentif, tendre et débonnaire qu'avec ses petits. Seulement, obéissant à sa hantise, il les voulait heureux par la richesse. Il se donna pour but de leur reconstituer une fortune. Rendu prudent par l'épreuve, dépourvu d'ailleurs de sérieuses ressources, il se jugeait à jamais guéri des hasardeuses entreprises. Des années, il continua de travailler dans l'atelier qui l'avait accueilli dès sa ruine, et où l'on appréciait son habileté. Appliqué contre son établi par l'âpre désir d'une revanche, souffrant silencieusement de sa déchéance, il fournissait un labeur démesuré. Bien qu'il consacra le plus clair de son gain à l'éducation de ses enfants, il amassait lentement une petite épargne.

Soudain, l'automobilisme parut. Ce fut comme un soleil dans l'aube du siècle. Très vite, il grandit, d'une montée sûre, irrésistible, éblouissante. Son rayonnement réveillait les énergies, métamorphosait les peuples, tirait du sol, en une saison, la moisson des usines géantes, et répandait sur le monde des coulées d'or.

Cette fois encore, Antonio resta prudent. Changeant de maison sans changer de métier, il entra dans l'atelier de réparation d'un petit garage florentin. Et ce fut seulement après avoir dûment contrôlé la prospérité de l'entreprise, qu'entamant son pécule il la prit à son compte. Depuis, ses affaires avaient suivi l'allure de la jeune industrie. Il était entraîné dans l'essor miraculeux. Chaque année, enhardi par ses profits croissants, il agrandissait son domaine. Puis, dédaignant ces annexes inconfortables et malgré tout trop étroites, d'un coup de baguette dorée il les transformait en palais. Maintenant, des chauffeurs princiers, des altesses sportives s'arrêtaient chez lui et lui serraient la main. De toutes parts, des prêteurs s'offraient. Certain du succès, il acceptait leurs avances. Il couvrirait l'Italie, depuis Naples jusqu'à Milan, de garages modèles. Partout, les terrains étaient achetés. Déjà, des murs sortaient de terre. Enfin, il tenait la chance ! Le sort lui donnait sa revanche. Il goûtait la forte ivresse de vivre une réalité égale à son rêve.

Comme on comprenait, au souvenir de ses vicissitudes passées, la frénésie qu'il apportait dans le triomphe, la fièvre qui brûlait dans son œil fixe, la flamme dont s'éclairaient ses traits agités ! Il devait se sentir tellement heureux de posséder cette



LES DEUX FIANCÉS

Vieux roman cent fois lu, mais toujours inédit pour ceux qui le vivent... Ils le vivaient depuis quatre mois... (Page 523, col. 2.)

de confier le sort d'une enfant à un jeune inventeur ardent et pauvre. En dépit des plus vigilants contrats de mariage, l'imprudent prépare et consomme la ruine du foyer. Plus tard, peut-être, quand Santi aurait fait ses preuves, donné des gages certains de réussite, on verrait. Mais pas avant.

Car Pierre Antonio avait vu juste : sa sœur et Santi s'aimaient.

Vieux roman cent fois lu, mais toujours inédit pour ceux qui le vivent... Ils le vivaient depuis quatre mois, depuis l'entrée de l'ingénieur au garage. D'abord ils se croisaient sous le portail, en voisins de logis et d'atelier. Ils se rencontraient dans le bureau, où souvent Léa descendait rejoindre les siens. Puis Santi avait convié M. Antonio et ses enfants aux essais de sa voiture, dans la campagne florentine. Et, chaque fois, ils éprouvaient, à se voir, à se sentir proches, à s'entendre, une plénitude de joie, une recrudescence de vie. Tout en eux respirait l'aveu que retenaient leurs lèvres. Mais l'audace des timides, la fougue des rêveurs, animaient Santi. La nécessité de remplacer de bonne heure sa mère au foyer avait développé chez Léa un goût de décision, une maturité précoce. Ni l'un ni l'autre ne pouvaient se satisfaire longtemps d'une muette tendresse.

richesse si longtemps convoitée, surtout d'en pouvoir répandre les bienfaits sur ses enfants, de leur donner dès maintenant les soins et les maîtres qui lui avaient manqué, d'écarter de leur avenir les épreuves qu'il avait endurées...

Et comme on comprenait aussi que, dans son horreur presque morbide de la pauvreté, il ne voulût point entendre parler d'un mariage entre sa fille et Santi ! Non, non. Il ne recommencerait pas le passé. Il savait trop par lui-même ce qu'il en coûte

Un soir, Antonio fêta par un banquet monstre l'inauguration du nouveau garage. Les tables étaient dressées dans la nef centrale, enguirlandée du sol au faite de fleurs électriques. Du balcon du premier étage, un orchestre versait la griserie de ses valse faciles. Léa présidait, face à son père. Puis, dans l'abandon, l'indulgent bien-être, la rumeur joyeuse des fins de dîner, les convives se répandirent parmi le blanc palais. Alors, aimantés l'un vers l'autre, Léa et Santi s'étaient rejoints, dans la salle où dormaient les voitures. Et très simplement, ils avaient parlé... Chacun s'était tant de fois répété ce qu'il souhaitait d'avouer à l'autre ! Il leur semblaient renouer un entretien depuis longtemps commencé. Résolument, la jeune fille signala les obstacles à franchir. Elle avait deviné les défiances paternelles, la sourde hostilité de son frère. Mais quoi ! Le père et le fils s'inclineraient devant une réussite éclatante. Mais il ne fallait pas les heurter de front. A se démasquer trop tôt, Santi risquerait même d'être remercié, de perdre sa place au garage. Le plus sage était d'attendre, en secret. Ensemble, ils s'exhortaient à la patience, à l'espoir. Ils vaincraient. Et l'allégresse du palais de lumières et de fleurs fut la fête de leurs secrètes fiançailles.

Mais, maintenant qu'ils avaient goûté au cordial délicieux des confidences, ils ne pouvaient plus s'en passer. Les rencontres de hasard ne leur suffisaient plus. Et le garage devint leur complice. Parfois, quand ils étouffaient de silence et défailaient d'attente, quand leur manquait trop le réconfort d'une main serrée, d'une chaste caresse, ils se prévenaient d'un signe. Le soir, la maison endormie, Léa descendait le petit escalier qui conduisait de l'appartement au bureau. Santi entraînait par la porte de service qui, de l'atelier, ouvrait sur la rue. Et ils se retrouvaient dans la salle des voitures. Un peu de superstition guidait leur choix : dans ce discret refuge, ils s'étaient parlé pour la première fois, ils avaient signé le pacte.

Une lueur indécise tombait du dehors par les impostes vitrées. Peu à peu, s'accoutumant à la pénombre, ils distinguaient les masses noires des monstres assoupis. Et doucement, se tenant par la main, ils erraient parmi le dédale des voitures, comme des fiancés à qui l'on a permis une promenade au parc et dont la marche lente enlace les massifs.

Et quel calme ! Parfois, une goutte d'eau

s'égrenait d'une tuyauterie mal jointe et tombait sur le sol avec un bruit frais de baiser. Plus rarement, ils tressaillaient soudain au sifflement d'une valve : un bandage meurtri par là route, las d'avoir trop tourné, exhalait dans le repos, dans la détente, son âme aérienne. Ou encore, un moteur achevait de se refroidir, se contractait, d'un craquement sec de cristal qui se fêle. L'odeur d'huile et de tôle chauffée, la senteur subtile d'essence qui montaient des grands capots allongés, ne leur déplaisaient pas. Car elles leur étaient familières, elles étaient associées pour eux au souvenir de leurs rendez-vous.

Ils finissaient par s'intéresser à ce peuple de voitures. Car les amoureux ne parlent pas toujours d'amour. Ils déploraient les départs, saluaient les nouvelles venues. Santi les reconnaissait dans la nuit. Il disait leur marque et leur puissance. Pendant la journée, il avait appris leurs exploits : « Celle-ci a franchi le Mont Cenis. Celle-là vient de Nice. Cette autre atteint le 120 à l'heure... » Lorsqu'ils étaient las d'errer parmi les monstres, ils s'arrêtaient contre eux. Adossés aux panneaux vernis, appuyés aux larges ailes de garde-boue, ils continuaient de chuchoter dans l'ombre, confiant sans crainte leurs innocents secrets aux robustes voyageuses qui, sans les répéter jamais, les emporteraient par le monde.

Le soir où l'Américain Winder arrivait à Florence, ils avaient échangé leur signe d'entente. Cinq grands jours déjà, où ils devaient se contenter d'un bref salut, d'un mot banal, au hasard des rencontres ! Un vif clair de lune illuminait le garage. D'instinct, ils cherchèrent le refuge de l'ombre projetée par les voitures. Par attrait de métier, Santi choisit celle de Winder, car l'Américain en avait vanté devant lui la marche et la perfection. Moins de quatre heures de Peschiera à Florence, malgré les fortes altitudes ! Sur la banquette arrière, un bouquet rustique se fanait, jeté sans doute dans la voiture par quelque pâtre des Apennins en échange d'une aumône. Ces fleurs sauvages qui parent la montagne dès qu'elle a dépouillé son surplus de neige, Léa voulut les respirer. Elle les préférait, dit-elle, à la floraison de la plaine, à son abondance facile et ses parfums violents. Elle les aimait pour leur rareté, leurs couleurs saines et franches, leur haleine discrète, toute leur saveur vive de filles des sommets. Santi, s'appuyant à la portière, saisit le bouquet... Et, avant de le rejeter dans la voiture,

n'avaient-ils pas, par enfantillage et comme on effeuille la marguerite, effeuillé une anémone, au clair de lune?

Mais, pour Léa, une alerte devait gâter la soirée. A peine Santi l'avait-il quittée et se disposait-elle à regagner sa chambre, qu'un bruit de pas l'immobilisait dans le garage, la rejetait dans l'ombre d'une voiture. Une ronde du veilleur?... Non. Son père lui-même. Tout de suite, l'anxieuse pensée la traversa d'être soupçonnée, recherchée par lui. Quelle humiliation d'être ainsi prise en faute! Et comment expliquer ce vœu de patience qu'ils avaient prononcé, elle et Santi, cette ruse, cet adoucissement de peine, ces innocents entretiens où ils puisaient le courage d'attendre?

Au seuil du garage, son père s'était arrêté. Voulait-il s'orienter, s'accoutumer à l'ombre? Léa n'entendait que les lents et profonds battements de son propre cœur. Un remords l'étreignit. Pourquoi s'était-elle cachée de son papa? Parce qu'elle le sentait opposé à ce mariage? Mais peut-être, en s'ouvrant à lui, l'eût-elle tendrement convaincu? Il était si bon, si passionnément paternel. Oh! Elle savait tous les sacrifices qu'il s'était imposés, pendant sa dure vie d'ouvrier, pour Pierre et elle. Et maintenant même, ne leur rapportait-il pas, à pleins bras, tout le butin de la victoire? Une crainte superstitieuse lui criait qu'elle était punie d'avoir écouté tout droit Santi au mépris des vieux usages, d'avoir manqué de confiance, elle pourtant si filiale...

Cependant, son père, d'une marche hésitante, parcourait le garage. Ses pas se rapprochèrent. Il s'attardait, tout près d'elle, devant la voiture de l'Américain. Sans doute il avait trouvé quelque trace, peut-être les pétales effeuillés. Elle fut tentée de se démasquer, de se jeter dans les bras paternels, de s'y blottir, de se libérer d'un grand cri, cœur à cœur... Une honte, une pudeur la retinrent. Mais elle fit vœu, s'il ne la découvrait pas, de parler dès le lendemain.

De nouveau, le parquet craqua. Son père cherchait-il toujours? Lui, si vif d'ordinaire, allait et venait par la salle, d'une allure lasse et traînante. Il soupirait. Parfois, il semblait ralentir devant la voiture de Winder. Oh! l'interminable promenade. Soudain, il s'arrêta. Elle ne le voyait pas. Mais elle entendit le dé clic d'un loquet : il ouvrait la portière du phaéton. Peut-être avait-elle oublié quelque objet, une man-

tille? Elle ne savait plus. Des doigts fiévreux palpaient le cuir du capiton. Sans doute il avait trouvé. Elle était perdue... Il allait fureter dans tout le garage. Mais non. Subitement, d'un pas rapide il quitta le garage... Peu après, elle l'entendit marcher, au-dessus d'elle. Il était rentré chez lui. Vivement, elle regagna sa chambre.

En s'éveillant, elle crut d'abord à un mauvais rêve. Puis elle revêcut la scène du garage. Mais elle l'examinait d'une conscience éclairie, calmée. Peut-être s'abusait-elle, la veille? Elle s'était crue poursuivie parce qu'elle se sentait fautive. Bien d'autres soucis avaient pu amener son père dans la salle des voitures. Quand la servante, en entrant dans la chambre, lui annonça que M. Antonio venait de sortir, elle se rassura davantage. Et puis, après tout, qu'importait, puisque, lasse de feindre, elle allait s'ouvrir à lui, confier sa jeune tendresse à la sûre, à la grande tendresse de toujours...

Et bientôt, la plus délicate surprise achevait d'effacer en elle le souvenir de l'alerte. En ouvrant sa fenêtre, elle trouvait accroché au balcon, dissimulé dans les ornements de la ferronnerie, un bouquet de fleurs sauvages pareil à celui qu'elle avait respiré la veille. Mais un bouquet frais cueilli, tout scintillant encore de la rosée de montagne, tout imprégné de l'haleine vive des sommets. Elle devinait, connaissant son fiancé... Santi avait eu cette pensée charmante de prendre sa voiture au petit jour, de courir cent kilomètres, d'escalader les Apennins, de revenir à l'ouverture des ateliers, rien que pour placer sous ses yeux un bouquet de ces fleurs qu'elle avait dit aimer...

C RUEL COMBAT DANS L'ÂME D'UNE JEUNE FILLE.

Devant sa glace, dans le petit boudoir qui précédait sa chambre, Léa Antonio achevait sa toilette. Elle piquait à son corsage quelqu'une des fleurs apportées par Santi. Ainsi elle le remercierait sans paroles. Au premier regard, lorsqu'il la saluerait au balcon ou la croiserait dans l'allée et venue du garage, il verrait qu'elle avait compris et goûté sa pensée délicate.

Heureuse de plaire, elle souriait à son image. Dans sa face ferme et blanche, éclataient la tache noire de ses longs yeux de malice et la tache rouge de ses lèvres vives et fleuries comme deux pétales de géranium. Ses boucles châtain, prestement

nouées, avaient le brillant sombre, la patine chaude des meubles anciens. Le nez charnu, le menton plein donnaient à son visage une grâce enfantine et tendre. Et elle s'apparaissait même dans son cadre favori, car la glace reflétait toute la petite pièce. Son père la lui avait meublée avec amour. Partout des tentures claires et fraîches, légères et mousseuses. On croyait habiter au cœur d'une grande fleur.

Léa, baissant les yeux, contempla son bouquet. Peut-être allait-il se faner trop vite? Bien que le ciel matinal fût pur encore, le temps s'annonçait lourd et menaçant. Là-bas, à l'horizon, les nuages d'orage devaient déjà se rassembler au flanc des Apennins, prêts à fondre sur la vallée. Souvent, par des journées pareilles, son père l'emmenait, aux grandes allures d'une voiture rapide, à trente lieues de là, respirer l'air de la mer. Elle rêva d'une telle promenade. Pierre et Santi les accompagneraient. Pourquoi pas? N'allait-elle pas, sitôt son père rentré, se libérer, gagner sa cause? Oh! la joie de s'en aller, tous quatre, réconciliés dans la franchise, la confiance...

Tout à coup, elle entendit des pas précipités. La porte s'ouvrit. Santi parut, effrayant de souffrance. Elle courut à lui :

— Qu'est-ce qu'il y a?

— Un affreux malheur. On m'accuse d'un vol. La police va venir... Je suis perdu, quoi qu'il arrive. Tout se retourne contre moi... Avant qu'on m'arrête, j'ai voulu vous prévenir, vous crier que je suis innocent. Ne m'abandonnez pas... Vous qui serez libre, trouvez le coupable. Sauvez-moi.

Accablée et révoltée tout ensemble par la catastrophe :

— Un vol... Où? Quand?

Il agita désespérément la tête :

— Je n'ai pas le temps. Je me suis échappé un instant, par le petit escalier du bureau, pendant que votre frère est retenu dehors. Mais je ne veux pas qu'il me trouve ici... Ah! pourtant, une chose encore : je n'ai avoué ni notre rendez-vous d'hier, ni le but de ma course ce matin. Je n'avais pas le droit, je n'ai pas voulu. Si tout s'éclaire, si le coupable est découvert, au moins aurons-nous gardé notre secret. Imitez-moi. Ne révélez rien inutilement, quoi qu'il arrive. Adieu, Léa, adieu...

Elle le retint, d'un geste violent :

— Peu importe que mon frère vous trouve ici. Voyons, expliquez-vous. De quoi vous accuse-t-on?

— D'une chose folle. D'avoir volé cent

vingt mille francs cette nuit, dans la voiture de cet Américain arrivé hier, et de les avoir mis à l'abri ce matin dans quelque coin désert.

Elle répéta, appuyant sur chaque mot :

— Vous dites : cette nuit, dans cette voiture?

Il reprit le détail de l'accusation : la portière ouverte, la poche intérieure, la trace des doigts. Et il ajouta :

— Vous voyez, maintenant, comment toutes les apparences se conjurent pour me perdre...

Elle ne l'écoutait plus. Le soupçon le plus effroyable, le plus impie, venait de la frapper, de la pénétrer, avec une force d'évidence. Elle eut vraiment la sensation physique d'un choc sur la tête. Il lui sembla que son cerveau craquait. Son père!... Elle revécut la scène du garage. Elle entendit, aussi nettement que si elle était encore tapie dans l'ombre de la voiture, les pas hésitants sur le parquet, les soupirs, le dé clic du loquet, le bruit de la main fébrile palpant la poche de cuir, la fuite soudaine... Elle voulut encore se rebeller contre la certitude. Mais non. C'était son père...

Sans doute, l'horreur de sa découverte se peignit sur sa face, car Santi se pencha vers elle, anxieux :

— Vous savez quelque chose?

Elle tressaillit. Ces quatre mots éclairaient sa conscience. A cette lueur, le véritable drame lui apparut. Elle se vit prise, serrée entre deux périls immédiats. Impossible d'échapper aux deux à la fois. Seule, l'alternative lui restait. Il lui fallait choisir entre son père et son fiancé. Oh! ce débat, qui ne dura qu'une seconde, longue comme toute une vie... Allait-elle parler, dénoncer son père? Quelle honte, quel déchirement! Mais ses lèvres mêmes renonceraient à s'ouvrir! Et puis Santi s'emparerait de l'aveu, crierait bien haut le nom du coupable pour proclamer sa propre innocence. Son père irait en prison. Se sentant traqué, découvert, qui sait s'il ne prendrait pas quelque résolution extrême?... Alors, se taire? Mais Santi serait arrêté, condamné peut-être? D'un mot, elle pouvait rendre la liberté, l'honneur, tirer de l'épouvantable rêve, ressusciter l'homme qu'elle aimait. Et elle se refuserait à le prononcer?

Elle baissait la tête. Elle tremblait de voir Santi, sa face douloureuse ranimée d'espoir, ses pauvres yeux de prière...

Soudain, une voix irritée éclata. Dans la baie de la porte ouverte, Pierre Antonio surgissait. L'indignation, la colère et la



UNE VISITE NOCTURNE INOPINÉE

Léa n'entendait que les lents et profonds battements de son propre cœur. Un remords l'étreignit. Pourquoi s'était-elle cachée?... (Page 525, col. 1.)

haine enflammaient ses traits impérieux. Il grinça, face à Santi :

— Parbleu, je m'attendais à vous trouver ici. Mais avouez que vous choisissez singulièrement votre moment pour vous introduire chez une jeune fille.

Léa supplia :

— Pierre, tais-toi...

Le jeune homme se tourna vers sa sœur :

— Et toi, tu le choisis aussi mal pour défendre cet homme, quand tout l'accuse, tout le convainc du crime le plus odieux...

Santi, les poings serrés, gémissait de rage. Une buée de larmes ternissait ses yeux indécis. Léa souffrit tout ce qu'il souffrait. Ah! tout, plutôt que lui voir endurer cette torture. Le cri lui échappa :

— Ce n'est pas lui!

Mais Pierre, haussant les épaules :

— C'est cela. Justifie-le donc à présent. En ce cas, tu seras plus habile que lui, qui n'a su que nier et mentir...

Elle dit, résolue :

— Oui, je le justifierai.

Une voie de salut lui apparaissait. Ne pouvait-elle pas, aux yeux de son frère, prouver l'inanité des charges, la duperie des apparences et, s'affranchissant en un mot des scrupules de Santi, l'innocenter sans découvrir le coupable?... Sacrifiant ses pudeurs, elle dévoila leurs fiançailles secrètes, les rencontres au garage, jusqu'à la folie charmante de cette course en montagne, pour cueillir des fleurs. Douleur, elle prenait à témoin le bouquet piqué à son corsage.

Santi l'interrompait :

— Léa, non, non...

Sourde à ses supplications, elle poursuivait, elle achevait. Déjà, elle s'applaudissait de sa franchise. Elle sauvait son fiancé sans perdre son père. Mais Pierre, dont ces aveux d'amour irritaient encore la rancune, ricana :

— A qui feras-tu admettre une pareille suite de hasards? Va donc raconter ton roman à des juges, et tu verras comme ils t'accueilleront! Vraiment j'admire avec quelle adresse, quelle rapidité, tu as su te servir de tes rendez-vous clandestins pour forger un alibi à ton galant... Mais tu ne vois donc pas jusqu'où ton dévouement l'entraîne?... jusqu'à te rendre complice d'un vol...

Insensible à l'injure, accablée seulement par cette résistance imprévue :

— Alors, tu ne me crois pas?

Il répondit brutalement :

— Non.

Ainsi c'était en vain qu'elle avait dévoilé le cher secret. On ne la croirait pas. Pierre, et derrière lui les hommes de loi, s'enfermeraient dans l'erreur. Lâchés sur une proie, ils ne la laisseraient plus échapper. Pour abandonner l'innocent, il leur faudrait un coupable. Rien ne pourrait les convaincre, hors l'aveu complet... Elle s'affolait, échappait à elle-même. Elle tenta encore :

— Voyons, Pierre, tu sais bien que je ne mens jamais. Je t'en supplie...

L A FAUTE D'UN PÈRE. ASSAUT DE SACRIFICES.

Elle tendait vers lui ses mains jointes.

— Si je te croyais, dit-il, ce serait pour voir en toi non plus la complice, mais la dupe. Un rendez-vous d'amour n'empêche pas un vol. Et, tout en cueillant des bouquets dans la montagne, on peut en profiter pour cacher le magot.

— Ah! C'est trop, hurla Santi.

Mais déjà Pierre se dirigeait vers la porte. Léa bondit, s'accrocha à lui :

— Malheureux! Tu ne sens donc pas que je dis... que je sais la vérité?

Elle s'arrêta. Eperdûment, elle souhaitait que les deux hommes n'eussent pas entendu ses dernières paroles. Mais, d'une brusque volte-face, ils s'élançaient vers elle. Son frère lui saisit le poignet :

— Qu'est-ce que tu sais donc de plus?

Elle s'était laissée choir sur une chaise. Agitant doucement la tête, les paupières basses, elle s'obstinait au silence. Désormais, toute parole fût devenue un aveu. A son tour, Santi lui dit, la voix pressante :

— Oui, Léa, vous savez qui a pris cette somme. J'en ai eu le pressentiment, tout à l'heure, quand je vous ai appris ce vol... Parlez, parlez, je vous en conjure. Vous voyez bien qu'en n'avouant qu'une partie de la vérité, vous me perdez encore. Dieu! Quelle force au monde peut vous fermer la bouche?... Vous m'aimez pourtant, Léa. Ce n'est pas possible que vous soyez si cruelle, si injuste envers moi. Quel être vous est donc assez cher pour que vous m'immoliez à lui?

Il sanglotait. Pierre intervint :

— En effet. Tu n'as plus le droit de te taire. Songe, si c'est une nouvelle ruse pour égarer les soupçons, que, par tes réticences, tu les reportes sur moi, sur notre père même...

Elle ne bougeait pas. Il lui dit, une angoisse dans la voix :

— Léa, tu laisses soupçonner père sans

un mot, sans un geste de révolte. Regarde-moi.

Elle leva les yeux. Ils étaient pleins de larmes. Il cria :

— Tu oserais accuser notre père!

Oh! Quel doute odieux passait dans ses paroles! De quelle infamie la jugeait-il capable? Elle était à bout de résistance et de feinte. Indignée, elle éclata :

— Vas-tu croire encore à quelque infâme complaisance de ma part, et penser que je veuille sauver Santi à un tel prix?...

C'en était fait. Le destin l'avait voulu. Elle avait avoué... Cette fois, son frère ne pouvait plus s'y tromper. En effet, il se rendit. Anéanti, il interrogea sourdement :

— Alors, tu l'as vu?

Pleine de honte, elle raconta la scène qu'elle avait surprise au garage... Pierre s'était écroulé dans un fauteuil, le buste en avant, le front dans la main. On ne voyait plus que les lobes soigneux de sa chevelure brune. Santi, debout près de la fenêtre, égrugeait sa barbe d'une main énervée. Son innocence reconnue, il restait soucieux et contraint. Un gros nuage voila le soleil, obscurcit la chambre. Affaissés, ils se taisaient, dans la pénombre. On eût dit une veillée funèbre, trois enfants pleurant leur père mort.

Parfois, ils échangeaient un mot, à voix basse :

— Il est parti? demanda Léa.

— Oui, répondit Pierre.

Elle lui dit encore :

— Mais par quel coup de folie?... Pourquoi?

Il haussa les épaules :

— Qu'importe!

Le silence retomba. Mais Santi s'était approché de la jeune fille. Et doucement :

— Léa, vous souffrez de m'avoir délivré à ce prix. Vous le regrettez peut-être. Vos hésitations en témoignent...

Elle murmura :

— Me les pardonneriez-vous jamais?

— Je vous les pardonne, parce que je les comprends, dit-il. Je vois l'atroce combat qui s'est livré en vous. Mais êtes-vous bien sûre qu'il se soit terminé selon votre cœur? Ne déplorez-vous pas l'aveu qu'on vient de vous arracher?

Elle répondit :

— A quoi bon revenir sur le passé? J'ai parlé.

— Si, reprit-il fermement. Il faut y revenir. Il en est temps encore. Ce sacrifice que vous m'imposiez en somme par votre silence, ce sacrifice qui consistait

pour moi à rester aux mains de la justice pour couvrir votre père, peut-être me reprocherez-vous de ne pas le consentir librement? Ah! Je ne me dissimule pas quels obstacles il mettrait à notre mariage, car un homme touché par le soupçon en reste toujours flétri et diminué...

Elle l'interrompit vivement :

— Qu'importait l'opinion des autres, puisque tous deux nous vous savions innocents! Peut-être aurions-nous dû lutter, attendre. Mais nous aurions triomphé de toutes les épreuves, fait face à tous les orages, puisque notre conscience ne nous eût rien reproché. Et d'ailleurs notre avenir est-il moins compromis? Qui sait si vous accepterez pour femme la fille d'un homme qui a volé?...

— Me croyez-vous assez injuste pour faire retomber sur la fille la faute du père? Non, non. Léa, il faut être franche envers vous, franche envers moi. Quand, tout à l'heure, la police va descendre ici, dites-moi si vous ne me reprocherez pas, au plus profond de vous-même, de me proclamer innocent en dénonçant le coupable, si vous n'attendez pas de moi que je garde le silence, comme vous avez tenté de le garder vous-même?

Elle murmura, vraiment indécise :

— Je ne sais plus, je ne sais plus...

— Léa, dit-il en lui prenant les mains, Léa, il n'est rien que je ne puisse faire pour vous épargner de la douleur. Si vous devez moins souffrir de me voir accusé que de voir votre père poursuivi, je suis prêt à me taire, comme j'ai tu devant votre frère et cet Américain le secret de notre amour.

Elle le regarda. De ses yeux montait une ferveur infinie :

— Vous feriez cela?

Mais Pierre Antonio se redressa. Du fond de sa torpeur, il avait tout entendu.

— Non! cria-t-il, assez de mots. Je ne tolérerai pas un pareil sacrifice. J'ai accusé Santi à tort. Je lui en demande profondément pardon, devant lui, devant toi, Léa. Mais je ne veux pas qu'il reste soupçonné plus longtemps, par qui que ce soit. Dès que l'Américain Winder et les gens de police arriveront ici, je reconnaitrai devant eux l'erreur, toute l'erreur.

— Tu dénonceras notre père? murmura Léa.

— Puisqu'il le faut pour justifier Santi, reprit Pierre. Tu as bien vu, par moi-même, qu'une partie de la vérité ne suffit pas à convaincre un esprit prévenu...

Elle tenta de lutter encore. De nouveau, devant le péril imminent, l'instinct filial l'envahissait, étouffait toute autre voix en elle :

— C'est notre père... Songe, Pierre, à tout ce qu'il a fait pour nous, à ses soins, sa bonté, ses gâteries, son travail acharné. Rappelle-toi. Pendant nos maladies d'enfance, dix fois il nous a arrachés à la mort. Nous lui devons tout...

— Oui, dit sourdement Pierre, mais cette nuit il nous a perdus.

— C'était peut-être encore pour nous sauver!

— Toujours des mots! Non, reprit-il, j'irai jusqu'au bout de mon devoir, si impie, si cruel qu'il soit. Tant pis pour nous, pour notre nom, pour notre avenir! Encore une fois, je ne permettrai pas, moi surtout qui l'ai passionnément chargé, que Santi soit accusé plus longtemps. Pas plus que je n'accepterai, de son dévouement surhumain, le salut de notre famille. C'est assez d'une dette envers lui. J'ai hâte de m'acquitter. Notre souffrance est un commencement d'expiation. D'ailleurs, n'eussé-je pas de torts personnels envers lui, que le sens de la justice suffirait à me dicter ma conduite. Quoi qu'il m'en coûte, je ne laisserai pas un innocent pâtir pour un coupable.

— Tu ne cherches même pas, gémit Léa, si, en gagnant du temps, nous ne pourrions pas mettre père à l'abri d'une poursuite, protéger sa fuite, le sauver des autres et de lui-même. Car qui sait si, une fois pris, il ne tenterait pas de s'évader dans la mort?... Tu n'as donc pas de pitié, tu ne le vois donc pas comme je le vois, se débattant contre la tentation, hanté de secrets soucis, halluciné, le cerveau en fièvre, cédant enfin sous l'empire de je ne sais quelle aberration?

— Qui te dit que je ne souffre pas, s'écria Pierre, que je n'entends pas en moi les mêmes déchirements? Mais nous n'avons pas le droit de nous écouter. Quant à ses mobiles, si je ne les connais pas, du moins je les devine. Je sais mal ses affaires, j'ignore ses spéculations, c'est vrai. Mais il avait ce matin une grosse échéance à Modène, il est parti là-bas... Le reste va de soi...

La jeune fille se leva. Une onde d'espoir la soulevait, l'inondait toute :

— Tu dis qu'il est parti pour Modène?

— Au moins, je le suppose.

Elle poursuivit, pressante :

— Par la route, avec sa voiture ordinaire?

Incertain encore du projet de sa sœur :

— Oui, répondit-il.

— Depuis combien de temps?

Pierre consulta sa montre.

— Une heure, juste.

Léa frappa des mains, presque joyeuse. Une lueur la guidait. Elle se réveillait, résolue, prête à l'action. Elle parlait avec volubilité, comme dans le délire :

— Alors, nous sommes fous de désespérer, d'aller aux solutions extrêmes. Il a deux cents kilomètres à faire, les Apennins à franchir. Il est temps peut-être encore de le rattraper avant qu'il ait versé la somme, de la lui arracher s'il le faut, de la rendre à cet Américain. Tel que vous me l'avez dépeint, M. Winder se contentera d'un prétexte quelconque. Il les aura perdus en route, ses banknotes. On les lui retrouvera. Il n'est pas homme, n'est-ce pas, à vouloir le nom et le châtement du coupable?

— Non, répondit Pierre.

Maintenant, il épousait un plan qui sauvait ses scrupules et sa pitié filiale. Sans l'égarément, le vertige du premier choc, il l'eût découvert et proposé lui-même.

— Quant à la justice, continua Léa, elle ne s'obstinera pas à poursuivre, une fois la somme retrouvée, une fois la plainte retirée?

— C'est probable, approuva Pierre. Mais qui va partir?

— Moi, décida la jeune fille. Je saurai les mots qu'il faut dire. Et puis, réfléchissez : il est nécessaire que vous restiez tous deux, qu'en apparence rien ne soit changé, pour la vraisemblance de notre fable. Il faut que cet Américain vous retrouve dans l'attitude où il vous a laissés. Si je réussis, ce n'est pas une bien longue épreuve que je vous aurai imposée, Santi...

— J'étais prêt à un plus long sacrifice, dit-il.

Elle se tourna vers son frère :

— Tu as bien une voiture rapide, en état?

— La 100-chevaux que le prince Delprato nous a vendue après son accident. N'est-ce pas, Santi?

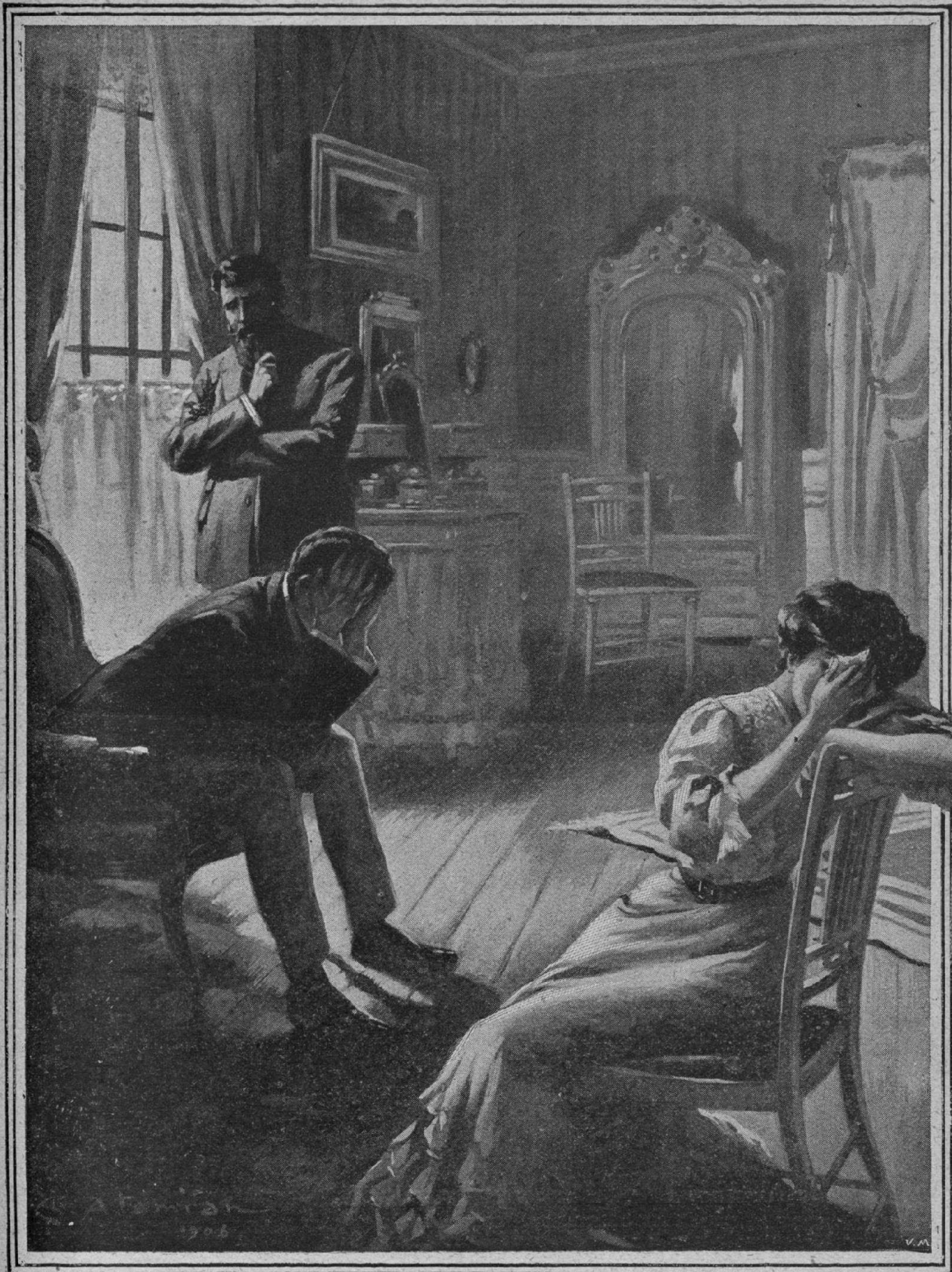
— Oui, dit l'ingénieur. Elle est aux essais, en ordre de marche.

— Un bon mécanicien? demanda Léa.

— Nous n'en avons qu'un, Paulard, ce Français que nous avons embauché il y a deux mois. Il a couru, gagné, dans son pays.

— Qu'il s'apprête, dit la jeune fille. Je descends.

Pendant que les deux hommes se précipitaient, elle endossait un manteau de route, nouait ses voiles devant la glace.



LA RÉVÉLATION DE LA VÉRITÉ

Affaissés, ils se taisaient, dans la pénombre. On eût dit une veillée funèbre, trois enfants pleurant leur père mort. (Page 529, col. 1.)

Elle se sentait active et pourtant sans fièvre. Leur sort à tous dépendait de la partie qu'elle allait risquer. Si elle retrouvait son père, si elle le décidait à rendre cette somme, tout était sauvé. Si elle arrivait trop tard, ou si elle suivait une fausse piste, il lui faudrait décidément choisir entre les deux partis extrêmes, entre le devoir impie de Pierre et le sacrifice surhumain de Santi, perdre son père ou immoler son fiancé...

UNE COURSE VERTIGINEUSE. SOUS LA PLUIE ET L'ORAGE.

Basse et trapue, toute grise, la voiture, poussée au centre de la nef, allongeait son capot monstrueux devant ses deux *baquets* au maigre capiton.

— Ainsi, c'est bien entendu, Paulard, répétait Pierre Antonio. Vous allez conduire M^{lle} Léa. Il s'agit de rejoindre mon père au plus vite. Il est parti depuis une heure pour Modène, avec sa voiture.

— Y a du bon, dit Paulard, satisfait.

Solide et replet, vêtu de cuir de la casquette aux jambières, le mécanicien palpa les pneus, poussait une manette, ébranlait le volant, pesait sur une pédale, prenait, par un subtil examen, possession de la voiture. Dans sa face semée de taches de son, brillait son œil marron, attentif et narquois. Une touffe de cheveux blonds frisait sous sa courte visièrre. De profil, quand il riait, son nez se retroussait et son menton pointait sous sa moustache claire.

— Vous savez le chemin? continuait Pierre Antonio. Prato, Pistoia, le col de l'Abetone...

— Connue, fit Paulard en clignant la paupière.

Il avait déjà sillonné le pays. C'était un fantaisiste. Bon mécanicien, fin conducteur, apprécié partout, ne se fixant nulle part, il avait traversé maintes maisons d'automobiles, de Suresnes à Courbevoie. Pour certaines même, il avait couru. En dernier lieu, des particuliers l'avaient pris à leur service; le mari voulait promener sa femme malade à travers l'Italie. Mais Madame étant morte, à Florence, Monsieur avait vendu sa voiture et remercié son chauffeur. Et Paulard s'était laissé séduire par les offres splendides d'Antonio.

— Quand pouvez-vous partir?

— Le temps de faire mon plein d'essence. Cinq minutes.

Rapide et précis, il saisissait les incommodes bidons de vingt litres, les perceait de

deux coups de poinçon, les renversait sur l'orifice du réservoir.

Pierre Antonio trépidait d'impatience :

— En combien de temps pensez-vous rejoindre l'autre voiture?

Sans cesser sa besogne, Paulard répondit :

— Ah! voilà. J'ai déjà fait mes petits calculs : dans une heure, s'ils n'ont pas de panne, ni moi non plus. Vous comprenez, c'est Bonelli qui conduit. Il n'est pas vite. Et puis il n'a que vingt chevaux. Dans une heure, ça fera juste deux heures qu'ils rouleront. Ils seront à grimper vos sacrés Apennins. Il y a là-haut du douze pour ce qu'on en veut. Je vous dis qu'ils ne seront pas à quatre-vingts kilomètres d'ici. C'est bien le diable si je ne les « gratte » pas à ce moment-là.

Prete, il arrimait aux flancs de la voiture les couronnes de pneus, empilait des bidons pleins sur le coffre arrière, les bouclait d'une lanière de cuir.

— Il ne s'agit pas de tirer la langue en route, remarqua-t-il judicieusement.

— Me voici, dit Léa.

Les lunettes relevées sur la casquette de toile, le visage encadré de mousselines légères, elle s'efforçait de sourire, pour marquer sa confiance.

— Il faut que je m'habille aussi pour la route, dit Paulard.

Et, grave, le menton haut, il s'entoura le cou d'un mouchoir blanc. C'était toute sa toilette. Puis, le front et la lèvre plissés par l'effort, il se pencha sur la manivelle de mise en marche, la souleva d'une traction brusque et souple. L'échappement crépita.

— Y a du pied, dit Paulard.

Il se coula dans son baquet. La jeune fille l'imita, rabattit sur ses genoux le rude tablier de cuir. Au moment où la voiture s'ébranlait, elle tendit la main à son frère, qui la serra sans mot dire. Sous le porche, elle frôla Santi, debout au seuil du bureau. Ils échangèrent au passage tout ce qu'un regard humain peut exprimer de tendresse et d'espoir.

Dehors, Paulard tourna, d'un brusque à gauche. La rue s'allongeait, droite et vide. Penché sur son levier, en trois coups secs, il franchit la gamme des vitesses. Mais il ne prit son plein essor qu'au delà des faubourgs, sur la route de Prato.

La voiture filait, d'une allure tendue, roide et sévère. Des pierres, arrachées au sol, frappaient avec violence les garde-boue. Léa, les deux mains crispées au baquet, se penchait, d'un élan instinctif,

comme pour accélérer encore le train, al-
léger, porter en avant le formidable bolide.
Atteindre son père devenait le but de sa
vie, sa raison d'être. Le besoin de la vitesse
l'emplissait toute. Elle n'était plus qu'un
souci vivant, une impatience en marche.

Paulard se carrait au volant, dilaté.

— On en met, dit-il avec satisfaction.

Le temps menaçait. Au zénith, des nuées
blanches erraient dans l'azur trouble. Des
nuages sombres et lourds, dont les flancs
d'ardoise s'éclairaient d'un reflet cuivré,
s'amoncelaient à l'horizon. L'immobilité
des feuillages décelait le calme inquié-
tant de l'air. Parfois une onde de chaleur
déferlait, enveloppait la voiture. Et Pau-
lard, montrant de la pointe du menton le
ciel tragique :

— Ça va barder.

Il n'imaginait pas un moment que sa
compagne, parlant français, pût ignorer
l'argot.

Mais Léa n'écoutait guère Paulard. Que
lui importait la menace du temps? A tra-
vers tous les cataclysmes, elle irait au but.
Parfois, pourtant, sur son esprit tendu,
une inquiétude passait, comme un archet
qui frôle les cordes d'un violon. Si son père
n'avait pas pris la route de Modène? Si
cette allure d'obus l'éloignait au lieu de la
rapprocher de lui? Mais, vite, elle secouait
la tête, semait au vent de la course la crainte
importune. Non. Il était passé où elle pas-
sait elle-même. Il était devant elle à une
distance que chaque instant diminuait. Et
qui sait même s'il n'avait pas dû faire halte,
s'il n'était pas plus proche encore qu'elle
n'osait l'espérer?

Depuis six ans qu'elle vivait dans ce
monde des garages et qu'elle accompagnait
les siens dans leurs courses, elle s'était fami-
liarisée avec la technique des chauffeurs.
Elle en parlait presque en professionnelle.
Elle supputa les chances d'arrêt qui pou-
vaient immobiliser son père. Tant de fois,
au cours de leurs promenades, ils avaient
dû stopper au long de la route. C'est le
pneu qui crève, la soupape ou la bougie
qui se brise, le joint qui fuit, la clavette
qui s'évade. De quelle bonne humeur son
père découvrait la panne, de quel entrain
il aidait le mécanicien à réparer! Et sou-
dain, elle frémit en songeant qu'elle-même
pouvait être victime de ces incidents. Tout
de suite, la distance s'allongeait entre les
deux voitures. Son père augmentait son
avance, arrivait à Modène, accomplissait
l'irréparable... Leur sort à tous était à la
merci d'un silex ou d'un clou sur la route,

d'une paille dans l'acier d'un clapet...

— Eh! va donc, sale macaroni!

C'était Paulard. D'un brusque crochet,
rasant le fossé, il venait, avec une merveil-
leuse adresse, d'éviter une charrette qui
tenait le milieu de la route. Le conducteur,
vautré à plat ventre sur sa charge de fumier,
dormait, selon la coutume. Paulard exha-
lait son indignation au passage. C'était sa
grosse injure, de traiter les Italiens de ma-
caronis. Et, dans son zèle, il en oubliait
qu'il emmenait à ses côtés une Italienne.

— C'est vrai, ajoutait-il un peu confus.
Ces feignants-là « roupillent » toujours, le
nez dans leur chargement. Et quand ils se
réveillent, c'est pour se flanquer en travers
de la route.

Mais ces alertes énervaient Léa. Mainte-
nant, aux traversées de villes ou de vil-
lages, à chaque rencontre de voitures, l'an-
goisse suspendait sa vie. Qu'un enfant,
sourd aux appels de trompe, traverse la
rue en courant, qu'une vieille femme s'at-
tarde à chasser une poule, qu'un charretier
descende brusquement à contre-voie, et
c'est l'accident possible. L'excès de la
crainte la rendait féroce et égoïste: elle
appréhendait la catastrophe pour l'arrêt
qu'elle lui eût imposé. C'est que le choc
brutal de la voiture n'eût pas fait qu'une
seule victime: son père, Santi, tous ceux
qu'elle voulait sauver, eussent été atteints
du même coup.

Bien qu'elle connût le danger de ces mou-
vements impulsifs, elle était tentée parfois
de poser la main sur le bras du mécanicien,
de rectifier elle-même un coup de volant.
Mais Paulard, l'œil attentif, le nez en arrêt,
se jouait des obstacles.

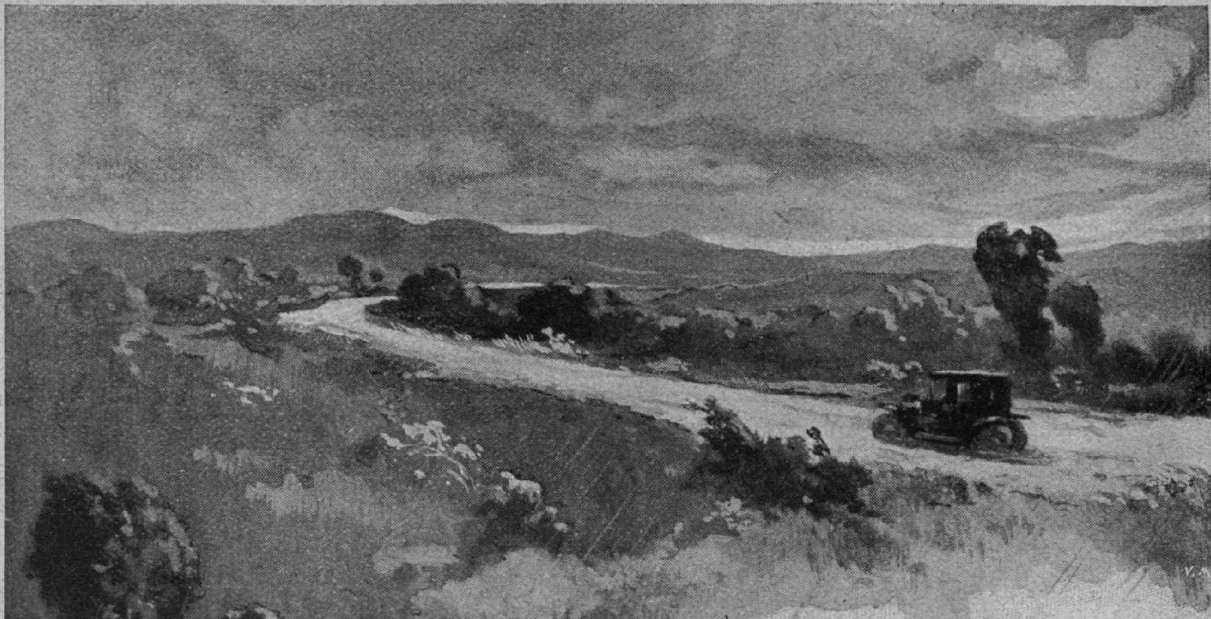
Peu après Pistoia, un passage à niveau
les arrêta. La barrière était close. Aux
appels de la trompe, une femme apparut.
Dans un italien incorrect mais éloquent,
Paulard l'adjura d'ouvrir. Mais la gar-
dienne restait impassible. Léa trépidait à
l'unisson du moteur. Alors Paulard usa de
l'injure. Tout son vocabulaire y passa. Il
dut s'arrêter, faute de mots.

— Ah! dit-il, ce que je regrette de ne pas
savoir plus d'italien!

Enfin, le train passa, la barrière s'ouvrit.
Ils avaient perdu dix grandes minutes. Le
mécanicien donna toute sa vitesse.

— Tant que ça peut, murmura-t-il.

Mais la houle des montagnes montait à
l'horizon. Le sol se souleva. La voiture
dut aborder les premiers contreforts des
Apennins. D'abord, elle les attaqua sans
fléchir. Les yeux fermés, on n'avait pas la



A travers le réseau gris de la grêle, phosphorescence des éclairs, elle vit une petite d'une capote ruisselante, qui gravissait d'une allure pénible

sensation de franchir une rampe.

Mais bientôt la route devint sinueuse. La vitesse diminua.

— Y a pas, dit Paulard, faut changer. D'un coup rageur, il poussa son levier. Le moteur gronda plus haut. Et la montée commença... La voiture prit vraiment d'assaut la montagne. A chaque tournant court de la route en lacets, Paulard, d'un vigoureux coup de volant, enlevait sa voiture comme un cavalier enlève sa bête sur l'obstacle. Le train arrière se dérobaît, « chassait » au vide. Mais le mécanicien le ramenait dans la ligne droite.

Le ciel s'obscurcissait encore, crépusculaire. A flanc de coteau, les feuillages, rebroussés par un vent soudain, blémisaient. La route s'engagea dans une forêt de sapins, où l'ombre s'accrut. Tout à coup, la lueur d'un éclair palpita, bleuit l'espace. Et, presque en même temps, une volée de grêle les lapida. On eût dit qu'une main furieuse leur jetait, de toutes ses forces, les glaçons au visage. Ils meurtrissaient les chairs, claquaient en mitraille sur le verre des lunettes. Ils s'amoncelaient au creux du tablier de cuir qui protégeait Léa, roulaient

sur le plancher, l'emplissaient encore. Paulard s'ébrouait, criblé de projectiles. Il grommela :

— Bon sang, les petits pois ne seront pas chers, dans ce patelin-là.

L'orage fondait sur eux d'autant plus vite qu'ils montaient vers lui. D'énormes nuées rousses, grosses de grêle et de foudre, descendaient des sommets. Déjà la montagne était poudrée à blanc. De courtes accalmies, où les nerfs se détendaient, augmentaient l'effroi des reprises. Les voiles, les vêtements de Léa semblaient sortir de l'eau. Elle sentait sur elle le froid de la glace fondante.

— Ça manque de capote, remarqua Paulard.

Il allait toujours, les épaules arrondies, mais le nez au vent, bravant la fusillade en pleine face pour voir sa route. Ils pénétraient au cœur de la tempête. Le tonnerre dominait maintenant le bruit de la voiture. Il éclatait de toutes parts, répercuté par la montagne en échos sans fin. De toutes parts aussi, les éclairs déchiraient l'espace. Ils s'éparpillaient en gerbes d'étincelles, s'abattaient sur des arbres, au flanc des ravins.

Par moments, Léa fermait les yeux. Elle subissait l'horreur du cataclysme. Sa



dans la
voiture couverte
la route délavée.

science confuse lui soufflait que cette formidable masse de métal, déplaçant l'air à toute vitesse, parmi la nature immobile, devait attirer la foudre. Dans sa panique, un espoir surnageait encore : « Peut-être se sont-ils arrêtés? »

La lueur des éclairs l'éblouissait à travers ses paupières closes. L'explosion, la flamme éclataient en même temps. A cinquante pas, un sillon de feu fondit sur un arbre, dans un craquement sec et déchirant. Léa songeait qu'aveuglé et surpris par un coup plus proche, le mécanicien pouvait, d'un faux coup de volant, les jeter au ravin qui bordait la route. Pourvu que son père eût échappé à ce danger! L'orage s'exaspérait encore. Nul répit. Léa s'attendait, lorsqu'elle ouvrait les yeux, à voir les montagnes vaciller, se heurter, s'écrouler, comme des vagues sous la tempête.

Paulard jeta un coup d'œil apitoyé sur sa compagne. On passait devant une chaumière. Il risqua :
— Faut-il arrêter?

LES VOILA!

Des torrents d'eau jaunâtre bondissaient sur les pentes et giclaient au passage de la voiture. « Les voilà! » cria Paulard.

Tout de suite :

— Non, non, cria-t-elle.

L'ardeur de sa poursuite l'emportait sur son effroi. La voiture continua sa route parmi la nature démontée. Transie, suffoquée par l'eau qui lui ruisselait sur le visage, Léa baissait la tête pour s'abriter contre les grêlons. D'un geste machinal, elle secouait le tablier de cuir qui s'emplissait sans cesse. Tout à coup, Paulard cria dans le vacarme :

— Je vois leurs traces ! Ils ont un antidérapant à la roue arrière gauche.

Un moment, elle en oublia sa frayeur, le ciel en furie, l'espace en feu...

— Ils ne sont pas loin. Nous les aurons avant le col.

On eût dit qu'il communiquait à son moteur une force nouvelle. Entre deux grondements de tonnerre, on entendait crier les grêlons écrasés sous les roues. Dans les hameaux, au seuil des portes, des gens les regardaient passer, stupides. Des torrents d'eau jaunâtre bondissaient sur les pentes, se répandaient sur la route en ruisseaux qui giclaient au passage de la voiture.

— Les voilà ! cria Paulard.

Une joie de résurrection épanouit Léa. Elle releva la tête, arracha ses lunettes. Dans la perspective de la voûte de sapins, à travers le réseau gris de la grêle, dans la phosphorescence des éclairs, elle vit une petite voiture couverte d'une capote ruisselante, qui gravissait d'une allure pénible la route délayée. Il était là... Mais au moment de toucher le but, une inquiétude la contracta soudain. Comment allait-elle aborder son père ? Comment lui dire : « Je sais que tu as volé... » Dans l'élan de la poursuite, la hâte de l'atteindre, elle n'y avait pas songé...

Paulard dépassait la petite voiture. Il étendit un bras en travers de la route. Et dans le triomphe de la réussite, il cria, jovial :

— Tout le monde descend !

Puis il bloqua ses freins. Léa sauta dans la boue glacée. Ses vêtements ruisselaient. Il lui sembla qu'elle était enveloppée d'un drap mouillé. Son père était encore assis dans sa voiture, à gauche du mécanicien. Il avait relevé ses lunettes. Et, dans l'ombre de la capote, il apparaissait d'une pâleur verte, exsangue, les narines pincées, l'orbite creusée d'un cerne noir. Eût-elle conservé un doute, un soupçon de doute, la vue de cette affreuse angoisse eût achevé de la convaincre.

Antonio se pencha. Il balbutia, la lèvre sèche :

— Toi, Léa, ici... Qu'est-ce qu'il y a ?

Elle retrouvait sa lucidité, dans ces moments extrêmes. Elle lui dit, à la fois suppliante et ferme :

— Viens. Il faut que je te parle...

Elle avait dépassé, cent pas plus tôt, un poste forestier, à large auvent. Sous la folle ondée, le vent furieux, l'orage implacable, elle entraîna son père. A Paulard, qui tordait le mouchoir dont il s'était entouré le cou, elle jeta au passage :

— Abritez-vous sous la capote.

Il remercia, un doigt à la casquette :

— Ce n'est pas de refus.

Tout en suivant sa fille, Antonio répétait :

— Qu'est-ce qu'il y a ? Que se passe-t-il ?

Elle fuyait toujours, sautillant dans les flaques, d'une main s'abritant les yeux, de l'autre retroussant sa robe. Et seulement quand elle fut sous l'auvent, elle dit, essoufflée par la course et l'émoi :

— Papa, il y a que Santi va être arrêté... On l'accuse d'avoir pris un portefeuille... Une grosse somme... cette nuit... dans la voiture de M. Winder.

Elle l'eût frappé d'une balle à bout portant qu'il n'eût pas tressailli d'un sursaut sur la poitrine :

— On accuse Santi !

Puis il exhala un soupir d'agonie. Il se taisait. Oh ! L'interminable silence parmi ces voix de tempête ! Déjà Léa déplorait sa ruse. S'il allait refuser d'avouer et se couvrir ainsi d'un opprobre nouveau ? Mais pourtant, il ne pouvait pas avouer, tout droit, devant sa fille...

Soudain, une nappe de clarté bleue inonda la forêt. Un aigre bruissement fusa, suivi d'une explosion brutale. D'instinct, Léa se jeta contre son père. Et quand le coup de tonnerre eut achevé de rouler à travers les montagnes, elle resta blottie, pressentant obscurément qu'à la sentir si proche, confondue avec lui, il lui en coûterait moins de se livrer à elle.

Lentement, elle leva les yeux. Leurs regards se croisèrent, se prirent... D'un brusque recul, Antonio se dégagea, les mains au visage. Et d'une voix d'agonie, creuse et sourde, il râla :

— Oh ! Oh !... Léa... J'ai vu que tu savais.

D'un bond, elle fut auprès de lui. Il agitait la tête, sans se démasquer.

— Laisse-moi. Ne me regarde pas. Je souffre trop.

Elle se sentait pour lui un cœur maternel. Elle laissait parler sa pitié :

— Ecoute-moi. Rien n'est perdu. Je suis venue pour te sauver. Va, j'ai bien compris que tu n'étais plus toi-même, que la vie t'a trop secoué, que tu étais malade. Mais je te soignerai, je te guérirai.

Doucement, elle lui écartait les mains du visage. Il murmura :

— Je n'ai plus qu'à me tuer.

— Je t'en supplie, dit-elle. Je te répète que rien n'est perdu. La somme restituée, toute poursuite tombera. Santi, Pierre et moi, nous sommes seuls à savoir...

— Quelle honte...

Et tout à coup, saisissant les mains de sa fille :

— Mais si tu savais... si tu savais comme j'ai lutté, comme j'ai souffert. Il faut te dire... J'ai spéculé, j'ai joué sur des terrains. J'ai perdu. Et quand j'ai vu hier que je ne pourrais pas payer ce matin ce que je devais à des prêteurs, je suis devenu comme fou. Tu ne peux pas t'imaginer ce qui s'est passé dans ma pauvre tête. Tu comprends, ces gens qui allaient répéter partout : « Antonio ne peut plus payer ! » C'était la fin. Tout allait craquer, s'écrouler. Cette fortune dont j'étais si glorieux, dont j'avais amassé les premières bribes avec tant de peine, j'allais la reperdre. Alors, cet Américain est venu. Il a parlé de cette somme, un gain inespéré, une vétille pour lui... Il a ajouté, comme pour lui-même, qu'il lui faudrait prendre ces billets dans sa voiture. Et je me suis aperçu qu'il les oubliait... Je ne sais pas encore comment cette atroce tentation m'est venue, a poussé en moi. Je me disais : « Il ne s'en apercevra pas. Je lui rendrai » ; enfin des folies. Et dans ce garage, la nuit, devant sa voiture, quelle lutte... Ah ! Dieu. On n'a pas besoin de prison : on est puni d'un vol avant de le commettre.

D'un geste violent, il ouvrit son manteau de route, arracha le portefeuille d'une

poche intérieure. Et détournant la tête :
— Ah ! tiens, tiens, le voilà. Tu as raison. Rends-le bien vite.

Il pleurait. De son petit mouchoir trempé par l'orage, elle lui étanchait les yeux. La grêle avait cessé. Mais tout le ciel palpait encore d'éclairs.

Il la pressa contre lui.

— Comme tu es bonne. Penser que sans toi, j'allais jusqu'au bout de la faute. Une telle course, par un tel temps... Chère, chère petite Léa.

Elle se dégagea. Là-bas, à Florence, dans quelle angoisse ne devait-on pas attendre son retour ?

— Maintenant, dit-elle, il faut nous quitter. Il faut que tu voies ces gens de Modène. Tu leur expliqueras que tu ne peux pas payer. Tu leur demanderas un délai. Ils te l'accorderont. Tu n'y as pas songé, car tu t'affolais, à ruminer tout seul tes alarmes. Mais maintenant, Pierre et Santi seront à tes côtés. Ils te seconderont. Vous vendrez des terrains, vous réparerez la brèche. Va, va...

Accablé et vieilli, il hocha la tête :

— Je t'obéis. Je ferai ce que tu voudras. Tu seras ma petite conscience, puisque je n'ai plus de conscience.

Elle lui ferma la bouche de la main, où il mit un baiser fervent. Léa courut jusqu'aux voitures. L'orage s'éloignait. Les nuages découvraient par place l'infini bleu.

— Paulard, nous repartons pour Florence.

Le mécanicien surgit.

— Toujours aux grandes allures ?

Elle sourit.

— Autant que possible.

Alors Paulard, frappant de la botte le cloaque de la route :

— Eh ! bien, au moins, nous ne ferons pas de poussière !

MICHEL CORDAY.

(Illustrations d'Atamian.)



LA POURSUITE

Poème de la Comtesse
MATHIEU de NOAILLES

Musique inédite de
THÉRÈSE WITMANN

Nos lecteurs nous sauront gré de leur présenter ce joli poème de la comtesse de Noailles, orné et animé encore par la musique si vivante et si originale d'un jeune compositeur très en vue, M^{me} Thérèse Wittmann * * * * *

CHANT

PIANO

Les cœurs devraient bien se con - nai - tre Mais l'a-mour danse en frè - les è - tres

Il va de l'une à l'autre et ten - te Et com-me le vent fait - aux

plan - tes Il mè - le les dou - ces es - sen - ces

cresc.

Je sais tout

Mais les âmes qui se dis-tan-cent Sont plus ra-pi-des dans leur

Lento très doux
cour se Que l'air, le prin-temps et la

rapido
Lento
dolce

sour ce, Et ocherchent en vain à se Rit.
Rit.

a Tempo
pren dre

a Tempo
rapido

L'amour n'est ni joy-eux ni ten-dre.

539

NOTES DES ÉDITEURS



ICI quelques jours, au commencement de janvier, les Publications Pierre Lafitte et C^{ie} vont s'installer dans le superbe hôtel que nous faisons aménager à cet effet depuis un an. Situé au 90 de l'Avenue des Champs-Élysées, c'est-à-dire dans l'avenue la plus célèbre du monde et dans le quartier qui convient si exactement à la note élégante de nos magazines, cet hôtel pourra, croyons-nous, être considéré comme l'installation la plus moderne et la plus complète qui ait jamais été réalisée par une maison d'édition de publications périodiques. Il n'y a guère qu'à New-York que l'on trouverait deux ou trois maisons analogues pouvant nous être comparées.

En effet, derrière le petit hôtel à la façade si artistique que tous les Parisiens connaissent bien maintenant, nous avons utilisé une profonde et large cour de 35 mètres de long sur 30 mètres de large, pour y construire deux bâtiments de sept étages chacun et un véritable théâtre de 500 places, le *Théâtre Femina* qui servira en même temps de salle de fêtes (grâce à son plancher mobile) et de cadre délicieux pour tous les concerts, bals, ventes de charité, spectacles d'amateurs, manifestations sportives, réceptions, conférences, etc. que le public mondain voudra y organiser.

Nous allons donc avoir à notre disposition quatre bâtiments: 1° L'hôtel (4 étages); 2° Deux ailes dans la cour, de 7 étages chacune (14 étages); 3° Une salle des fêtes avec balcon (2 étages). Au total: 20 étages.

Il faut tout de suite noter que ni nos services d'imprimerie et de messageries de la rue des Cordelières, ni notre salle d'exposition de l'avenue de l'Opéra, ni nos bureaux de publicité du boulevard des Italiens, ne sont réunis à notre nouvel hôtel. Il y aurait fallu, pour ce faire, quatre fois plus de place que nous n'en disposerons aux Champs-Élysées, c'est-à-dire une superficie presque égale à celle des grands magasins du Louvre ou du Bon Marché!

Nos lecteurs se rendront compte par ces détails de l'importance prise par les Publications Pierre Lafitte et C^{ie}. Nous ne saurions trop répéter que c'est grâce à leur fidélité et à leur aimable propagande que nous avons pu arriver en moins de six ans

à ce résultat. De notre local du 370 du faubourg Saint-Honoré (où nous étions en 1901 et qui était composé en tout et pour tout de 2 pièces dans un entresol sur la cour), à l'hôtel des Champs-Élysées, il y a une rude étape! Encore une fois, ce sont nos lecteurs, nos amis, qui sont les auteurs de ce joli conte de fées!...

Je sais tout, dans un très prochain numéro, consacrera un article très détaillé et très illustré à notre nouvelle installation, car nos lecteurs ne sauraient manquer de s'intéresser aux rouages d'une grande maison moderne d'éditions.

Nous nous tenons à la disposition de toute personne désirant savoir le prix de location de la *Salle des Fêtes de Femina* pour y donner des concerts, fêtes mondaines, ventes de charité, conférences, spectacles d'amateurs, manifestations sportives, etc.

Une des innovations qui seront certainement les plus goûtées de nos lectrices et de nos lecteurs sera l'ouverture, dans notre nouvel hôtel, des salons de pose de la *Photographie Femina*, dont la direction sera confiée à un des maîtres parisiens du genre. La *Photographie Femina* constituera l'atelier de portrait d'art qui manquait jusqu'ici au quartier le plus aristocratique de Paris.

Nos lecteurs trouveront aux pages XLVII et XLVIII de nos feuilles de garde le texte d'un véritable plébiscite que nous avons organisé à leur intention. Nous les prions instamment de bien vouloir nous adresser leurs réponses, car ils peuvent être certains — en nous faisant crédit du temps nécessaire — que nous ferons l'impossible pour éaliser leurs *desiderata*.

Aux lecteurs de *Je sais tout*, qui sont des sportsmen et des chauffeurs, nous recommandons la lecture du numéro extraordinaire, en vente depuis le 7 décembre, que la *Vie au Grand Air* a consacré à l'ouverture de l'Exposition de l'Automobile et des Sports.

Ce numéro, qu'on sera appelé à consulter plus d'une fois, est aussi le numéro de Noël de la *Vie au Grand Air*; c'est là un gage de l'excellence de sa présentation.

PIERRE LAFITTE ET C^{ie}



CAMILLE FLAMMARION

HOROSCOPE (1)

Ce que disent la main et les astres

Né le 26 février 1842, 1 heure du matin. La date et la main me mettent ici sur la trace et j'aurais tort de ne pas dire que j'ai reconnu, du premier coup d'œil, grâce aux doigts ci-contre, un des plus nobles et des plus savants hommes de ce temps, avec lequel je me suis entretenue souvent des mystères de l'occultisme : M. Camille Flammarion.

Il est né sous le signe des Poissons, influencé par Saturne. L'originalité de sa vie ne pouvait être que certaine, en raison, d'abord, du signe zodiacal; l'influence profonde et troublante de Saturne ne pouvait qu'y ajouter et le porter à l'étude de l'insondable infini où Dieu se cache et, avec lui, le secret de l'équilibre des mondes et celui de la vie.

On peut dire de Flammarion qu'il est tout le temps balancé entre la terre et le ciel, j'entends soucieux de la vie matérielle et passionné de l'existence spirituelle. Si Saturne ne l'avait poussé vers le mystère, vers les



mondes inconnus, il eût donné son existence à l'étude des questions sociales. Mais la méditation l'a emporté chez lui sur l'action. Saturne a battu Jupiter. C'est de lui qu'il tire sa préoccupation de la mort et du lendemain, de la fin de vivre. Comprend-on à présent de quels rêves un tel esprit peut être hanté, et combien il vit au-dessus de son temps, dans l'irréel qui est pour lui la seule réalité!

A. DE THÈBES.



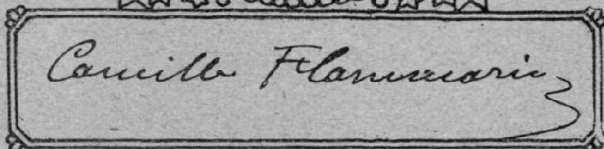
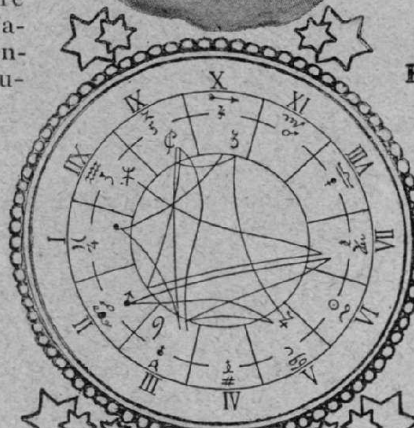
Portrait graphologique

Belle écriture aux lettres liées, supérieure au point de vue intellectuel; facile, coulante, assimilatrice comme son esprit.

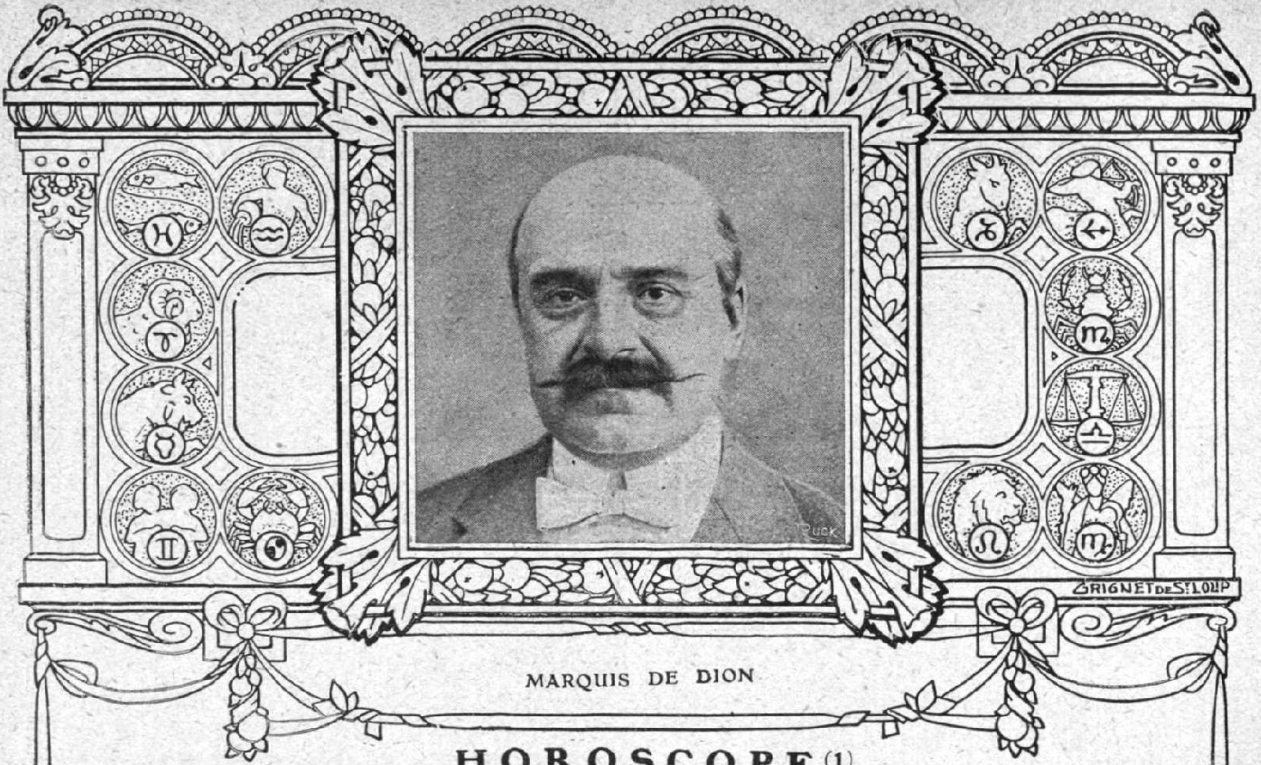
Le paraphe ondulé se recourbe gracieusement sous le nom, donnant une certaine complaisance en soi-même, sans exagération.

La barre de l'F en pointe combative forme, avec le début de l'L, une croix d'un effet très original.

A. DE ROCHETAL



(1) Voir notre N° 22. LA MAIN, L'HOROSCOPE, LA SIGNATURE DE M. C. FLAMMARION.



MARQUIS DE DION

HOROSCOPE (1)

Ce que disent la main et les astres

Né le 9 mars 1856, 5 heures du soir. Voici un homme placé sous l'influence de Jupiter. S'il n'est pas agressif, entreprenant et audacieux, l'astrologie n'est qu'un mot. Je trouve dans les signes cabalistiques de cet horoscope « deux chevaux qui se heurtent ». Du coup je suis sûr de ne pas me trouver en face d'un être pacifique, mais d'un être dont la vie est active et tourmentée. Tous les astres bénéfiques et d'heureux présages sont venus se ranger dans la maison du Soleil. Mars dominant, indication absolue d'élévation, de réussite par ses propres efforts. Je suis là en présence d'un homme dont l'existence n'est que mouvement. Sa main, d'ailleurs, vient confirmer cette impression. Elle me révèle un Martien mélangé de Mercure combatif, intuitif et pratique. Beaucoup de finesse et d'énergie froide dans cette ligne de tête; il y a là une belle et grande volonté, une absence absolue de la peur.

Je le soupçonne aisément satisfait de ce qu'il veut faire et peu aisément content des projets des autres. C'est un



esprit critique et plus épris d'action que de méthode, et surtout, trait caractéristique, plus occupé de ce qu'il fera que de ce qu'il a fait.

En un mot, un être d'initiative, emporté par sa nature toujours au delà du moment présent et dépassant parfois son but. Aurait fait un beau conducteur d'hommes.

A. DE THÈBES.



Portrait graphologique

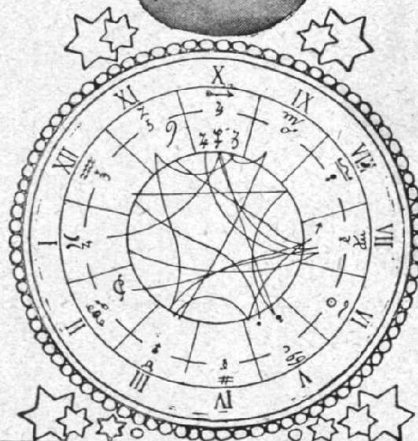
Grande écriture arrondie, féminine, inclinée: *naturel doux, tempérament sensible, manières aimables; mais, malgré ces qualités de cœur, les traits rapides, énergiques et vigoureux révèlent une grande activité doublée d'énergie et de vigueur dans l'action.*

D très imaginaire.

Paraphe sec qui fait contraste avec la signature tombante et pessimiste.

Ensemble loyal et sympathique sous une apparence un peu froide.

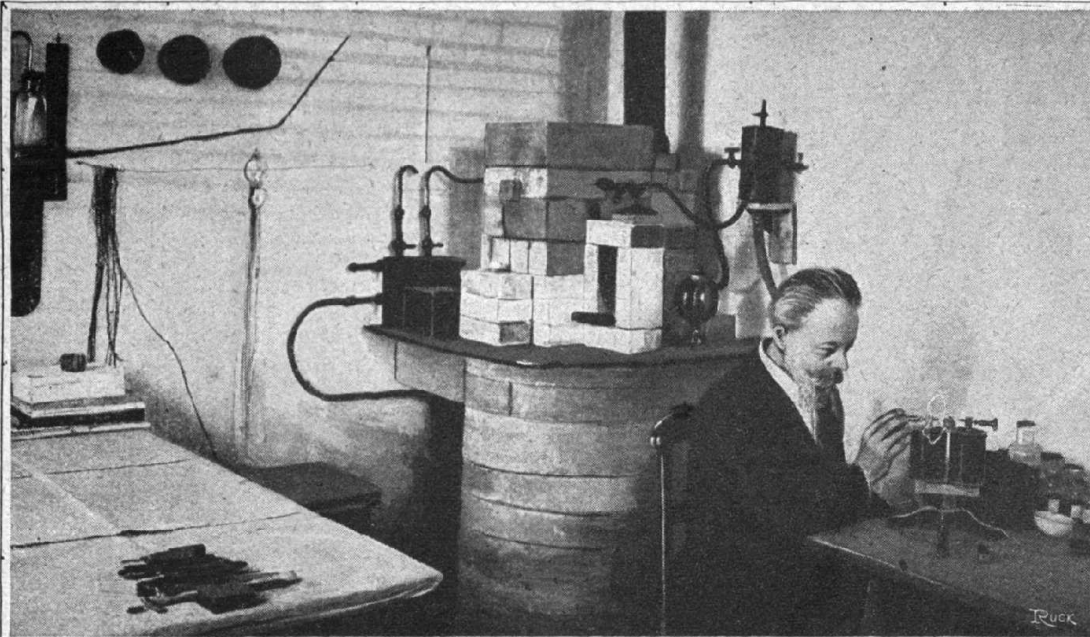
A. DE ROCHETAL.



De Dion

(1) Voir notre N° 22.

LA MAIN, L'HOROSCOPE, LA SIGNATURE DE M. DE DION



L'INVENTEUR DE LA TÉLÉPHONIE SANS FIL DANS SON LABORATOIRE

Le savant règle lui-même les pièces essentielles de ses appareils.

LES PAROLES S'ENVOLENT

Un savant français, Louis Maiche, auteur d'innombrables inventions dont un bon nombre sont actuellement en pratique dans le monde entier, a trouvé le moyen de communiquer téléphoniquement ou télégraphiquement dans une direction donnée, sans fil, sans antenne, sans qu'aucun obstacle puisse s'opposer à la conversation qu'il sera très difficile de surprendre au passage ❧ ❧

B IEN que, dans un geste fameux, Gambetta ait désigné M. Thiers aux acclamations enthousiastes de la Chambre : « Le voilà, le libérateur du territoire ! » il ne se privait pas, dans l'intimité, de railler doucement l'esprit retardataire de celui qui, lors de l'invention des chemins de fer, avait décrété : *Ça ne marchera jamais*. Pelle et fourgon, paille et poutre, éternel recommencement ! Si M. Thiers revenait parmi nous, il aurait beau jeu de gouailler à son tour. Oyez plutôt.

Un jour, un physicien notoire, M. Louis Maiche, celui-là même qui vient d'inventer la téléphonie sans fil, se trouvait chez le grand tribun méridional. Il lui parlait avec

enthousiasme de la découverte du téléphone par Graham Bell, dont, en 1867, il avait été l'un des précurseurs. Il en estimait les conséquences incalculables et pressait vivement Gambetta de s'intéresser à ce grand progrès. Mais, éclatant d'un large rire, son interlocuteur l'interrompit pour gasconner :

— Eh ! mon *pôvre* Maiche, que diable voulez-vous que je fasse de votre joujou ? C'est bon pour amuser les *petits*.

Que d'admirables trouvailles furent ainsi enterrées d'une tape par les grands de la terre ! Ainsi du téléphone qui, depuis le bazar à treize sous où le renvoyait Gambetta, a fait tout de même un assez joli chemin.

Et cependant, elles méritaient bien quel-

que attention, les paroles de ce Louis Maiche, déjà possesseur à cette époque, de plus de deux cents brevets, parmi lesquels celui de sa pile « à dépolariation atmosphérique » dont le modèle est exposé au Conservatoire des Arts et Métiers auprès de celles de Wollaston et de Becquerel. Mais les politiciens sont pour la plupart d'anciens élèves des classes de lettres où les sciences ne recueillent qu'une bien piètre estime. Je me rappelle la vie que nous faisons à nos professeurs de physique et de mathématiques et je suis bien obligé d'excuser la mémoire de Gambetta.

Par la suite, Maiche inventa encore le microphone composé, modèle de la plupart des téléphones en usage ainsi qu'un système de transmission télégraphique et téléphonique simultanée, une lunette permettant de voir à grande distance dans l'obscurité, un procédé pour la reproduction intégrale de pierres fines pesant jusqu'à dix carats, etc., etc. J'ai vu le carton dans lequel il renferme ses brevets, au nombre de plus de cinq cents : on dirait d'un grand-livre de maison de commerce.

Car nous avons pénétré dans l'antre de ce moderne sorcier. Rempli de simplicité, M. Maiche nous accueille d'un bon sourire et s'informe du sujet de notre visite.

— Je sais tout a appris que vous veniez de découvrir la téléphonie sans fil. Nous serions heureux de recueillir de votre bouche les éclaircissements nécessaires pour porter convenablement à nos lecteurs cette bonne nouvelle scientifique.

Et M. Maiche nous explique qu'il s'est occupé de télégraphie sans fil depuis l'année 1867, qu'en 1878, il obtint une communication télégraphique à plus de deux cents mètres, en 1893, une communication téléphonique à trente mètres, à travers divers obstacles. Ces dernières expériences, il les renouvela sur des distances toujours croissantes,

dans la forêt de Saint-Germain en compagnie de l'illustre physicien anglais William Crookes, au château de Marchais, propriété du prince Albert de Monaco qui lui témoigne une grande bienveillance, de Calais à Douvres, de Bruxelles à Londres. Enfin, de la cour de l'hôtel des postes de Toulon, on put entendre distinctement, venant d'Ajaccio, la voix de l'aide qui, tout à l'heure, nous ouvrit, compter jusqu'à cinquante avec son caractéristique accent normand.

— Mais tout cela, nous dit M. Maiche, c'est de l'histoire ancienne. Je me servais alors de mises en terre. C'est-à-dire que j'usais de la terre comme moyen de transmission. Ce qui est aujourd'hui la découverte, c'est que je puis déjà communiquer à une certaine distance sans rayonner tout autour de moi comme la télégraphie sans fil actuellement employée. J'envoie la parole dans une direction donnée, non seulement sans fil, mais sans antenne, mais en dépit des obstacles de toutes sortes : murs, arbres, poteaux, antennes, montagnes, etc. Je ne me sers plus même de la terre, ni des ondes hertziennes, ni du fameux tube à limaille. De plus, les communications établies par mon système seront, non point impossibles, mais extrêmement difficiles à surprendre ainsi que vous le verrez tout à l'heure. Le plus intéressant, c'est que je mets en usage les infiniment petits électriques. Où la télégraphie sans fil actuelle et la téléphonie courante dépensent d'énormes

quantités d'électricité, je me contente de traces dont l'importance ne peut être évaluée que par cent millièmes de cette unité qu'on nomme le watt. Une fois perfectionné et rendu tout à fait pratique, mon procédé ne coûtera guère que le prix des appareils et de leur entretien. Pour le moment, nous n'en sommes encore qu'aux expériences de laboratoire, fort concluantes, toute

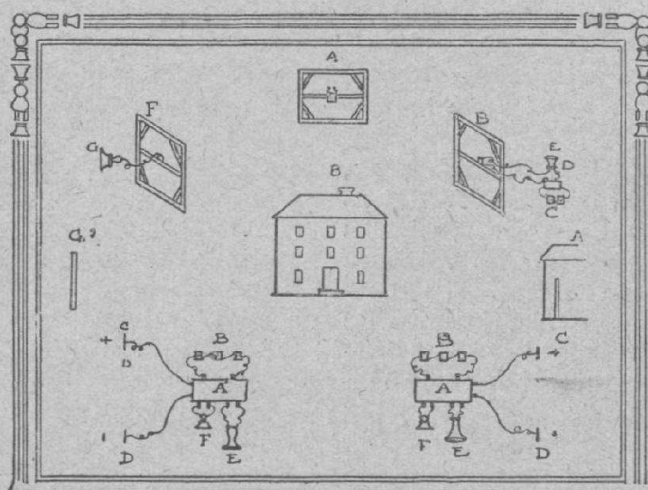
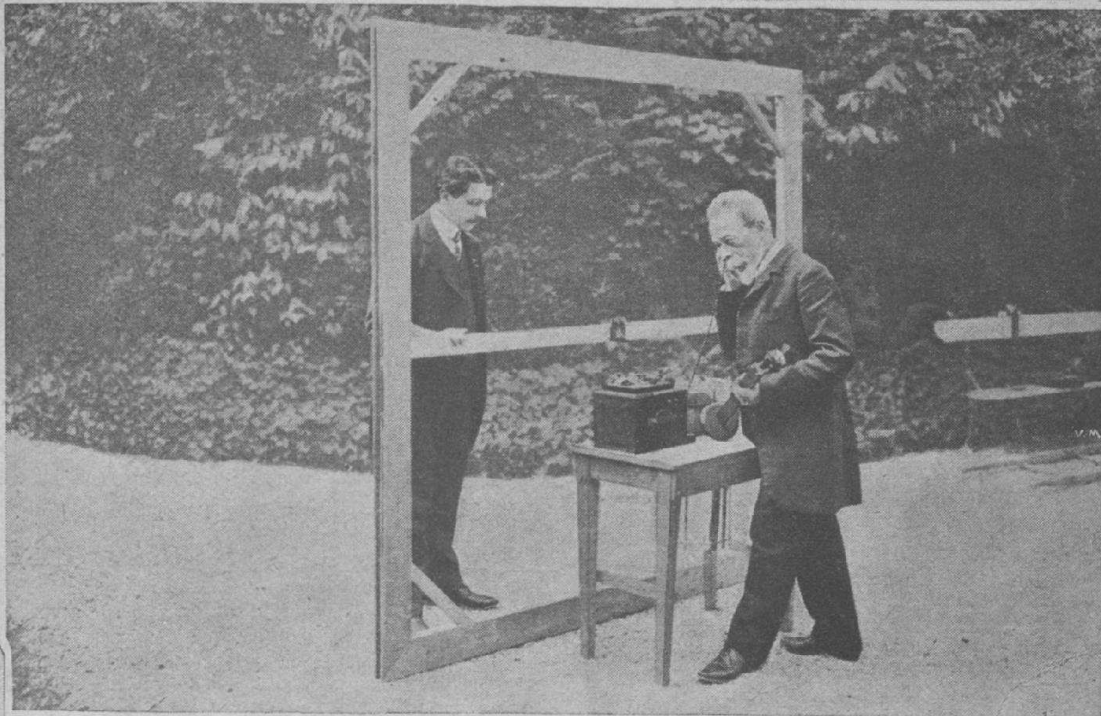


SCHÉMA DES APPAREILS DU TÉLÉPHONE SANS FIL

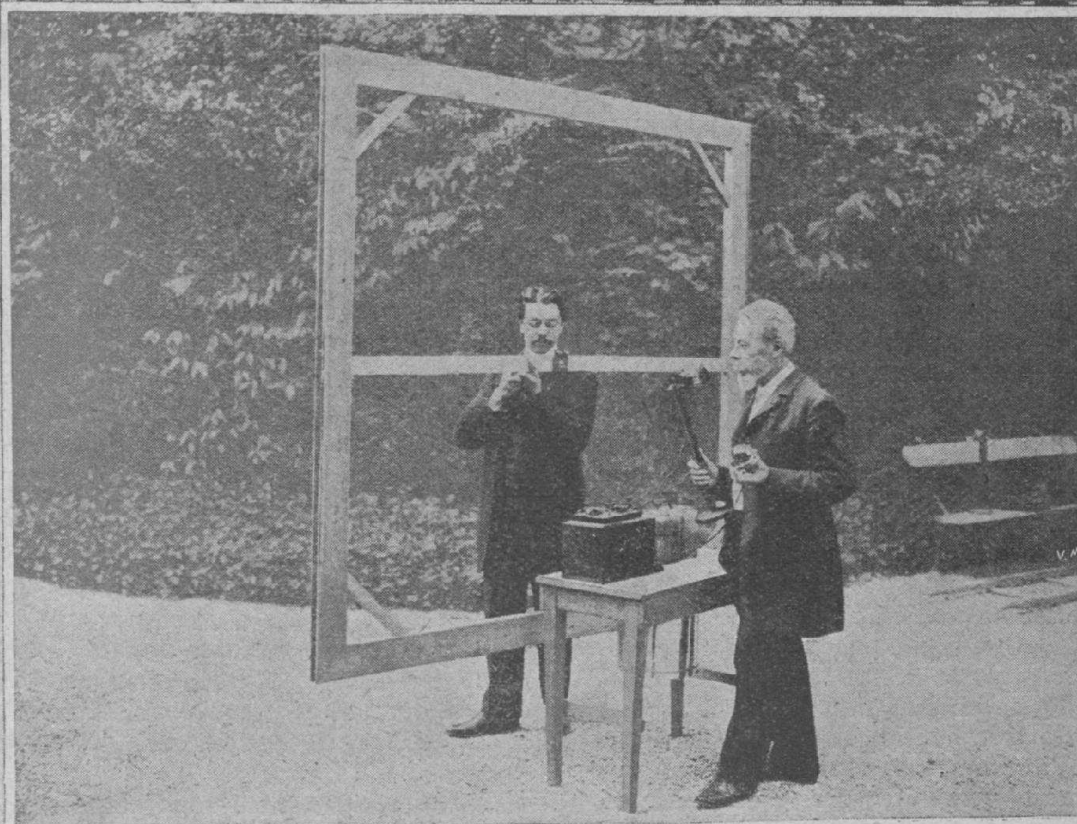
Les 6 figures de la partie supérieure se rapportent à la téléphonie « par l'air » : A. Cadre ou de face. B. Cadre expéditeur. C. Piles. D. Transformateur. E. Microphone. F. Cadre récepteur. G. Téléphone récepteur. L'espace entre le laboratoire A et la maison B est rempli d'arbres et de massifs. Entre la maison B et le cadre récepteur C, la rue. Les deux dernières figures se rapportent à la téléphonie « par terre » : A. Transformateur. B. Source électrique trois éléments. E. Microphone. F. Téléphone récepteur.

Les Paroles s'envolent



LE POSTE RÉCEPTEUR

Sans aucun conducteur, les paroles prononcées au loin viennent s'emmagasiner dans le cadre et l'oreille placée au récepteur les perçoit nettement.



LE POSTE TRANSMETTEUR

On parle, les paroles s'emmagasinent dans les fils qui s'enroulent autour des cadres, en ressortent par les deux foyers placés au milieu, et de là, s'envolent dans l'espace.



CONVERSATION A TRAVERS CHAMPS

C'est ainsi qu'un parti d'explorateurs pourrait communiquer avec un autre parti à travers les déserts et la brousse.

fois, comme vous en pourrez juger.

Nous passons dans une autre pièce. Un coup de timbre se fait entendre. Il vient d'une boîte accrochée à la muraille et ne communiquant pas avec l'extérieur.

— C'est l'avertisseur, répond M. Maiche. Mon aide, posté dans le laboratoire, au fond du jardin, nous prévient qu'il désire entrer en conversation avec nous. S'il arrive parfois que la conversation soit difficile aux grandes distances, il n'en est rien de l'avertissement. Pour faire fonctionner l'avertisseur, il suffit de quantités d'électricité tellement minimes que ce genre de communication par coups de timbre porte trois fois plus loin que la parole. Avec l'usage de l'alphabet Morse, il peut déjà rendre de très grands services. Dans ma maison, j'ai supprimé tous les fils conducteurs. Quand vous êtes arrivé et que mon aide s'est rendu à votre appel, vous aviez sonné sans fil. Quand je sonne ma cuisinière,

je la sonne sans fil. Une simple pile d'un élément sonne à tous coups, sans ratés.

— Mais venez maintenant entendre fonctionner mes appareils.

C'EST QU'EST LA TÉLÉPHONIE SANS FIL. CIRCUIT FERMÉ. LES BILLES DE BILLARD.

Nous sommes dans le jardin devant une table qui porte une petite batterie de piles, un microphone téléphonique de modèle ordinaire, plus une boîte fermée qui nous produit cette impression mystérieuse que, gamin, on ressent à la foire devant la boîte de l'électricien. A côté de la table, un grand cadre de deux mètres sur deux, semblable aux châssis qui tendent les toiles des peintres.

— Pour rendre mes explications plus claires, dit M. Maiche, je vous présenterai successivement un poste transmetteur de



L'ARRIVÉE DES NOUVELLES

Par ce moyen, on pourra se rendre compte de la situation exacte des amis en reconnaissance et les secourir en cas de danger.

la parole et un poste récepteur. Mais, dans la pratique, le même poste est, simultanément, transmetteur et récepteur. Cette boîte fermée qui vous intrigue si fort est le nœud de mon invention. C'est mon transformateur spécial, composé d'une bobine électrique, mais dont les fils sont enroulés suivant un dispositif particulier que je ne puis dévoiler encore. Ce transformateur a pour effet lorsqu'il entre en action, de convertir l'électricité ordinaire en vibrations qui se transmettent jusqu'au bout du chemin, jusqu'au poste récepteur. Les deux bornes de ce transformateur viennent aboutir à ce cadre sur toute la périphérie duquel une gouttière est creusée où sont enroulées deux séries de fils. L'une, enroulée dans un sens, est transmetteuse, l'autre, en sens contraire, est réceptrice...

— Et?

— Et c'est tout. La parole que vous confiez au microphone passant par le trans-

formateur, éveille des vibrations correspondantes lesquelles vont s'emmagasiner dans les fils enroulés autour de ces cadres, d'où elles rayonnent par leurs seuls moyens dans la direction voulue, se transmettant de proche en proche jusqu'à leur adresse. Là est placé un cadre identique au premier. Les vibrations transmises sont recueillies par les fils qui l'entourent et en ressortent rendues nettement perceptibles à l'oreille par un récepteur téléphonique ordinaire. Ici, il ne s'agit plus d'ondes. En réalité, nous avons un circuit continu, fermé. La comparaison dont on se sert pour faire comprendre la mode de transmission des ondes hertziennes qui se propagent à l'instar des ondulations produites par une pierre jetée dans l'eau — et tout autour de l'étincelle, suivant une sphère idéale — n'est plus de mise ici. Ici la vibration transmet dans une seule direction comme il arrive si vous placez sur une ligne plu-

sieurs billes de billard se touchant et que vous frappiez la première bille. Seule la dernière bille de la rangée s'échappe comme si, seule, elle avait ressenti le choc; les autres n'ont pas bougé. Pourtant la vibration les a traversées et elles étaient en contact intime. Maintenant, nous allons opérer.

Tandis que l'aide de M. Maiche est au fond du jardin au poste transmetteur, nous nous rendons, dans la maison en une salle fermée de toutes parts, les fils du cadre destinataire venant aboutir à un récepteur téléphonique. Bientôt, nous entendons compter à haute voix jusqu'à cinquante. Puis, la voix lugubre d'une sirène fait résonner avec insistance un appel long et deux brefs. Après quoi, nous entendons s'élever l'exquise romance de *Martha: The last rose of the season*, fort joliment sifflée par M. Charles Maiche, qui ne se contente pas d'être un remarquable physicien et le collaborateur efficace de son père, mais qui est encore un musicien consommé. Non seulement la justesse des sons est parfaitement produite, mais aussi le timbre caractéristique de.... l'instrument.

Mais M. Maiche sent bien que, dans cette maison truquée, machinée, embobinée, où on se heurte à chaque pas à toutes sortes d'instruments reluisants, menaçants et baroques, où des vitrines en sont pleines, où chaque armoire qu'on ouvre en regorge du bas jusqu'en haut, où ce ne sont qu'aimants, piles, rheostats, galvanomètres, fours électriques, accumulateurs, lentilles, que sais-je? que dans cette maison nous ne pouvons nous défendre de quelque méfiance. Malgré nous, nos yeux disent: « Il doit y avoir un truc! » Alors, il nous convie à sortir et, accompagné de son fils porteur du cadre magique, il nous emmène de l'autre côté d'une rue large de plus de quinze mètres et les expériences reprennent. Le cadre récepteur est porté sur l'épaule et ne touche ni au sol, ni au mur. De nouveau, la voix de l'aide compte à haute voix, la sirène retentit, puis la voix fait une déclaration qui nous touche plus qu'on ne saurait dire:

« *Je sais tout* est sans contredit la publication la plus intéressante qui ait paru jusqu'à ce jour et nous remercions vivement son collaborateur de sa visite. »

Nous nous inclinons devant ce cadre trop aimable. Alors, M. Maiche nous fait remarquer que les sons, si clairs encore qu'ils aient rencontré sur leur route des arbres, des buissons, une maison aux murs

de pierre et aux poutres de fer, deviennent de moins en moins perceptibles à mesure que le porteur du cadre exécute un demi-tour sur lui-même. C'est que la communication n'existe qu'autant que le cadre transmetteur et le récepteur sont rigoureusement parallèles. On comprend donc que dès qu'on téléphonera à quelque distance, toute personne qui tenterait d'intercepter la conversation serait obligée de se livrer à des tâtonnements interminables avant de pouvoir placer son cadre dans une direction convenable.

— Vous avez vu nos expériences réussies en dépit de tous les obstacles. Ni l'eau, ni le roc, ni la glace n'y eussent fait plus. Tout ce que la télégraphie considère comme des barrières infranchissables, nous traversons tout, tout!

— Sans doute, nous avons encore beaucoup à trouver. Tout ce que nous avons pu faire jusqu'à ce jour, par ce nouveau procédé, c'est de converser distinctement à la distance de six cents mètres. Mais, une fois la théorie bien établie, la mise en œuvre pratique se perfectionne de jour en jour et, du jour où Branly réussit à modifier la conductibilité de son tube à l'aide d'un bout à l'autre de son laboratoire, la télégraphie sans fil actuelle était trouvée. On sait les progrès qu'elle a faits depuis lors, en dépit de tous ses défauts. Il en sera de même de notre téléphone sans fil qui nous paraît appelé à de bien autres destinées.

MARINS EN DANGER. TORPILLEURS EN PLEINÉ MER. PHARES ISOLÉS PAR LA TEMPÊTE. POSTES PERDUS DU SAHARA.

Les applications possibles sont innombrables. Tous les isolés, tous les abandonnés qui, jusqu'ici, périssaient à l'écart sans secours, non point faute de dévouements tout prêts, mais parce qu'on ignorait leur position critique, tous resteront en communication continue avec le reste du monde. On sait les jours affreux qu'ont passés tels gardiens de phares isolés par la tempête. En conversant avec eux, on pourra au moins savoir l'instant où il conviendra d'organiser une expédition désespérée pour les arracher aux horreurs de la famine. Un navire naufragé dans la nuit sera toujours en mesure d'appeler au secours. Les sémaphores et les navires converseront en toute assurance. Nos postes perdus au fond du Sahara ne seront plus à la merci d'un brusque investisse-

Les Paroles s'entolent



LE TÉLÉPHONE SANS FIL SUR LE CHAMP DE BATAILLE

De quelle précieuse utilité ne sera pas pour les soldats emprisonnés dans un cercle de feu, la possibilité quasi magique de faire connaître leur situation désespérée et demander du secours! Au milieu du désert et de l'ennemi, ils ne seront pas isolés! (Composition de Lanos).

ment. Les torpilleurs éclairant la marche de nos flottes resteront, si loin qu'ils soient, dans la main de l'amiral et lui feront tenir les précieux renseignements qu'ils auront recueillis en temps utile pour qu'on puisse manœuvrer et contrecarrer les entreprises ennemies. Jusqu'au fond des eaux, nos sous-marins et leurs vaillants équipages seront encore près de nous. Les ballons dirigeables planant au-dessus des positions ennemies, nous transmettront minute par minute toutes les particularités qu'ils seront à même de surprendre. Le gouvernement central enverra à chaque instant ses instructions sur tous les points de la frontière. On pourra investir Paris, on ne le séparera plus du monde! Pour la défense nationale, ce sera là un appoint incalculable.

CORRESPONDANCE SECRÈTE. PLUS DE DISTANCE. PLUS D'ABSENCE.

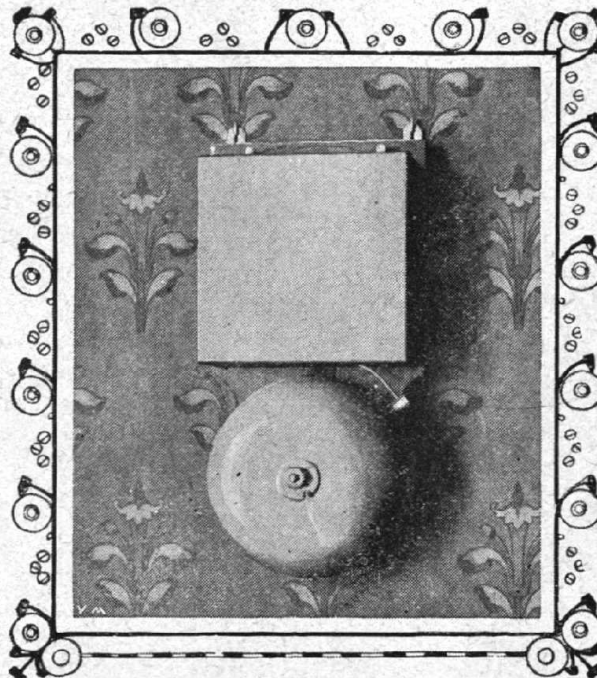
Pour ce qui est de la vie privée, vous voyez tout de suite quelle transformation dans nos procédés de correspondance, dans nos mœurs. A toute minute nous converserons avec les êtres aimés; si loin de nous que les hasards de l'existence les aient entraînés.

Nous restons songeurs devant les immenses perspectives que la découverte de M. Maiche vient d'ouvrir devant nous. Quand on pourra si bien parler, on n'écrira plus :

les écrits restent et jamais on n'aura vu les paroles voler d'un tel essor. Les postes auront des loisirs et les facteurs de M. Bérard retrouveront nos cartes postales égarées. Les demoiselles du téléphone, s'il existe encore en ces jours bénis, ne souffrant plus du surmenage qui les affole, deviendront des anges de douceur et d'amabilité.

Comme on ne confiera au téléphone officiel que les conversations dépourvues de tout caractère secret, elles n'auront aucun intérêt à écouter ce que l'on pourra bien dire et pourront donner tous leurs soins à la mise en rapport des abonnés. Ce sera l'âge d'or revenu. Je veux raconter à l'un de mes amis quelque aventure nouvelle et divertissante, plus besoin de tous ces : « Allo! Allo : Donnez-moi Wagram... Eh bien Wagram, est-ce que vous dormez? Donnez-moi Mme X... — Pas libre! » Je presse un bouton, un coup de timbre m'avertit qu'on m'écoute : « Figurez-vous que... » Quelles délices!

Et notre imagination s'est si bien mise à vagabonder sous les suggestions de notre moderne enchanteur que c'est à peine si, en le quittant, nous pensons à le remercier de la patience et de la clarté avec lesquelles il a su rendre compréhensibles à des profanes ces choses si belles, mais un peu arides. Il nous semble que cette douce matinée en ce tranquille et provincial Saint-Germain est l'aurore d'une ère nouvelle.



LE TIMBRE MYSTÉRIEUX

Il sonne tout à coup sans qu'aucun fil le relie au poste avertisseur : Quelqu'un demande la communication.



D^r RAMON Y CAJAL



PROF. GOLGI



PROF. POIRIER

Cl. P. Petit



D^r DOYEN

Cl. Je sais tout

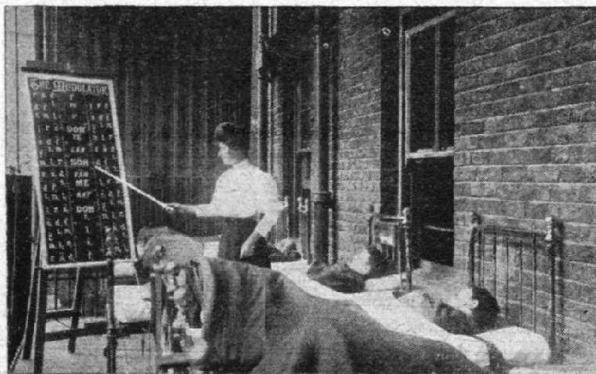


D^r BURLUREAUX

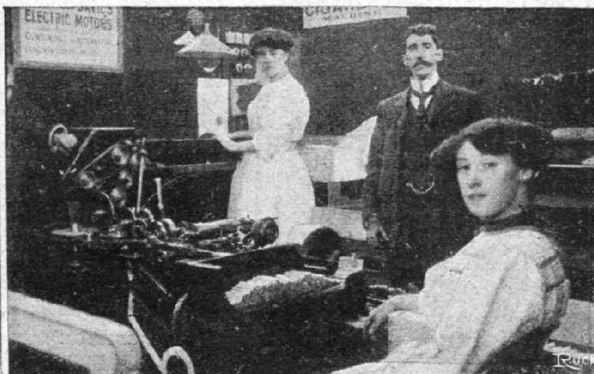
Cl. Walery

LE PRIX NOBEL POUR LA CHIMIE a eu cette année pour bénéficiaire le savant histologiste espagnol, D^r RAMON Y CAJAL; celui de la MÉDECINE a été attribué au professeur CAMILLO GOLGI, recteur de l'Université de Pavie (Italie). — A la suite d'une communication faite à l'Académie de médecine (séance du 30 octobre), par le professeur POIRIER, sur la curabilité du cancer, un comité d'initiative a décidé de

poursuivre la création d'un institut d'études et d'expériences; il a à sa tête les D^{rs} Roux, Bouchard, Debove. — Deux livres de médecins qui intéressent le grand public paraissent en même temps : *Le Malade et le Médecin*, par le D^r DOYEN, éloquente défense des praticiens; la *Lutte pour la santé*, par le D^r BURLUREAUX, où le malade, et l'homme sain, malade de demain, reçoivent les plus sages conseils.



L'ENSEIGNEMENT AUX ENFANTS MALADES. — Dans le comté de Londres, les professeurs de l'Etat, les jours où ils ne sont pas tenus par leurs classes, passent dans les hôpitaux pour donner des leçons aux petits malades, si la santé de ceux-ci le permet.



UNE MACHINE A FABRIQUER LES CIGARETTES a fonctionné à la récente exposition de mécanique de l'Olympia, à Londres. Actionnée par l'électricité, elle fournit sans peine 400 cigarettes à la minute et il paraît que celles-ci valent les cigarettes faites à la main.



OURS PRIS AU PIÈGE. — Elles sont rares, les photographies d'animaux sauvages aussi impressionnantes que celle-ci. Cet instantané nous est communiqué par un lecteur de *Je sais tout*, M. Dunham, qui sert de guide aux touristes et sportsmen dans les solitudes des Montagnes Rocheuses. Attiré par un appât trompeur, le pauvre ours s'est laissé prendre dans les mâchoires d'acier d'une trappe.



MOUFFLON AMÉRICAIN. — Voici l'un des types d'animaux de grande taille qui s'offrent encore aux balles des chasseurs, dans les Montagnes Rocheuses. C'est le moufflon américain (*ovis cervina*), dont la taille dépasse de beaucoup celle de ses congénères du vieux monde. Notre photographie nous fait assister à l'agonie d'un de ces beaux animaux, dont l'épaisse toison est très estimée.

N.-B. — Nous engageons nos lecteurs à collaborer à cette rubrique en nous adressant textes et documents.



Le mariage civil du Prince JEAN-GEORGES DE SAXE, frère du roi de Saxe, veuf de Marie de Wurtemberg, avec la Princesse IMMACULÉE DE BOURBON-SICILES a eu lieu le 29 octobre, à Cannes. La cérémonie religieuse a été célébrée le lendemain à l'église Notre-Dame-du-Bon-Voyage, en présence du roi de Saxe, de la reine douairière-Carola, et d'un grand nombre des membres de la famille royale. Un des frères du marié officiait. Une assistance tout aristocratique emplissait le chœur et la nef de l'église.

On persiste à affirmer que les fiançailles du Prince DES ASTURIAS, veuf de la sœur du roi d'Espagne, depuis 1904, avec la Princesse LOUISE D'ORLÉANS, sont arrêtées, mais qu'en raison de la situation particulière du prince, qui est le père de l'infant Alphonse, neveu du roi et héritier présomptif de la couronne, on attendrait pour conclure le mariage la délivrance de la reine, qui doit donner un héritier direct au roi Alphonse XIII. La princesse Louise, qui est née en 1882, est la sœur du duc d'Orléans.



Madame BALABAN, directrice de l'École nationale de tissage, à Bucarest, qui est allée offrir au roi Edouard VII, pour l'anniversaire de la naissance du souverain (6 novembre), des écharpes tissées et brodées par ses élèves. Cette école a été créée par la reine de Roumanie.



L'EXPOSITION DES CHRYSANTHÈMES a été inaugurée par le Président de la République, le 2 novembre. Aux portes des serres du Cours la Reine, M. Fallières, M^{me} et M^{lle} Fallières ont été reçus par M. Ruau, ministre de l'Agriculture. Les collections de chrysanthèmes exposées cette année étaient les plus riches, les plus variées qu'on pût voir; aussi le public élégant est-il accouru nombreux: à jolies fleurs, jolies femmes.



LE PARDESSUS A LA MODE. — Le pardessus qu'on porte cet hiver est très étoffé aux épaules, très cintré à la taille, avec jupe très large et à plis, col de velours, revers hauts et très croisés; le chapeau est assez haut, avec bords demi-plats.

(Cl. Manuel)



ROBE DE SOIRÉE EN MOUSSELINE DE SOIE, incrustations paillettes, manches demi-courtes.



DESSUS EN MOUSSELINE DE SOIE pailletée, sur dessous taffetas, porté par M^{lle} Juliette Darcourt.



ROBE EN VOILE DE SOIE rose, garnie de vraie dentelle, portée par M^{lle} Vix, de l'Opéra-Comique.



ROBE CRÈPE DE CHINE devant Irlandaise, portée par M^{lle} Dorziat.

(Cl. Manuel)



PARAÎTRE

L'homme à la mode, sorte de gommeux tiré à quatre épingles, tel que se le figurait l'auteur avant son arrivée à Paris.

La Mode Masculine

par

SEM



Comment s'habille un homme à la mode ? — Nous avons pensé à le demander à Sem qui, pour la composition de ses albums, est appelé à observer de près la fashion



ÊTRE

Le véritable homme à la mode, tel qu'il fut révélé plus tard à l'auteur, à Longchamp.

de Paris et de Londres. Ces notes pourront peut-être surprendre et déconcerter quelques-uns de nos lecteurs ; elles contiennent cependant des indications intéressantes dont personne ne pourra discuter la justesse. ▯ ▯ ▯

Lorsque, venant de province, j'arrivai à Paris, je m'étais fait de l'homme élégant une conception un peu naïve. Je me figurais bonnement, ébloui par les « pschutteux » de Mars et de Guillaume, fêtards et vieux beaux aux boutonnières fleuries, que l'homme chic était la réalisation vivante de « la gravure de mode », une sorte de gommeux tiré à quatre épingles, aux vêtements strictement ajustés et boutonnés jusqu'au col très haut, à la cravate miraculeuse, au pantalon coupé à la règle, tombant droit sur des bottines longues et pointues, au fait-reflets coquettement campé sur le coin de l'oreille.

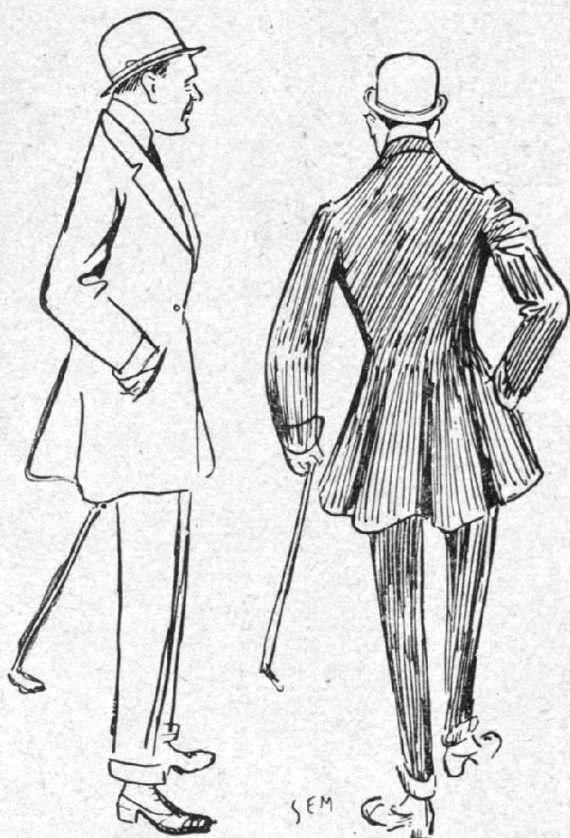
Quand on me montra, la première fois, à Longchamp, un homme réputé « chic », je fus un peu surpris de voir un monsieur qui me parut être tout d'abord assez ordinaire. Il était vêtu, sans la moindre recherche apparente, d'une jaquette d'un gris terne assez gauchement bordée d'un galon noir, négligemment boutonnée par un seul bouton, et d'un pantalon très simple, noir, à raies blanches. Ses bottines étaient courtes, sa cravate sombre, et son chapeau de soie, bien enfoncé sur la tête, paraissait plutôt lourd et massif ; ses gants déboutonnés, rabattus sur les doigts, montraient leur envers avec les fils des coutures et la marque noire des pointures. Je tombai de toute la hauteur de mon idéal gommeux.

Mais, après un examen plus attentif, je compris mieux le mystère de cette élégance cachée.

Je me rendis compte que la cheviotte de son vêtement était merveilleusement souple et agréable à porter, d'une matière tout à fait sympathique au toucher et confortable, que la coupe de sa jaquette était logique et normale, s'adaptant sans raideur à la forme du corps et accompagnant les mouvements et les gestes avec une parfaite aisance. J'eus subitement l'impression que mon complet de Périgueux était ingrat et rêche, d'une élégance factice et commune de compère de revue, et la vérité me fut révélée.

Je compris que ce chapeau solidement fixé sur la tête était bien plus commode que mon *galurin* trop petit, en équilibre sur le bout du front, qui me forçait à marcher un peu comme un clown qui tient une plume de paon sur le nez.

Je compris que la vraie élégance ne réside pas dans la recherche et l'excentri-



L'EXAGÉRATION DANS L'ÉLÉGANCE

A vouloir trop suivre la mode, certains l'exagèrent jusqu'au ridicule, témoins ces deux excentriques dont le chapeau trop en arrière, le veston trop pincé à la taille, prêtent à sourire.

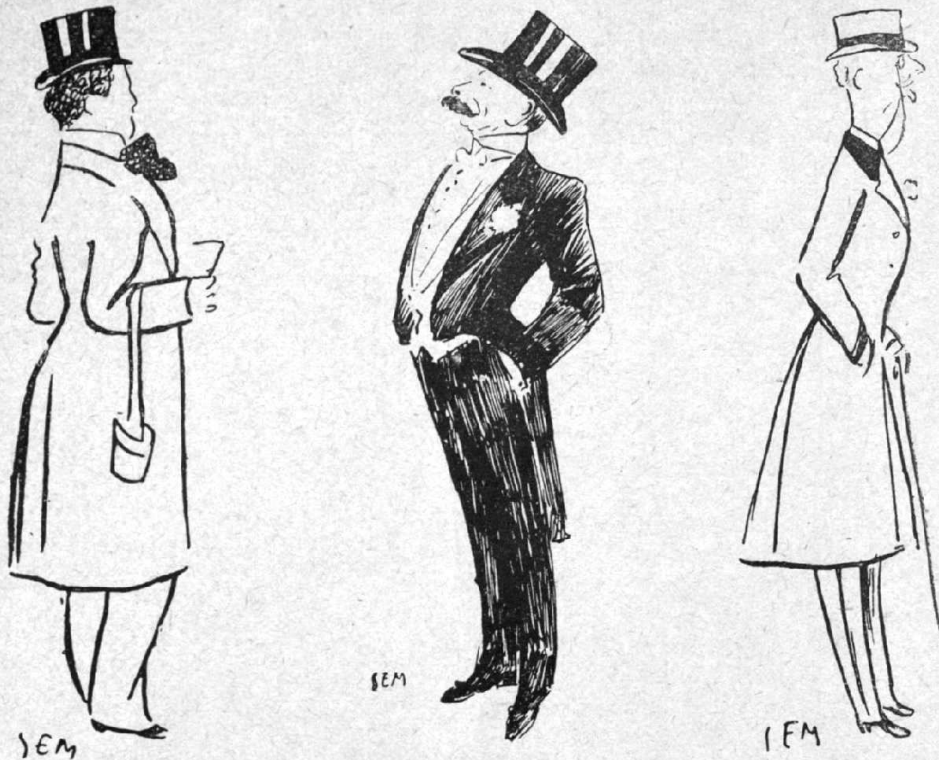


UN ROI DES ÉLÉGANCES

Le roi Edouard aux courses de Good Wood, coiffé du fameux chapeau gris à galon noir qui a tant défrayé la presse.

cité; qu'elle est faite, au contraire, de simplicité, de confort et de logique.

La mode est créée par les grands tailleurs du West End, à Londres, et elle est lancée et imposée par leurs clients appartenant à la haute *fashion* qui donne le ton. Autrefois le prince de Galles aimait beaucoup à lancer les modes et, même aujourd'hui, le roi ne dédaigne pas cette petite vanité! Le chic adopté par les gens de cette qualité est toujours modéré et plein de goût. Malheureusement cette mode est reprise par les tailleurs de second ordre qui pullulent à Londres et à Paris, et est exagérée, poussée à l'extrême par des



PORTRAITS CHARGES DE QUELQUES TYPES D'ÉLÉGANTS FRANÇAIS

M. de Saint-Alary et sa cravate Lavallière.

Le duc de Morny et son plastron à jabot.

Le marquis de Massa, avec son monocle et sa barbiche Second Empire.

jeunes gens excentriques, qu'on voit circuler à Piccadilly et sur nos boulevards, vêtus de vestons très longs ajustés à la taille comme des corsages de femme et s'évasant largement sur les hanches. Ils sont coiffés jusqu'aux oreilles de chapeaux melon presque sans bords et portent de gros souliers jaunes à bouts carrés.

EN QUOI DIFFÉRENT L'ÉLÉGANCE FRANÇAISE, L'ÉLÉGANCE ANGLAISE ET L'ÉLÉGANCE AMÉRICAINE.

Mais, encore une fois, ce n'est pas là la véritable mode; un homme vraiment élégant ne doit jamais se faire remarquer.

On peut distinguer trois sortes d'élégance: le goût français, le genre américain et le chic anglais.

L'élégance française, dont le prince de Sagan, avec ses gilets de velours, ses cravates bouffantes et drapées et sa large ganse de moire, fut le type accompli, et qui est aujourd'hui représentée par quelques fidèles de marque, tels que MM. Robert de Montesquiou, Boni de Castellane, de Massa, duc de Valençay, de Boisgelin, de Saint-Alary, de Gontaut-Biron, tend à disparaître.

Il faut un peu le regretter, car cette élégance, moins sobre et rectiligne, plus « flou »

que la mode anglaise, s'adaptait mieux à certains types de notre race; elle permettait plus de fantaisies imprévues, de trouvailles personnelles, elle comportait plus de coquetterie, de désinvolture et de grâce, un côté coq, poing sur la hanche et mousquetaire, qui sied bien au caractère français... Elle avait son charme et son style et n'était point aussi *ridiculaire* que Messieurs les Anglais veulent nous le faire croire. Il est, en effet, curieux et cocasse de voir comment les Anglais, que nous savons si bien parodier chez nous, nous représentent sur leurs théâtres.

Le Français, pour les Anglais, c'est toujours un petit homme jovial et gesticulant, avec une redingote ardoise pincée à la taille, un pantalon à la hussarde, une cravate Lavallière rouge, un monocle, une décoration, des moustaches en croc sur une barbiche pointue, et coiffé crânement d'un tube à bords plats.

Le genre français a été presque complètement aboli par le chic anglais, qui a non seulement changé les vêtements mais aussi modifié les visages. Avec la mode qui se répand de se raser les moustaches ou de les porter coupées en brosse, notre type a perdu beaucoup de son caractère. On ne retrouvera bientôt plus que chez les



Caricature du « Français », extraite d'un album du dessinateur anglais Fill May.



Type d'Anglais excentrique : le chapeau très en arrière et enfoncé jusqu'aux oreilles.

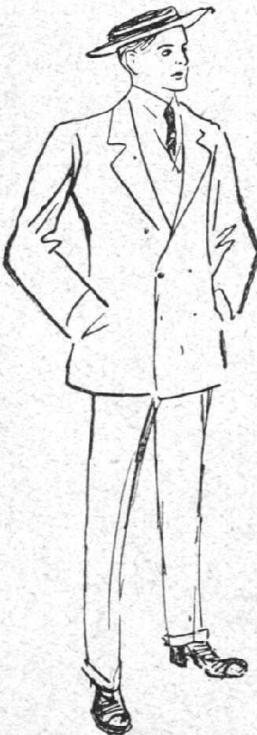


Le Français, tel qu'on le représente sur la scène des music-halls de Londres.

officiers cette physionomie vraiment française, avec ses moustaches retroussées, son air, un peu fanfaron, de vaillance et de crânerie.

Cet hommage rendu à la vieille élégance nationale, passons au genre des Américains qui n'est guère connu chez nous que par la forme très particulière des souliers.

La plupart des Américains riches qui viennent à Paris se font habiller à Londres. Il existe cependant une mode purement américaine, assez spéciale. Au moment de l'été, on voit à Paris des jeunes gens rasés, coiffés de feutres souples gris ou marrons, très plats, à larges bords avec des rubans de deux couleurs, ou bien de chapeaux de paille à calotte ronde et aussi à bords larges et retournés. Ils sont vêtus de longs vestons gris ou bleu marine unis, sans fantaisie, larges et aisés ; ils ont le cou très décou-



TYPE D'ÉLÉGANT AMÉRICAIN

vert dans des cols très rabattus et ils sont chaussés de ces gros souliers dits de forme américaine, d'un genre très spécial et dont l'usage est assez répandu à Paris. Mais toutes ces modes sont absorbées, dominées par la mode de Londres, qui, aujourd'hui universellement reconnue et adoptée, est le critérium de l'élégance moderne pour les hommes.

C'est d'elle que nous allons parler plus particulièrement.

Pour plus de clarté, je vais tout simplement diviser cette petite étude en rayons, comme les magasins.

D'abord, le rayon des « dessous ».

L'élégance de l'homme, comme celle de la femme, commence aux dessous.

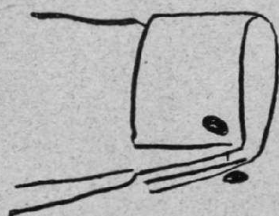
Sur la peau, on porte le maillot en fil de lin blanc ou de couleur, rayé soie, mais toujours de teinte très claire.

Les caleçons se portent géné-

ralement courts, s'arrêtant au-dessous du genou, en batiste de couleur ou blanche. Les jeunes gens élevés à l'anglaise ont toujours eu, étant enfants, les jambes nues l'été et l'hiver : de là vient, je pense, l'usage des caleçons courts.

Quelques élégants portent des bas avec des jarrettières, mais c'est un peu efféminé. Les chaussettes pour le soir doivent être de soie noire, unies ou avec des dessins de fantaisie ; les raies en long font le meilleur effet et, avec les souliers découverts, elles affinent le pied.

La chemise pour habit et smoking doit avoir le plastron empesé ; seuls les Français se permettent le devant souple à plis, quelques-uns vont même jusqu'aux jabots tuyautés ; les poignets sont carrés, assez larges, simplement aplatis et retenus



MODÈLE DE POIGNETS DOUBLES RABATTUS

par un double bouton à chaînette ou rigide.

Quelques élégants ont des poignets doubles presque souples.

Avec la redingote et la jaquette, le plastron doit être empesé, blanc ou de couleur, mais les poignets sont toujours blancs. La chemise entièrement de couleur et souple est réservée pour le veston. Pour les chemises de couleur, ce sont les raies noires, bleues ou mauves qui font le mieux. Si le plastron est dur, les raies sont en travers ; s'il est souple, les raies sont en long, c'est de toute rigueur.

Quelques chemisiers font des chemises s'ouvrant jusqu'en bas ; on peut les mettre comme un vêtement sans les passer par dessus la tête et risquer de désorganiser sa coiffure.

Presque tout le monde a adopté le faux-col, il est reconnu qu'il va mieux que le col attaché ; il a plus de jeu et gêne moins.

Pour le soir, avec l'habit et le smoking, et aussi avec la redingote et la jaquette, le col droit ou cassé s'impose ; le col rabattu est réservé pour le veston. Cependant, on tend de plus en plus vers le commode et le confortable, et le col rabattu, même assez bas, se porte assez généralement avec la jaquette et la redin-

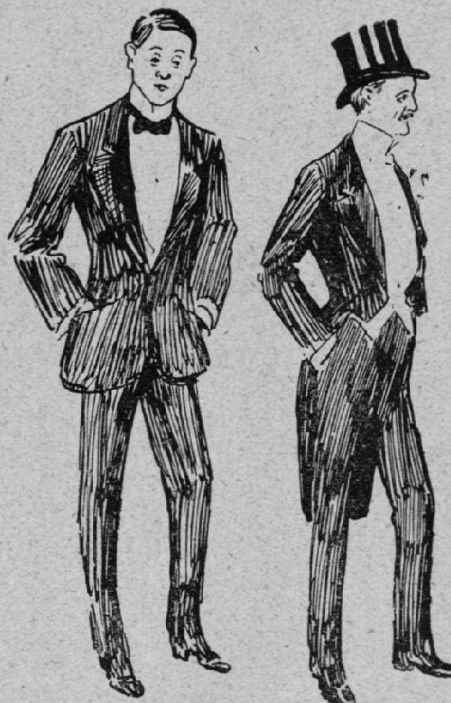
gote, voire le smoking, mais avec l'habit il est très incorrect.

Pour le soir, les perles sont toujours très bien portées : deux moyennes ou une seule grosse ; on voit aussi beaucoup de boutons de fantaisie en joaillerie ou en émaux de Finberger.

L'HABIT. — LE SMOKING. — LA REDINGOTE.

L'habit ne se fait plus du tout en drap lisse, mais en cheviotte, quelquefois même, pour l'hiver, un peu bourru, car les gens élégants ont des séries d'habits pour l'hiver et pour l'été. Je joins à ces notes quelques figures explicatives qui simplifieront heureusement ma littérature en montrant mieux et tout de suite, par l'exemple, ce que je veux dire. L'habit est très ajusté à la taille, coupé par devant comme l'indique le dessin ; les basques sont longues et s'arrêtent un peu au-dessus du genou ; les revers, en soie.

Le smoking doit être boutonné avec un seul bouton, ajusté à la taille et assez long. On porte beaucoup avec l'habit et le smoking le gilet en toile blanche ; toutes les autres fantaisies, gilet de soie brochée, de satin ou de velours sont des fantaisies purement françaises. Le gilet



LE SMOKING

L'HABIT

On le porte généralement boutonné, ajusté à la taille et assez long.

On remarquera la coupe très spéciale du devant de l'habit et du gilet.



SCHÉMA D'HABIT

blanc est à châle roulé ou appliqué. On a essayé à Londres, mais sans succès, quelques gilets sans châle, coupés net sur le plastron. Il doit avoir trois boutons.

Pour le gilet blanc, ces boutons peuvent être ronds, en toile également, en joaillerie, ou en émaux, mais toujours d'une fantaisie discrète; ces parures de boutons sont très à la mode et on les porte même avec des gilets blancs de jaquette ou de redingote.

La redingote se fait en cheviotte, un peu bourrue, noire ou gris foncé, très ajustée à la taille et tombant jusqu'aux genoux; revers de soie; deux boutons seulement sur quatre doivent être boutonnés; beaucoup de gens la portent même volante ou retenue seulement par un double bouton à chaînette semblable, mais en plus gros, aux boutons de manchettes en joaillerie, de 'on foncé, ne tranchant pas trop sur l'étoffe sombre du vêtement, en cornaline ou en agate. Le gilet doit être pareil ou en toile blanche, ou bien grise ou chamouis.

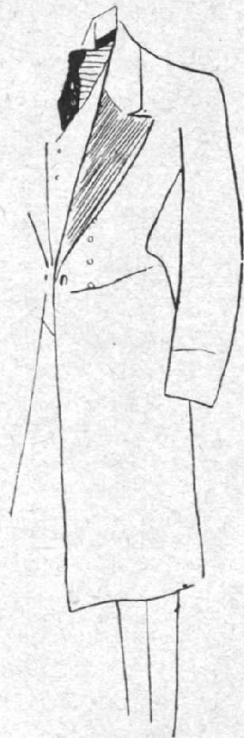


SCHÉMA DE REDINGOTE

La jaquette est en cheviotte noire très souple et d'un tissu un peu lâche, qui s'effiloche trop facilement s'il était simplement piqué sur les bords. Aussi a-t-on pris le parti de border ces jaquettes, même les redingotes, le cas échéant, avec un assez large galon noir.

Elle est très longue, très pincée à la taille, très dégagée devant, en queue de pie derrière, comme l'habit. On la porte ouverte ou boutonnée avec un seul bouton, ou retenue comme la redingote par un double bouton à chaînette de fantaisie.

Le pantalon avec la redingote doit être sombre, généralement noir,

à raies blanches, ou gris foncé à raies ton sur ton, ou de même étoffe si le vêtement n'est pas noir.

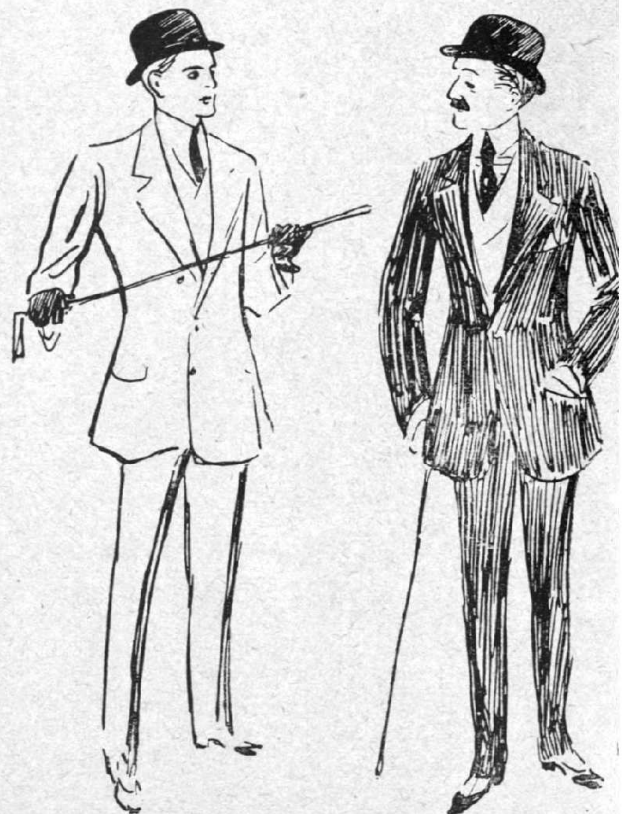
On ne voit plus du tout le pantalon à carreaux blancs et noirs qui reste d'un goût tout à fait français et est la tenue classique de MM. Boni de Castellane et de Gontaut-Biron.

Le veston est ajusté à la taille, assez long, s'évasant sur les hanches, avec une fente ou deux derrière. Il a généralement trois boutons, mais le premier ne doit jamais se boutonner, le veston n'étant, en principe, qu'un vêtement de sport ou de voyage; il ne doit pas être trop ajusté, mais un



LA JAQUETTE

Elle est très pincée à la taille, en « queue de pie », comme l'habit.



TYPES D'ÉLÉGANTS EN VESTON

peu flottant et aisé, malgré la tendance de la mode ; il est simple ou croisé, mais le veston croisé est plus spécialement réservé à la tenue des *yachtmen*.

Le pardessus, pour le soir, est noir ou gris foncé, ajusté à la taille en forme de redingote, mais sans les deux boutons aux basques. Pour le jour, les courses ou le voyage, il est droit et plus ample, en *homespun* ou en *covercoat*.

LE CHAPITRE DES CRAVATES ET DES BOTTINES.

M. Georges Hugo, un dilettante de l'élégance, m'a prêté un curieux livre publié en 1827 par un certain « Baron de l'Empesé » sur l'art de mettre sa cravate en seize leçons. Il est précédé d'un croquis d'H. Monnier souligné par cette légende : « L'art de mettre sa cravate est, à l'homme du monde, ce que l'art de donner à dîner est à l'homme d'Etat. » La cravate n'a plus aujourd'hui la même importance. Quelques Parisiens, cependant, ont conservé ce goût des cravates inouïes et rares. Je connais plusieurs collections célèbres : celles de M. Feydeau, de M. Pierre Decourcelle, qui en a au moins trois ou quatre cents. M. Alexandre Duval possède une bibliothèque entière de cravates, si je puis



SEM

M. ALEXANDRE DUVAL

Un élégant très parisien, grand collectionneur de cravates.

dire : quatre ou cinq mille au moins, étiquetées et classées comme un herbier. Mais le goût anglais est plus sobre et ne permet guère l'emploi de ces écharpes mirifiques qui, étalées en rosaces, flamboient comme des Loïe Fuller, et semblent faire la roue à la devanture du chemisier C..r.et.

On ne porte presque plus le plastron, et la cravate à deux tours n'est plus arborée que par MM. Rostand et Le Bargy. La cravate aujourd'hui presque uniquement portée est

la *régate*. Avec la jaquette et la redingote, elle doit être noire ou de nuance et de fantaisie très discrètes. Avec le veston, la fantaisie est plus ouverte et la couleur plus claire, surtout en été. L'épingle se place au-dessous du nœud. On m'a donné de cette mode bizarre une explication : logiquement, on doit avoir, fixé sur le bouton du plastron de la chemise, un petit anneau, par où doit passer l'épingle, et ainsi la faire adhérer et l'empêcher de remonter. D'une façon générale, avec un vêtement de fantaisie à raies ou à carreaux, une cravate unie est indiquée. Si c'est l'étoffe du vêtement au contraire qui est unie, la cravate doit être de fantaisie. Il convient de ne pas trop se préoccuper d'assortir la couleur de la cravate à celle du vêtement. Il vaut mieux chercher la nuance complémentaire. Pour la jaquette et la redingote, le noir, le noir et blanc, le gris et le bleu foncés sont les teintes qui conviennent le mieux. Pour l'habit, la cravate blanche est en batiste très souple. Édouard VII est resté fidèle à l'anneau très à la mode à l'époque où il était encore prince de Galles.

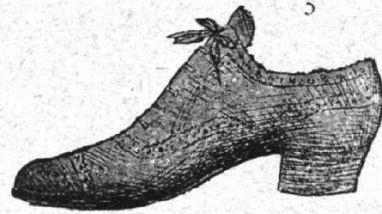
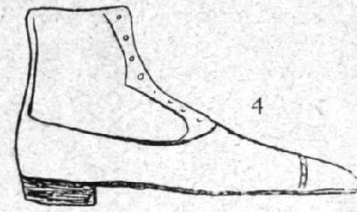
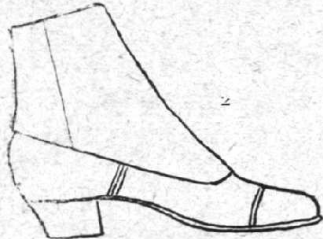
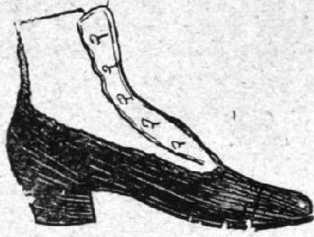
A Londres, toute la *gentry* se fait chausser chez T..m.s et coiffer chez L..k. Ces deux célèbres boutiques se trouvent dans Saint-James street, l'une à côté de l'autre.

La boutique de T..m.s a été refaite, elle est toute neuve. La devanture est en lourdes boiseries riches et cossues. Dans la vitrine, pas l'ombre d'une chaussure, rien que la grande glace constellée des blasons étincelants de toutes les familles régnantes d'Europe. Rien ne révèle un bottier. On dirait plutôt une riche boutique d'accessoires héraldiques.

L'intérieur a l'aspect d'un fumoir sobre et luxueux ; sur les murs encore des blasons, des couronnes royales, impériales et ducaltes, attestations et portraits de souverains et de princes soulignés d'affectueuses dédicaces. A la place d'honneur, Sa Majesté Édouard VII en grand costume royal. Parmi cette noble galerie, je note, avec un orgueil bien parisien, les photographies à



Par ce schéma, on peut voir la forme des revers, le transparent du gilet, la forme régates de la cravate, la rayure en travers de la chemise et la forme du col.



1. Type de bottine, chic anglais, style T..m.s.

2. Bottine recouverte d'un appareil destiné à préserver la tige de drap contre le cirage.

3. Appareil dont se sert M. T..m.s, pour prendre mesure au roi.

4. Type de bottine, chic français.

5. Soulier anglais en cuir jaune, style T..m.s.

cheval de M. le vicomte de La Rochefoucauld et de notre M. Rigdway. Une simple vitrine de collectionneur laisse apercevoir quelques chaussures types, échantillons des œuvres du maître et de son père, le premier T..m.s : vieux souliers de cour brodés d'or, bottes à glands, vieilles bottines de cuir jaune conservées là depuis des années, mûries, comme du vieux vin, en ayant pris avec le temps l'exquise couleur pelure d'oignon. Quelques-uns sont dorés comme des pains viennois ; d'autres plus anciens, véritables pièces de musée, ont le brun rouge et profond des vieux violons. Un arôme exquis de vieux cuir de Russie, de sellerie et de miel flotte discrètement.

Le maître est là, parfaitement correct et distingué, en redingote grise : l'aspect d'un vieux lord. Il intervient rarement quand un client fait une commande. Cependant, pour quelques privilégiés, il veut bien accorder de temps en temps une consultation. Il met son binocle d'écaille et laisse tomber sur votre humble pied un regard froid, ... un silence, puis il marmonne une phrase en anglais, intelligible seulement pour le spécialiste, sorte d'ingénieur en tablier vert, à face de savant, accroupi devant vous. Puis il dit : « All right ! » Après ça, si vos chaussures ne vous gantent pas merveilleusement le pied, c'est que vous n'avez aucun savoir-vivre.

Quelquefois même, pour les pieds couronnés, le maître prend mesure lui-même. Il se sert pour cette opération d'un déli-

cieux bibelot du XVIII^e siècle, petit instrument de buis patiné par l'usage dont la glissière est faite d'un petit soulier à boucle sculpté dans le bois. C'est bien le sceptre qui convient à ce roi des bottiers et bottier des rois.

D'ailleurs il faut reconnaître que, tout snobisme mis à part, ses chaussures sont idéales, et, malgré leurs prix exorbitants, quand on en a essayé, on n'en veut plus d'autres.

Elles sont souples et fermes, elles font le pied petit et cependant on est parfaitement à son aise.

La chaussure T..m.s est plutôt courte. L'empaigne est très longue, la tige pour les bottines est généralement en drap mastic, beige ou marron, ou en toile blanche formant guêtre avec des boutons de nacre. Le bout est légèrement rond et le talon massif est assez haut. Les bottines en cuir jaune sont le plus souvent très ornées de dentelures, de festons et d'arabesques obtenus par des petits trous juxtaposés. Par le « culottage », ces cuirs découpés et superposés font le meilleur effet.

La chaussure de T..m.s, qui était peu connue à Paris et portée seulement par une élite, s'est beaucoup répandue. Quantité de Parisiens aujourd'hui se font chausser chez T..m.s, qui vient d'ailleurs lui-même tous les ans, accompagné de ses deux secrétaires, passer un mois à Paris. Comme les prix sont très élevés, quelques clients avertis et roublards font

copier les bottines du maître par des cordonniers de Paris, qui arrivent très bien à les imiter. Mais, pour un connaisseur, il y a un abîme entre ces fac-similés et les œuvres originales du *great old man*. Ce n'est plus le style, la souplesse, la parfaite matière.

tout le dimanche quand elle est fermée tant bien que mal par de vieux volets disjoints et vermoulus, goudronnée comme la coque d'une vieille chaloupe. Dans la vitrine (quelle vitrine !) derrière de pauvres carreaux ternis, on distingue mal quelques vieux chapeaux hauts de forme d'un calibre épique, vieux tromblons à longs poils de John Bull, teigneux et pourris d'antiques sueurs, bolivars du temps de Brummell pareils à ceux que nos paysans mettent dans les champs pour faire peur aux moineaux.

L E CHAPITRE DES CHAPEAUX.

Contrairement à son fastueux et héraldique voisin M. F...s, L...k a respecté la vieille devanture de sa vénérable boutique et ne l'a point modernisée. Elle est telle qu'elle était il y a cent quinze ans, époque à laquelle elle fut fondée. Rien n'a été

On vous montre aussi avec orgueil un vieux chacot, tout démolé, destiné autrefois au prince-consort, un étonnant melon rouge ayant appartenu au prince indien, Dulepp Singh, un casque en cuir

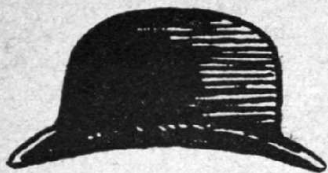


changé. C'est toujours la même échoppe rongée de vétusté et de poussière, les mêmes petits carreaux, les mêmes vieilles boiseries noires, bordées de jaune, toutes branlantes et déjetées, si souvent depuis plus d'un siècle peintes et repeintes, que les couches de couleur superposées forment comme une croûte squameuse et soulevée partout par des boursoufflures et des cloques. Il faut la voir sur-

bouilli, oh ! combien bouilli ! défoncé à coups de sabre, ramassé le soir de Waterloo, antiques défroques et vénérables reliques qui attestent que la maison est bien ancienne... Et c'est un défilé ininterrompu de brillants équipages et d'automobiles, un va-et-vient de laquais du plus haut chic, de gentlemen les plus «smarts» qui entrent et qui sortent... Tout un train de vie élégante qui contraste singulièrement avec l'humble aspect de cette sombre échoppe.

UN ÉLÉGANT FRANÇAIS
Le comte Boni de Castellane à Longchamp.

L'intérieur est à l'avenant. C'est un encombrement, un

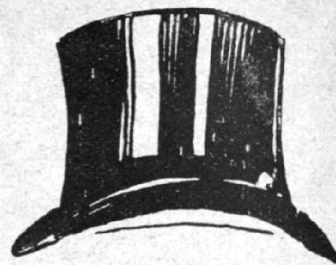


Chapeau « melon »,
style L..k.

a moncelllement de vieux cartons poudreux, empilés pêle-mêle dans tous les coins, sur de vieilles étagères jusqu'au plafond, sur de vagues comptoirs tout déjetés. Dans un

fumant, et vous l'applique sur la tête avec soin; il l'adapte bien, le pétrit, l'ajuste hermétiquement.

Puis il roule les bords, les masse, les cambre selon la forme de votre tête



Chapeau haut de forme,
style L..k.



LA MANIÈRE DE PORTER LE CHAPEAU VARIE SELON LA FORME DE LA TÊTE

L'Anglais le porte en arrière, Le Français le pose en avant, L'Allemand porte le chapeau enfoncé jusqu'aux oreilles. perché sur le sommet du crâne. enfoncé, mais tout droit.

angle, un bonhomme tient les comptes sur des in-folio à coins de cuivre, vieux grimoires d'alchimiste. Pas de chaise; dans un coin, un vieux coucou fait son tic-tac et donne malgré tout à cet intérieur délabré comme un charme intime qui fait penser à Dickens et aux braves boutiquiers du bon vieux temps.

Vous demandez un chapeau, — en anglais, bien entendu, — car, si vous parlez français, on ne vous répond même pas.

Un opérateur en bras de chemise et à tablier blanc vous prend mesure, vous « bertillonne » le crâne, se livre sur votre tête, qu'il tâte et qu'il fouille, à une mensuration très minutieuse. Puis, dans une sorte de sombre officine dissimulée au fond de ce grenier, il cuisine je ne sais quelle préparation de prestidigitateur fabriquant dans un chapeau une omelette au milieu d'un tourbillon de vapeur.

Il revient au bout d'un instant, apportant une espèce de filtre en feutre humide et

et l'angle de votre visage, enlève cette larve de coiffure, et, un quart d'heure après, vous rapporte le chapeau demandé encore un peu chaud et suant la vapeur. Avec quelque hésitation, vous le risquez sur votre tête... Miracle! c'est une merveille de confortable, c'est le couvercle absolu!

Tous ces vieux cartons entassés dans tous les coins, sur lesquels sont écrits tant de noms d'Anglais célèbres, contiennent le chapeau type et définitif de chaque client. Désormais, vous avez votre fiche dans cette sorte d'anthropométrie du chapeau. Vous êtes coiffé pour la vie.

QUELQUES REMARQUES GÉNÉRALES SUR LA FORME ET LE DÉTAIL DES VÊTEMENTS.

Les collets des vêtements, en général, mais surtout de l'habit, du smoking, de la redingote et de la jaquette, doivent être longs. La caractéristique de la mode actuelle est la tendance à faire les vêtements plus ajustés à la taille.

Beaucoup d'élégants, pour l'habit, le smoking, le veston et le pardessus, portent aux manches des parements.

Pour l'habit et le smoking, ces parements peuvent être en soie, pareils aux revers, mais toujours être vrais et non simulés. Toutes les fantaisies factices doivent être bannies d'un vêtement bien fait. Il faut que tout soit logique et ait sa raison d'être.

Pour les vestons, on supprime souvent le premier bouton, qu'on ne boutonne généralement pas : c'est une erreur, et cela

gilet de remonter. On ajoute aux gilets (bien entendu quand ils sont en étoffe) des transparents en piqué blanc.

La fleur à la boutonnière est beaucoup moins à la mode qu'autrefois. Cependant, on porte encore l'œillet rouge foncé ou le gardénia.

Les gants en gros cuir, ou en peau de daim, ou de renne se portent déboutonnés et un peu retournés sur la main.

Il y a entre les modes de 1830 et la mode actuelle des rapports singuliers.



indique un faiseur de second ordre.

On a complètement renoncé aux épaulettes américaines ; les épaules doivent être absolument dégarnies, et les emmanchures libres et aisées. D'une façon générale, on recherche les étoffes souples et confortables.

Le gilet doit être ajusté à la taille, un peu tombant sur le ventre, très échancré à la base, ou alors le dernier bouton doit toujours être libre, cela est plus confortable et empêche, quand on est assis, le

Le chapeau, tout en ayant les bords beaucoup plus larges que les nôtres, les a comme aujourd'hui très cambrés en avant et en arrière. Comme aujourd'hui on le porte enfoncé jusqu'aux oreilles. Ce sont les mêmes bottines courtes, la même tendance à pincer la taille, les mêmes doubles boutons à chaînette. Certains pardessus, certaines redingotes actuelles font tout à fait penser aux

UN ÉLÉGANT ANGLAIS
Lord W..., à Ascott.



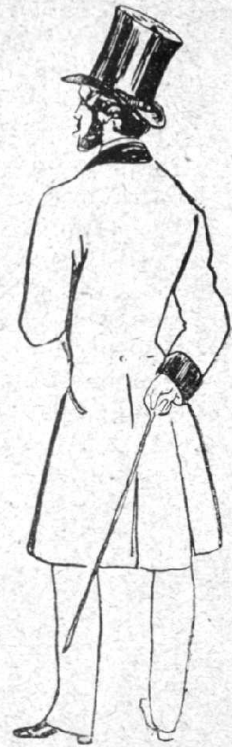
1906



1830



1906



1830

LES MODES SE RESSEMBLENT A SOIXANTE-DIX ANS DE DISTANCE

On remarquera les rapports de forme et de coupe de l'habit noir de l'élégant actuel et du dandy de 1830.

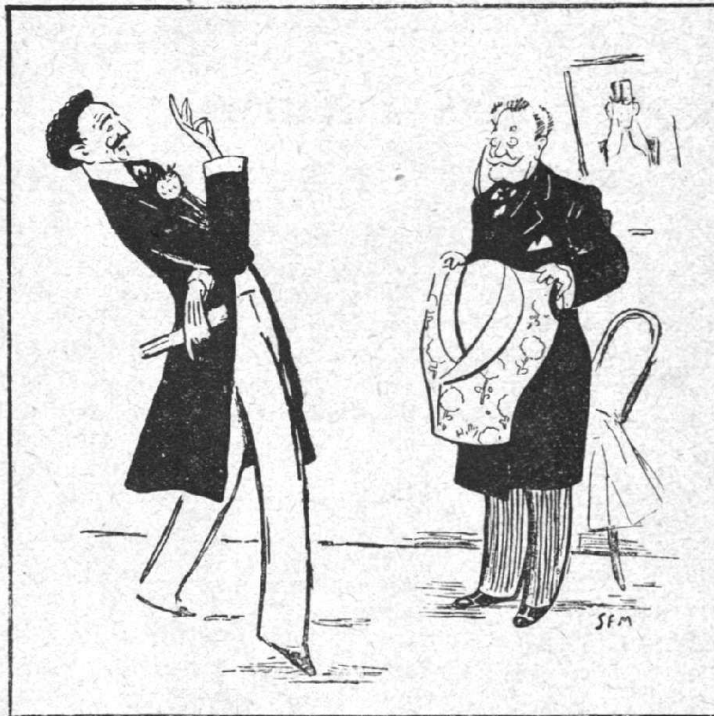
Le pardessus tend à se rapprocher de la forme que ce vêtement affectait à l'époque d'Alfred de Musset.

« lions » de Balzac et d'Eugène Sue. Ce sont les mêmes gilets d'habits coupés en pointe, à châle roulé. Il semble vraiment qu'il y ait actuellement une tendance à revenir peu à peu à ces modes passées. J'ai vu chez M. C...v.t des gilets de taffetas rappelant ceux de d'Orsay, exquis de couleur et de galbe, et je n'ai pu m'empêcher, devant toutes ces fantaisies délicieuses, de sou-

haïter qu'on s'évadât un peu de cette correction britan-

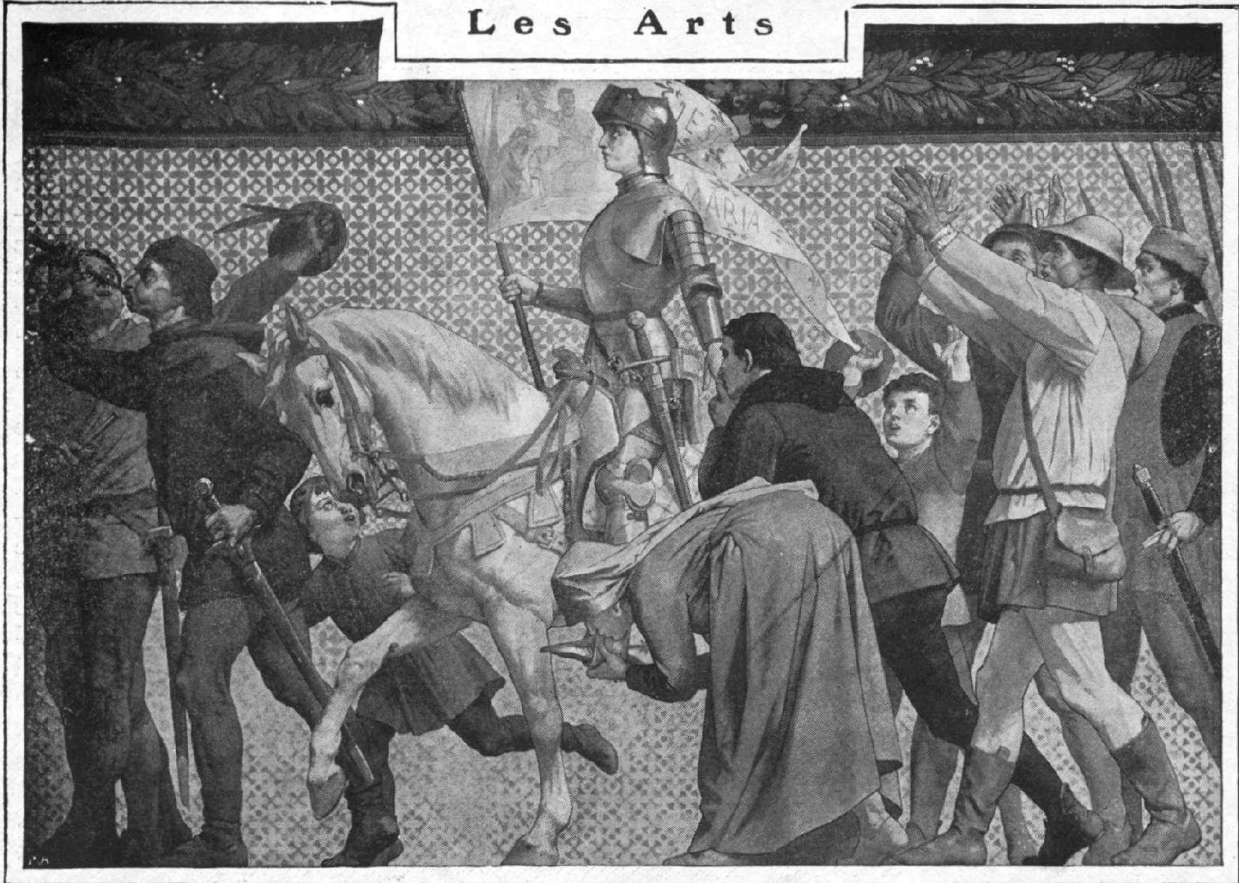
nique, vraiment trop stricte et froide pour nous, Latins, de cette triste uniformité par trop neutre qui nous donne l'aspect, comme dit Donnay, dans *Paraitre*, « d'insectes laborieux. »

Texte et dessins de SEM.



LE CHOIX D'UN GILET

Ce dessin amusant met en scène deux personnalités célèbres chacune en son genre : M. Robert de Montesquiou, le poète des hortensias, et le chemisier C...v.t (D'après la « Vie Parisienne »).



JEANNE D'ARC ACCLAMÉE PAR LE PEUPLE

Fragment de la frise imposante de Lenepveu qui court au-dessus des belles fresques du Panthéon

L'Histoire de Paris écrite par les peintres

A travers les âges, les Parisiens se plurent toujours aux scènes dramatiques. On les mène avec de beaux gestes, et des drapeaux, et des cocardes. Aussi l'histoire de Paris ne se lit-elle nulle part mieux que dans les peintures décoratives de ses monuments

NEST-CE pas un Parisien qui, ayant à affranchir une lettre pour l'étranger, reçut d'un débitant de tabac mal approvisionné, au lieu du timbre bleu de 0 fr. 25, un timbre rose de 0 fr. 10 et un vert de 0 fr. 15. Il les colle sur l'enveloppe, puis, tenant sa lettre à bout de bras, cligne de l'œil pour juger de l'effet, paraît mécontent et jette un autre décime sur le comptoir :

— Ce n'est pas ça. Donnez-moi encore un timbre rose de 0 fr. 10.

— Mais, Monsieur, dit le débitant, l'affranchissement est suffisant.

— Ça ne fait rien, reprend notre homme, donnez tout de même. Il faut un autre timbre rose pour mieux encadrer le vert. Ça fait dix fois mieux !

Je ne garantis pas que cette histoire soit arrivée, mais ceux qui connaissent le caractère parisien ne la trouveront pas si invraisemblable.

Cocardes et drapeaux, ou la magie des couleurs, ce titre conviendrait mieux que tout autre à l'œuvre prétendant résumer

l'histoire de Paris. On mène Paris avec des coups de théâtre. Combien de fois a-t-on vu des foules déchainées et furieuses, retournées tout soudain et acclamant avec enthousiasme celui qu'elles étaient prêtes à écharper, parce qu'un homme dans le secret de leurs ressorts avait su piquer à temps une cocarde, brandir un drapeau avec le geste qui convenait?

Au peuple de Paris il n'est pas besoin de conter des couleurs, il suffit de lui en montrer et, suivant une expression en vogue, il marche tout de suite comme un seul homme.

LE CHAPERON D'ETIENNE MARCEL, LA COCARDE DE LOUIS XVI, LE DRAPEAU DE LOUIS-PHILIPPE.

Voyez Etienne Marcel : la populace en furie avait envahi les appartements du Dauphin, le futur Charles V, gouvernant en l'absence de son père Jean le Bon, alors prisonnier des Anglais. Epouvanté, le Dauphin vit tomber à ses pieds les maréchaux de Champagne et de Normandie. Tremblant de tous ses membres, il n'attendait plus qu'un sort pareil quand Etienne Marcel eut cette idée de génie de le coiffer de son chaperon rouge et bleu aux couleurs de Paris. L'effet fut immédiat : la tourbe bouillonnante s'apaisa tout aussitôt. Elle se mit à acclamer follement le prince-citoyen qui se rangeait sous ses couleurs.

Et voyez comme l'Histoire se recommence. Cela, qui se passait en 1358, se reproduisit presque identiquement quatre siècles et demi plus tard. Dans l'espoir de ressaisir une popularité perdue, le 17 juillet 1789, le roi Louis XVI se rend sans escorte à Paris où il est reçu à l'Hôtel de Ville par le maire Bailly qui lui offre les clefs de la ville. Alors, le roi gravit l'escalier de la maison municipale tandis que, conformément à un cérémonial fort ancien, les échevins, faisant la haie des deux côtés des marches, croisent en l'air leurs épées formant ainsi « la voûte d'acier » au-dessus de cette tête qui, quatre ans plus tard, devait tomber sous un acier moins noble. Et, la milice bourgeoise ayant adopté la cocarde rouge et bleue aux couleurs de Paris, à laquelle La Fayette, son général en chef, avait ajouté le blanc en signe de réconciliation avec la royauté, le roi arbora l'insigne à son chapeau et apparut au balcon en cet appareil. Une immense acclamation rétentit; la magie des couleurs avait agi une fois de plus. Et, au retour, tout le long de la route de Ver-

sailles, les gardes nationaux qui, tout à l'heure encore, le considéraient comme un ennemi, ne cessèrent de s'égosiller en enthousiastes : « Vive le roi ! ».

Une fois de plus, en 1830, Paris était en révolte. La Fayette s'installe avec son état-major à l'Hôtel de Ville. Ses sympathies comme celles du Parlement sont au duc d'Orléans qui accepte le titre de lieutenant-général du royaume. Mais, à cette nouvelle, la foule républicaine s'assemble, houleuse : il faut agir sans retard.

C'est avec beaucoup de difficulté que le prochain Louis-Philippe gagne la place de Grève en fendant une foule hostile. Et soudain, voici notre foule retournée brusquement par un de ces coups de théâtre dont nous parlions plus haut. La Fayette, estimant fort inutile de se creuser la tête pour chercher quelque chose d'inédit, recommence ce qui lui avait si bien réussi avec l'infortuné Louis XVI : il s'approche du prince, l'embrasse et lui met dans les mains un drapeau tricolore. De même que les massacreurs d'Etienne Marcel s'étaient apaisés à la vue du chaperon rouge et bleu, de même que les Parisiens rendus furieux par la famine, s'étaient fondus en amour à l'aspect de la cocarde tricolore de Louis XVI, de même, cette fois encore, leur cœur s'élançait dans un grand cri d'enthousiasme vers le futur roi constitutionnel.

Cocardes et drapeaux ! En 1848, nouvelle période troublée. Lamartine et ses collègues du gouvernement provisoire se retirent à l'Hôtel de Ville pour délibérer et le grand poète soutient le drapeau tricolore « qui a fait le tour du monde », contre le drapeau rouge « qui n'a fait que le tour du Champ-de-Mars, traîné dans le sang du peuple ». L'empire de cette noble éloquence et de ces images colorées est prestigieux et Lamartine gagne le procès des trois couleurs.

Mais hélas ! une teinte domine dans cette vaste enluminure qui court en marge des siècles : le rouge, couleur du feu et du sang. Bien longtemps prisonnier de sa populace, c'est de la sève de ses veines que Paris a écrit son histoire tout au long de ses rues, mais principalement sur le sol de cette place de Grève où, toujours, battit son cœur.

Cet Hôtel de Ville, qui devait un jour projeter vers le ciel une lueur si terrifiante, n'est-il pas étrange de constater qu'on l'avait bâti sur un emplacement où la tradition veut que, dans la nuit des temps païens, on ait célébré les rites du feu.



A L'AURORE DE L'HISTOIRE DE PARIS

Saint Denis et saint Loup se rendant en Irlande pour y combattre l'hérésie de Pélagé, bénissent sainte Geneviève enfant et lui prédisent un grand avenir. (Fresque de Puvis de Chavannes, au Panthéon.)



UNE GRANDE JOURNÉE DE L'HISTOIRE DE PARIS

Le roi Louis VI accorde leur première charte aux Parisiens. (Ce tableau de J.-P. Laurens fait partie de la décoration de l'Hôtel de Ville.)

madrigaux pour les dames, avait fini par conquérir le droit de monter jusque sur l'échafaud, comme on permet l'accès des coulisses à tels vieux habitués d'un théâtre. Le jour qu'on tortura publiquement Damien avant de l'écarteler, le patient leva sur cet intrus un œil hagard et, gentiment, M. de Paris s'excusa : « Ne faites pas attention, Monsieur est un amateur. »

Il y avait là d'ailleurs beaucoup de personnes élégantes — et le charmant Fragonard lui-même! — Mais tout le monde ne montra pas un visage aussi ferme que M. de La Condamine. Une dame un peu nerveuse ne put supporter la vue de l'effort que la résistance incroyable de ce criminel endurci arrachait aux quatre chevaux tirant en croix pour l'écarteler et qu'on fouaillait d'importance, « Oh! s'écria-t-elle, oh! les pauvres bêtes! »

Depuis, chaque année à la Saint-Jean, un immense brasier s'allumait, bûcher de soixante pieds de haut, orné de guirlandes de roses qui cachaient le panier où plusieurs chats vivants devaient périr dans les flammes. Ce vilain passe-temps était un reste des autodafés de l'Inquisition qui, eux aussi, avaient eu lieu en cet endroit. Temps cruels; alors, la foule ne se fût pas suffisamment intéressée à un bûcher qui n'eût rien brûlé de vivant.

La place de Grève vit plus d'un de ces spectacles rouges, car si elle était le lieu des fureurs du peuple, elle était aussi celui des hautes œuvres, et on n'avait garde de manquer à l'exécution des criminels de marque. Non seulement la foule s'y pressait, mais aussi les gens du monde qui, pour être vêtus des nuances les plus tendres, n'étaient pas alors des plus sensibles. On raconte que, par son assiduité, l'académicien La Condamine, un rimeur de jolis

Quand on traverse la vaste esplanade, on a peine à s'imaginer que c'est là cette place de Grève qui vit tant de hurlements et de massacres, tant de supplices atroces. Est-ce bien ici que furent pendus sous les huées de la populace les chefs huguenots Briquemont et Cavagne? que tomba la tête de l'infortuné comte de Montgomery auquel une maladresse d'escrime coûta la vie du roi Henri II et la sienne propre? Est-ce bien



UN TOUCHANT SPECTACLE DE JADIS

Une procession au temps de Charles VI, par Maillot.

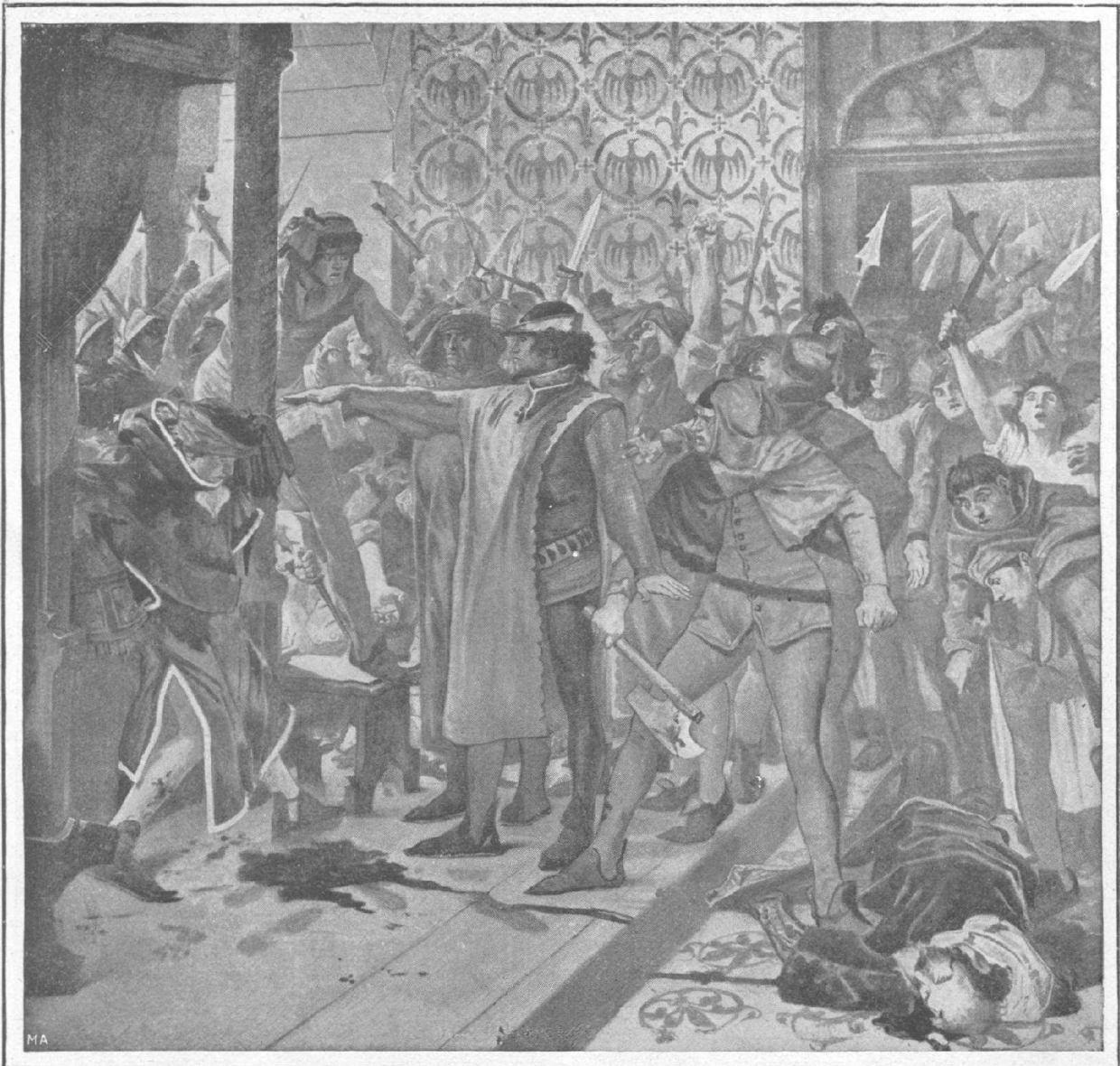
ici que périt cette grande victime, Lally-Tolendal? que Foulon et son gendre Berthier, pendus à la lanterne, désopilèrent une misérable tourbe par l'extraordinaire comique de leurs dernières convulsions? Ravailiac, Brinvilliers, Voisin, Cartouche, vos âmes troubles rôdent-elles par cette belle place ensoleillée où des gens paisibles se hâtent vers leurs affaires, où d'innocents bébés grattent gentiment une terre inquiétante?

Ainsi l'histoire de Paris n'est qu'une con-

tinuelle succession de tableaux saisissants et, conséquemment, elle n'est nulle part mieux écrite que sur les toiles et les gravures de Carnavalet, sur les fresques du Panthéon, sur les peintures qui décorent l'Hôtel de Ville.

OU SE LIT L'HISTOIRE DE PARIS

Au Panthéon, on apprendra — je dis bien : on apprendra; qui donc sait l'his-



LE GÉNIE D'UN MENEUR DE PEUPLES

Etienne Marcel sauve le Dauphin des fureurs de la populace en le couvrant de son chapeau aux couleurs de Paris. (J.-P. Laurens, décoration de l'Hôtel de Ville.)

toire? — les temps légendaires de Geneviève, d'Attila et de saint Denis, et saint Louis, et Jeanne Darc, et Charlemagne, et Clovis. A Carnavalet, on prendra une vue générale et, pour ainsi dire à vol d'oiseau, des vicissitudes de Lutèce; on y étudiera dans leurs détails les épisodes de la Révolution. Les décorations de l'Hôtel de Ville marquent chacune des étapes de la ville des bateliers séquaniers vers une civilisation supérieure que verront peut-être nos arrière-petits-fils. S'il est regrettable que, nulle part, une idée nettement directrice ne marque l'ensemble de ces compositions, on retrouve au bas de beau-

coup d'entre elles les noms de Frémiet, de Barrias, de J.-P. Laurens, Puvis de Chavannes et cela seul devrait suffire pour convaincre les Parisiens de visiter leurs monuments. Mais la plupart d'entre eux passent, indifférents.

Il n'en est pas de même des étrangers et particulièrement des Anglais qui s'y rendent par fournées studieuses sous le boniment tutélaire de quelque employé de Cook. Cependant, il arrive qu'à la faveur d'un jour de pluie, ils y pénètrent, afin de trouver un abri contre l'eau du ciel et on assiste à des scènes pittoresques. L'autre jour, à l'Hôtel de Ville, deux personnages



UNE ÉTRANGE CÉRÉMONIE AU XV^e SIÈCLE

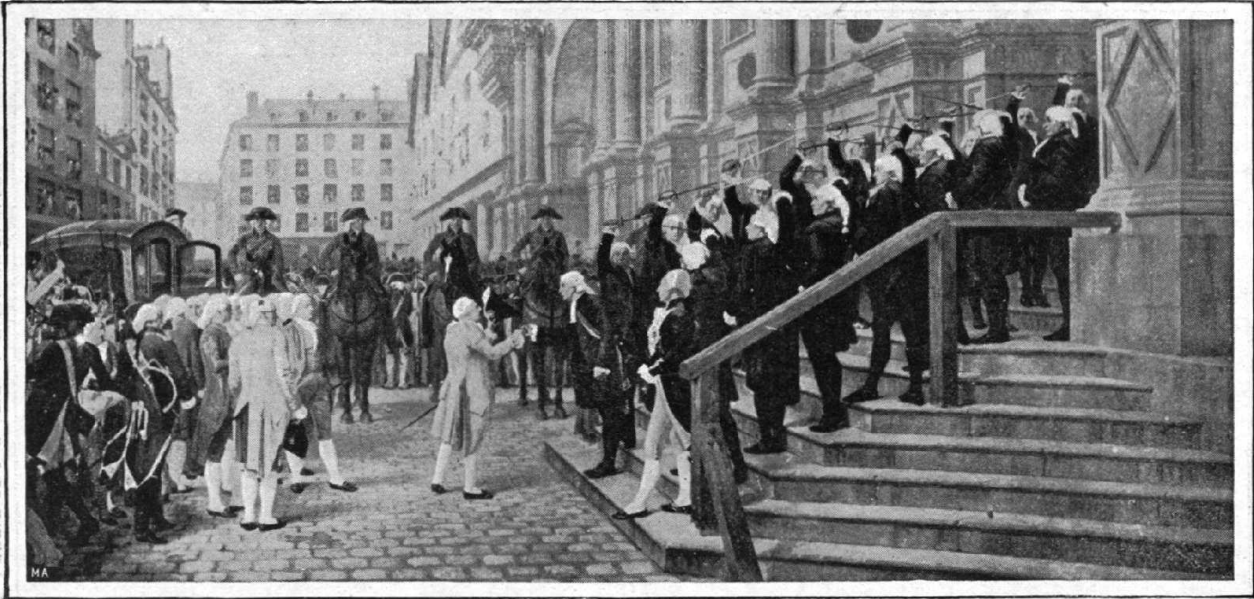
Fragment de la grande composition de J.-P. Laurens représentant l'entrée du roi Louis X, à Paris.
(Décoration de l'Hôtel de Ville.)

contemplaient simultanément «l'Entrée de Louis XI dans Paris», une composition superbe de Laurens. Ils ne voyaient ni la foule, animée et fourmillante, ni le roi sous son daïs, ni le beau paysage de Paris à la fin du moyen âge. Non, tous deux n'avaient d'yeux que pour les hommes de police qu'on voit contenir avec une énergie peu nuancée, tant à coups de hampes de halberdiers qu'à renfort de houssines, les curieux enthousiastes se pressant pour acclamer leur roi.

Après quelque temps d'une contemplation soutenue, l'un des hommes, grand gaillard à tournure militaire, se retourna vers moi

et dit: «A la bonne heure, au moins! Dans ce temps-là, on pouvait faire son métier en conscience sans craindre les ennuis... Pour maintenir l'ordre, voyez-vous, il n'y a encore que ça...» Il fit tourner au bout de son poing noueux un bâton imaginaire et s'éloigna satisfait. L'autre amateur de peinture, évidemment un ouvrier en bourgeois, lui aussi, regarda partir l'homme au moulinet. Puis il me le désigna par-dessus son épaule, d'un pouce malicieux, tandis que, du menton, il me montrait les gendarmes de J.-P. Laurens dans le persuasif exercice de leurs fonctions, et, clignant de l'œil:

— Il a vu ça de sa fenêtre. Moi, je



L'ANCIEN CÉRÉMONIAL DES ÉDILES PARISIENS

*Le 17 juillet 1789 le roi Louis XVI entre à l'Hôtel de Ville en passant sous la "Voûte d'Acier".
(J.-P. Laurens ; décoration de l'Hôtel de Ville.)*

trouve qu'il n'y a rien de changé depuis ces gars-là. C'est toujours *le même tabac*.

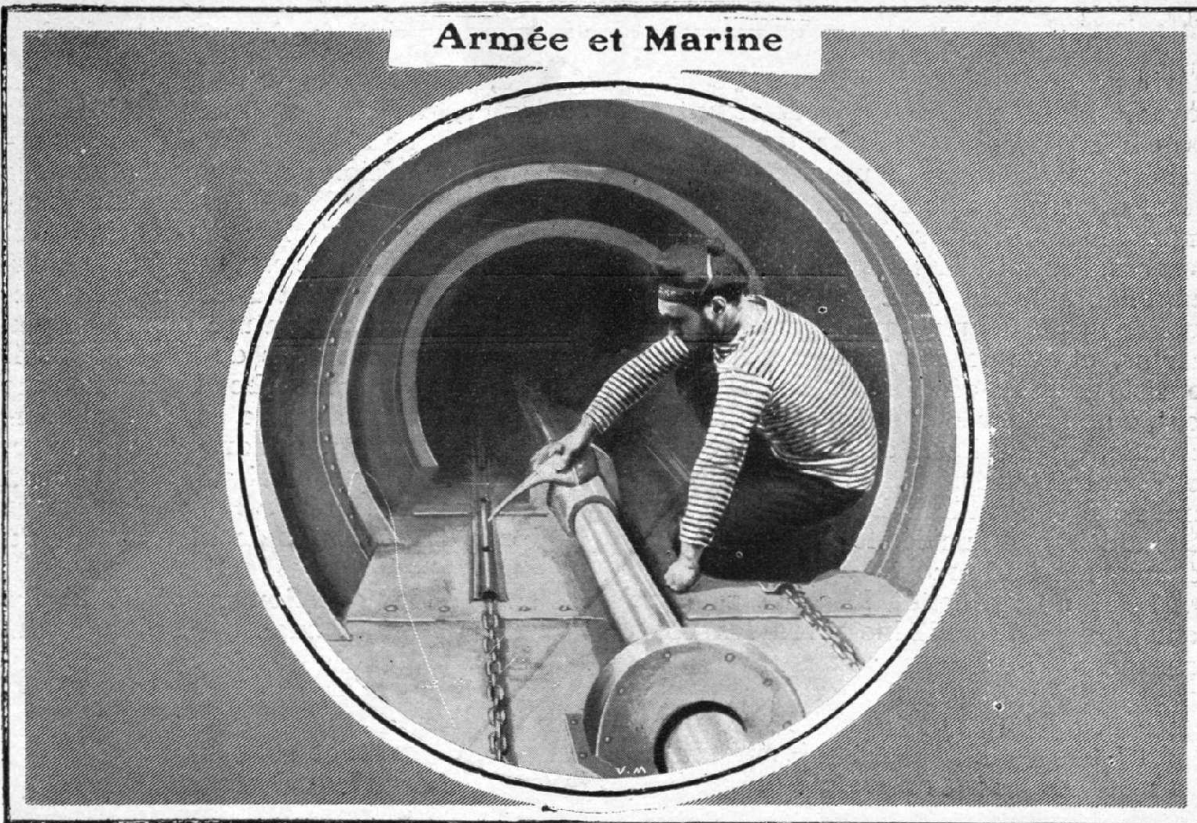
Evidemment, ces deux messieurs étaient des Parisiens et leur identique accent les faisait frères. Seulement, ils étaient chacun d'un côté de la barricade symbolique. Parisiens spirituels, versatiles et batailleurs, faut-il donc que vous soyez toujours pour

ou contre quelqu'un ou quelque chose? Que n'apprenez-vous votre histoire en visitant vos nobles monuments? Vous aimez les beaux spectacles; regardez vos tableaux. La peinture fait réfléchir, *sans qu'on y pense*, et ce que ça vous ferait de bien, bons écervelés. Vous êtes si gentils quand vous êtes sages!
(Clichés Neurdein, Lévy frères, Braun et Clement.)



L'ANNÉE TERRIBLE

Les Marins du Bourget. (Décoration de l'Hôtel de Ville).



LA TOILETTE DU SOUS-MARIN

À l'arrière du sous-marin, dans un réduit si étroit qu'un homme n'y peut tenir qu'accroupi, passe l'arbre de couche; un marin est en train de le graisser. Qui croirait, en voyant ces bateaux minuscules, qu'ils renferment une machinerie aussi puissante?

Dans les Abîmes ténébreux de la Mer

La catastrophe du *Lutin* qui vient de mettre en deuil toute la Marine française donne une douloureuse actualité à tout ce qui a trait aux sous-marins. Aussi nous a-t-il paru intéressant d'exposer brièvement ce qu'est la manoeuvre de ces engins redoutables et d'examiner de quels moyens la Marine dispose pour les secourir en cas de naufrage ♣ ♣ ♣ ♣ ♣ ♣ ♣ ♣ ♣ ♣ ♣ ♣ ♣ ♣ ♣ ♣



Le 16 octobre une dépêche parvenait de Bizerte annonçant que le sous-marin *Lutin*, en exercice en rade, venait de sombrer. Tout de suite on se remémora l'accident du *Farfadet*, la lente agonie de son malheureux équipage, et cette minute effroyable où, l'arrière du sous-marin sorti de l'eau, on avait entendu pendant quelques instants les appels des matelots emprisonnés...

Or, si pour le *Farfadet* on avait pu, durant de longues heures, conserver de l'espoir, il n'en était pas de même pour le *Lutin*, car le *Lutin* avait coulé en pleine mer, par un fond de trente-six mètres!

Par assez forte houle, il était sorti de l'avant-port et avait déjà opéré plusieurs plongées. Le convoyeur qui l'accompagnait, surveillant ses évolutions, le vit revenir par deux fois à la surface, puis se redresser et couler par l'arrière. Le sous-

marin ne devait plus reparaître. Le convoyeur mouilla une bouée et revint en toute hâte à Bizerte chercher du secours.

Il est assez difficile de préciser la cause d'une catastrophe de ce genre: Accident? Imprudence? Tous les deux peut-être. En tous cas, l'on sait dans les ports de guerre que l'habitude du danger finit par faire oublier le péril aux équipages des sous-marins, et que le *chic*, si l'on peut dire, consiste pour les officiers qui les commandent, à ne fermer le capot qu'à la dernière seconde, quand l'eau affleure presque à l'ouverture? Ainsi sombra le *Farfadet*, une lame s'étant engouffrée dans le capot béant, chassant hors du navire le lieutenant qui échappa ainsi à la mort.

À l'état normal, sitôt le capot rabattu, pour plonger, le capitaine ouvre les robinets qui laissent entrer dans les *Waterballast*, réservoirs spéciaux placés aux flancs du navire, une quantité d'eau qui alourdit le sous-marin et le fait s'enfoncer. Les matelots les plus aguerris disent que le bruit de cette eau entrant dans le navire produit une impression lugubre et il faut vraiment des hommes doués d'un sang-froid et d'un courage à toute épreuve pour s'aventurer dans ces petits bateaux qui, malgré leur aspect fragile, sont des instruments de guerre redoutables, et qui, malgré leur taille exiguë, sont montés par 12 hommes, tous indispensables à la manœuvre.

Le capot une fois fermé, le sous-marin est absolument séparé du monde. Sa coque calculée pour supporter une pression de 7 à 8 atmosphères lui permet — théoriquement — de descendre à 30 ou 40 mètres, mais il suffit qu'il plonge à 15 mètres pour être hors de tout danger d'abordage: les plus forts cuirassés ne valent pas plus de 10 mètres — un sous-marin d'ailleurs évita une catastrophe en rade d'Ajaccio en passant sous le *Charles-Martel*.

La direction est assurée, pour la marche en avant, par deux gouvernails verticaux, l'un au-dessous l'un au-dessus de l'arrière, comme ceux de tous les bâtiments, et, dans le sens de la montée et de la descente, par des gouvernails horizontaux qui se trouvent de chaque côté à l'avant et à l'arrière.

Quand les *water-ballast* renferment 15 tonnes d'eau, la flottabilité du sous-marin se réduit à zéro. Mais si l'on fait entrer plus de 15 tonnes d'eau, le sous-marin coule et, sous l'impulsion de la marche avant ou arrière, en mettant ses gouvernails horizontaux en inclinaison suf-

fisante, il accélère sa descente. Veut-il remonter, il renverse l'inclinaison de ses gouvernails et chasse l'eau de ses *waterballast*. L'expulsion de l'eau contenue dans ces réservoirs se fait à l'aide d'air comprimé. La navigation sous-marine est somme toute pénible car, une fois le sous-marin en plongée, c'est-à-dire hermétiquement fermé, la température monte en peu de temps aux environs de 50°. De plus il y a fort peu d'endroits à bord où un homme de taille moyenne puisse se tenir absolument droit. Dès qu'un sous-marin plonge, il se trouve en équilibre dans l'eau et aucun homme ne peut quitter son poste pour se déplacer dans le sens de la longueur du bâtiment.

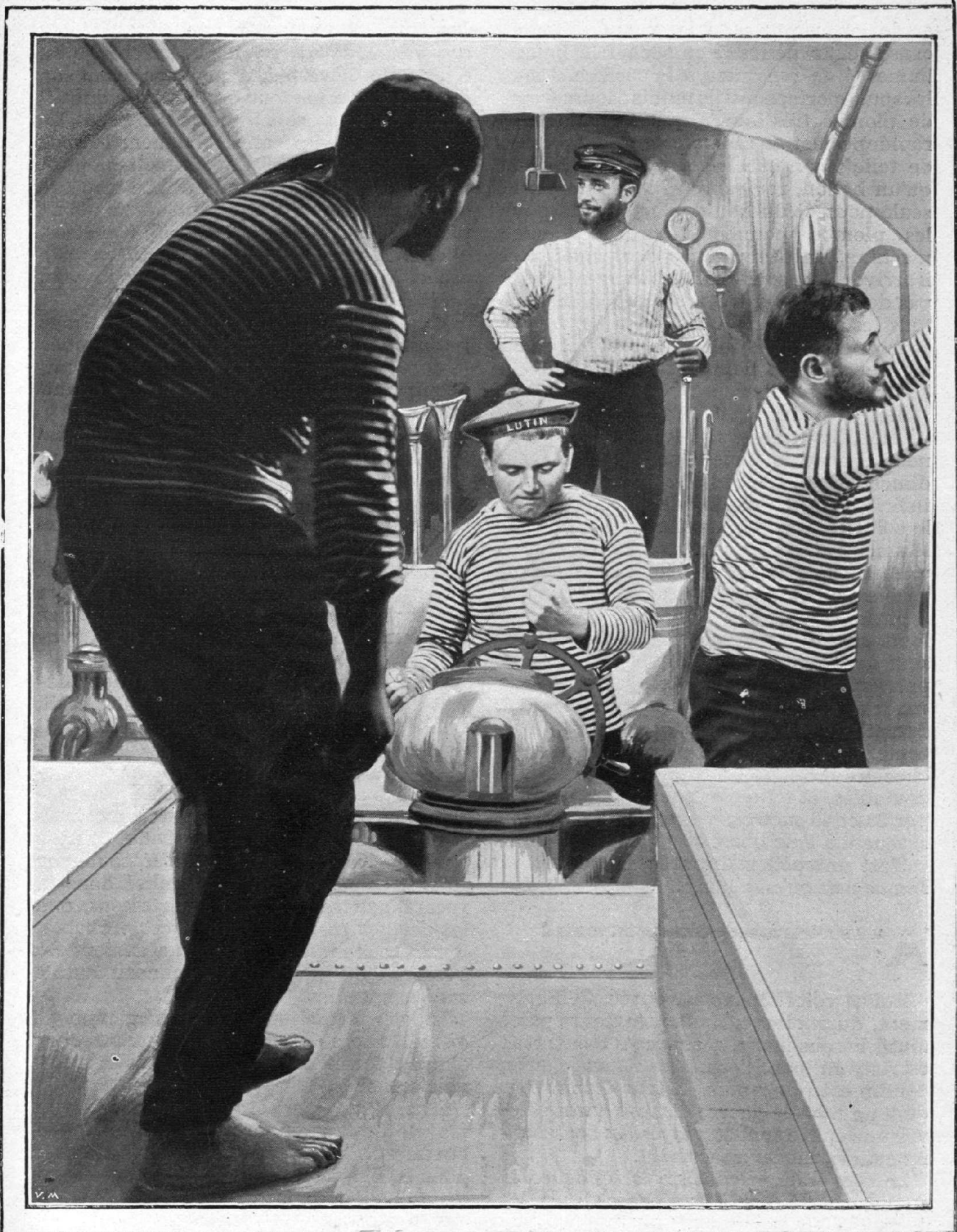
Quant à la question *respirabilité* les hommes peuvent demeurer en plongée dix heures sans être incommodés, et en renouvelant l'atmosphère à l'aide de leurs réservoirs à air comprimé, ils peuvent prolonger considérablement ce temps: on l'a vu pour le *Farfadet* dans lequel les marins vivaient encore quatre jours après l'accident.

COMMENT ON NAVIGUE SOUS L'EAU

Une fois immergé le sous-marin a pour se guider le *périscop*e ou tube optique qui se compose de deux prismes montés aux extrémités d'un tube vertical émergeant un peu au-dessus de l'eau. De loin, le périscop des sous-marins en plongée produit l'effet d'une bouteille flottant au gré de la vague, et cette ressemblance est telle qu'il y a deux ans, au cours de manœuvres navales, des marins de torpilleurs s'étant amusés à jeter des bouteilles à la mer tous les cuirassés de l'escadre ouvrirent sur ces inoffensives fioles un feu terrible... tandis que les sous-marins à 15 mètres sous l'eau leur plaçaient des torpilles.

Ainsi, grâce au périscop, le commandant du sous-marin voit tout ce qui se passe à l'extérieur dans le champ de vision du prisme supérieur. Il dirige ainsi son navire sur le cuirassé à torpiller, puis à 800 mètres du but, il rentre son périscop, continue sa route à l'aide du compas, émerge quelques instants son périscop quand il estime qu'il est à 500 ou 600 mètres du vaisseau ennemi, de façon à vérifier sa direction, puis, le rentre de nouveau et arrivé à 200 mètres envoie la torpille.

Mais, si tout a été prévu pour assurer la stabilité du sous-marin, il a fallu tenir compte de l'accident possible, abordage,



EN PLONGÉE : TOUT LE MONDE A SON POSTE !

Tout est calculé si bien à bord d'un sous-marin, que les hommes ont juste la place de se tenir debout, pressés les uns contre les autres, et qu'il leur est défendu de se déplacer dans le sens de la longueur du bâtiment, le moindre mouvement pouvant compromettre la stabilité.

explosion, rupture de la machine, toutes causes enfin pouvant empêcher le bateau immergé de remonter à la surface. Aussi, les sous-marins sont-ils munis à leurs flancs de plombs très lourds qu'une manœuvre rapide permet, en cas d'alerte, de décrocher, de telle façon que le navire, délesté ainsi qu'un ballon, revienne à la surface par la seule poussée du liquide. Cependant, pour les plombs, comme pour toute autre machine, un accident peut se produire et il arrive que le sous-marin, bien que n'ayant pas de blessure grave, reste au fond malgré tous les efforts de son équipage. Le danger se trouve alors décuplé de ce seul fait qu'on ignore en quel point exact du fond le bateau s'est échoué.

Alors, ce sont les tâtonnements des sauveteurs, les dragages. Deux bateaux prennent chacun le bout d'un câble de forte dimension, appelé *aussière*, lesté à sa partie inférieure d'une chaîne destinée à gratter le sol. Ces deux bâtiments marchent parallèlement et lorsque la drague rencontre une résistance un scaphandrier descend vérifier la nature de l'obstacle.

Si le sous-marin est coulé par grand fond, une difficulté surgit aussitôt. La pression du liquide est telle que peu de scaphandriers peuvent la supporter. Pour eux un autre danger consiste, au moins autant dans la *remontée* que dans la descente. La différence de pression provoque chez les scaphandriers des accidents redoutables, et tel qui supporte une plongée par 30 et 40 mètres, risque de mourir en revenant à l'air libre.

C'est un métier, disent les matelots, où l'on ne paie qu'en sortant!

AU SECOURS D'UN SOUS-MARIN COULÉ

Enfin! voici l'épave retrouvée. Généralement, du moins cela s'est toujours passé ainsi, le sous-marin a son capot ouvert et est envahi par l'eau. Les travaux n'en continuent pas moins, et tous les moyens dont un port de guerre dispose pour relever une épave sont employés. Ils sont rudimentaires, malheureusement.

Là, l'opération consiste à élinguer la coque, c'est-à-dire à l'entourer de câbles d'acier, donc à creuser un tunnel pour passer le câble sous la coque. Les amarres en place, pour soulever le bâtiment, on utilise les *docks flottants*. Cette manœuvre est simple, mais très lente. On le charge jusqu'à ce qu'il enfonce jusqu'au bord, puis

les amarres du sous-marin sont fixées à ses flancs et on rejette la surcharge du dock qui s'élève peu à peu, soulevant son fardeau d'une hauteur égale à celle dont il s'était enfoncé, soit 5 mètres environ. Le sous-marin soulevé ainsi, on amène le dock au-dessus d'un fond de 35 mètres, puis, méthodiquement on recommence l'opération, gagnant successivement des fonds de plus en plus faibles : 30, 25, 20, 15, 10 mètres, et enfin, le sous-marin est amené en cale sèche. Il ne reste plus qu'à vider la cale. La tâche des *renfloueurs* est terminée.

En admettant que le sous-marin naufragé ne soit pas envahi par l'eau, étant donnée la durée des opérations du dock flottant, l'équipage a presque toujours péri quand les travaux sont achevés.

C'est là une constatation effroyable. Le travail qui consiste à élinguer le navire naufragé est long. Pourquoi, pense-t-on, ne le supprimerait-on pas en munissant les sous-marins d'anneaux auxquels on pourrait accrocher des chaînes?

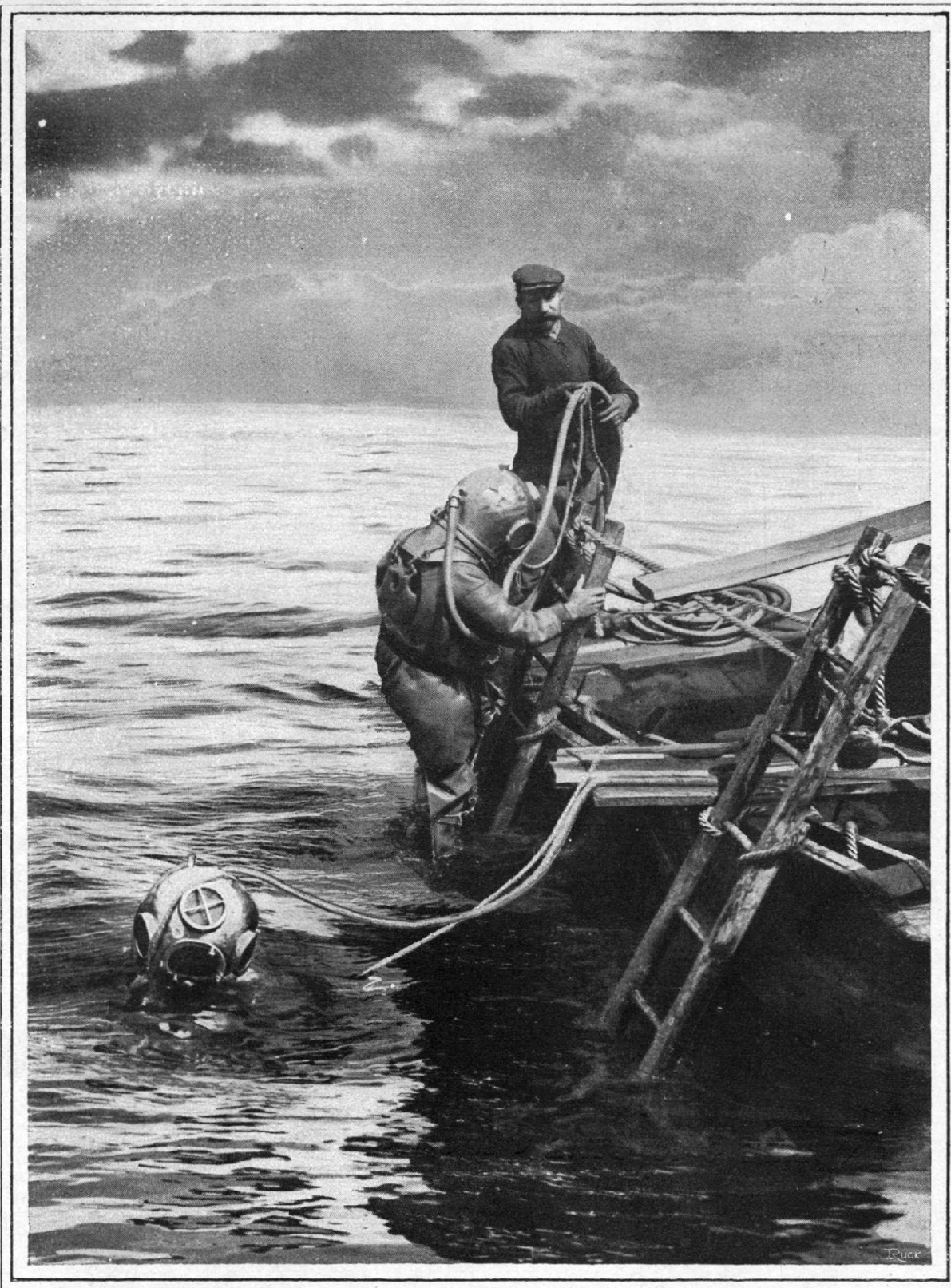
Le premier sous-marin allemand qui vient de faire ses essais à Kiel est pourvu de crochets permettant à un scaphandrier d'y fixer aisément des chaînes de sauvetage.

Par malheur, il y a là plutôt une satisfaction donnée à l'angoisse légitime du public, qu'une invention utilisable. — Si un sous-marin ne pèse pas plus de 200 tonnes — poids auquel, à la rigueur résisteraient les crochets sur lesquels on opérerait une traction, — un sous-marin rempli d'eau, comme dans le cas du *Lutin*, en pèse environ 400! Quant au *Farfadet* coulé par 10 mètres seulement, mais enlisé dans la vase, il adhérerait au fond si fortement, que les chaînes se rompirent. Il est probable, il est certain que si ces chaînes avaient été passées dans un anneau, l'anneau aurait cédé avant elles!

Et cela est si vrai, que fréquemment quand l'ancre d'un navire s'est *envasée* les chaînes formidables cassent sans la pouvoir arracher.

Plus tard, peut-être trouvera-t-on le moyen de sauver presque sûrement les hommes, mais pour le moment, on a fait pour le *Lutin* tout ce qu'il était humainement possible de faire.

Au reste, les sous-marins, pour considérables que soient les services que d'ores et déjà ils peuvent rendre, ne sont encore que des outils assez peu maniables. Pour un accident qui par ses suites terribles, épouvante tout le pays, combien d'autres



A LA RECHERCHE DES DISPARUS

Tandis qu'un des scaphandriers remonte, ayant fini sa plongée, l'autre descend pour reprendre les recherches après qu'on a vérifié la fermeture hermétique de son casque et qu'il a fait jouer dans sa gaine son poignard, seule arme qu'il possède pour se frayer un chemin à travers les herbes marines ou se défendre en cas d'attaque d'un poisson de grande taille.

qu'on ignore et qui ne sont en somme qu'autant d'avertissements terribles auxquels les marins trop habitués au danger ne prêtent pas grande attention!

Cet été, au cours des manœuvres navales, le sous-marin *Bonite*, étant entré en collision avec le *Suffren*, eut un de ses compartiments étanches envahi par l'eau, malgré cela il put rentrer à Toulon par ses propres moyens.

Les deux déplorables accidents qui ont coûté la vie aux matelots du *Farfadet* et du

Lutin, ne sont pas sans précédents dans les annales de la marine. On peut même dire qu'étant donné le nombre de sous-marins que nous possédons, les désastres ont été relativement rares.

La marine anglaise a eu 3 graves accidents en ces dernières années. Ce fut d'abord celui du sous-marin *A 1* survenu en mars 1904. Ce sous-marin, étant en exercice de plongée dans les parages de l'île de Wight, fut abordé par le steamer *Berwick Castle*. Il y eut un énorme remous. Le

sous-marin ne reparut jamais : 3 officiers et 9 hommes étaient morts et l'on ne put jamais relever le petit bâtiment.

Peu après, en rade de Queens-town, le *A 5* se préparait à plonger lorsqu'une terrible explosion, occasionnée par une accumulation de gaz, se produisit, projetant plusieurs hommes dans les airs. Il y eut 10 morts dont 1 officier.

On vient de créer une nouvelle classe de sous-marins, la classe B, et cette fois ces bâtiments marchent comme les nôtres, à l'électricité.

En juin 1905 enfin, le sous-marin *A 8* venait de quitter Plymouth convoyé par un torpilleur et le *A 7*. Tout à coup, une explosion formidable se produisit. Le *A 8* venait de sauter. Il coula instantanément et, une seconde plus tard, on perçut sous l'eau une 2^e explosion. Cet accident coûta la vie à 15 hommes.



AU FOND DE LA MER

A la lueur des projecteurs électriques, les scaphandriers s'efforcent d'accrocher les aussières qui permettront au dock flottant de ramener l'épave à la surface.

Si l'on additionne les morts de la marine anglaise, on trouve le chiffre de 33. Chez nous il est de 27 et notre flottille est de beaucoup plus considérable.

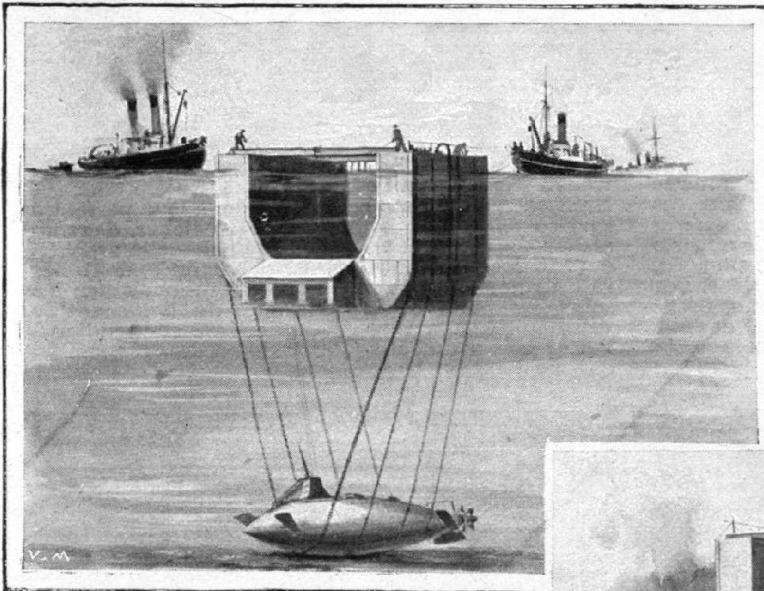
Au reste, l'histoire de toutes les grandes inventions a son martyrologe, et la navigation sous-marine ne pouvait, elle aussi,

Holland avait déjà en tête les plans de son torpilleur sous-marin. L'Amérique voulut profiter au plus vite de cette invention, et prépara un bateau du type *Holland*, construit, non seulement pour la guerre, mais pour la recherche des épaves.

Ce sous-marin s'appelait l'*Argonaute*.

Puis, vint le *Goubet*, long de 8 mètres et dont le diamètre ne dépassait pas 2 mètres. L'équipage y était réduit au strict nécessaire : le capitaine et deux hommes suffisaient à la manœuvre.

Le *Gustave Zédé*, lui, inventé par un officier de marine, ne mesurait pas moins de 40 mètres de long et de 3 mètres de diamètre. Son plus bel exploit fut la traversée de Marseille à Toulon sans le moindre accident et ses essais prouvèrent qu'il marchait



LA MANŒUVRE DES DOCKS FLOTTANTS
La coque du sous-marin élinguée solidement, le dock flottant est chargé jusqu'à ce que l'eau affleure à son bord.

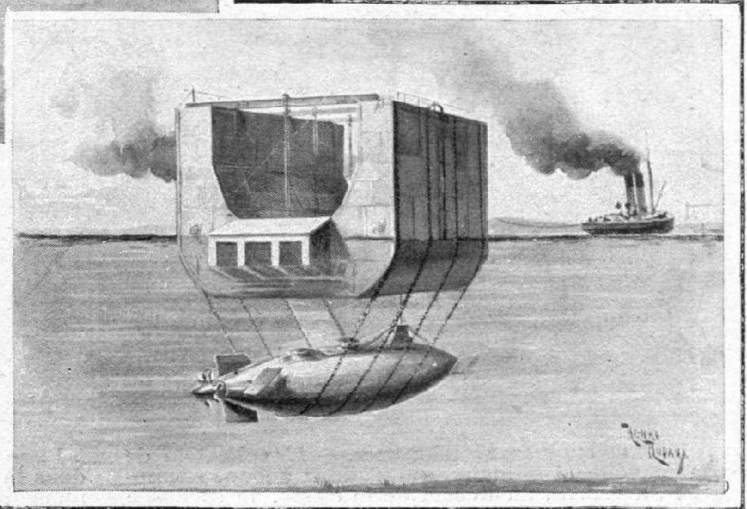
faire exception à cette règle.

Le problème de la navigation sous-marine est plus vieux qu'on ne croit. Les anciens s'en étaient déjà préoccupés, et l'on prétend qu'Alexandre le Grand se servit d'une machine grâce à laquelle on pouvait marcher sous l'eau.

Aujourd'hui où les flottilles de sous-marins et de submersibles ont pris une place considérable dans les marines de guerre du monde entier, on est tenté d'oublier trop aisément les noms de ceux qui s'engagèrent dans cette voie, et dont les premières pensées, les premiers travaux, sont en voie de réalisation, maintenant.

Il serait injuste d'oublier Jules Verne, vulgarisateur de génie dont le cerveau créa ce type imaginaire — et parfait — de sous-marin qui s'appelait le *Nautilus*.

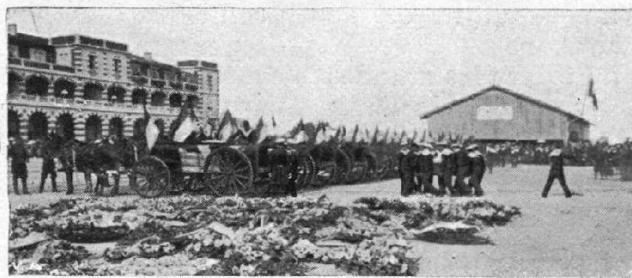
Cependant, un Américain, l'ingénieur



L'épave bien amarée, on vide le dock très lentement de façon à ce qu'il s'élève sans secousse au-dessus de l'eau et soulève ainsi l'épave formidable accroché à ses flancs.

à environ 12 kilomètres à l'heure, une fois immergé. Les sous-marins du type le plus récent n'ont pas fait mieux. Il est donc permis d'espérer qu'avec les progrès de la science, des sinistres comme ceux du *Farfadet* et du *Lutin* deviendront rares et que la navigation sous-marine, au jour où les hommes auront oublié leurs querelles, cessera d'être un moyen de guerre pour devenir un auxiliaire de la civilisation.





Le capitaine Fépoux A BIZERTE : LE TRANSPORT DES CERCUEILS A LA CHAPELLE ARDENTE L'enseigne Millot

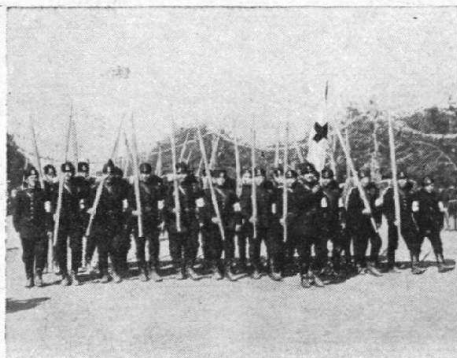
LES VICTIMES DU « LUTIN ». — Il a fallu de puissants appareils et onze jours de travaux pour remonter le sous-marin *Lutin*, sombré le 16 octobre à 18 kilomètres en mer devant Bizerte. L'enquête a établi que la prise d'eau du ballast d'arrière avait dû rester ouverte — fait inexplicable — au moment de la plongée, établissant une communication avec l'extérieur. Les fortes pressions produites par les grands fonds firent céder les tôles planes de l'intérieur du ballast, et l'eau envahit alors tout l'arrière. Les malheureux inondés tentèrent de lâcher les plombs de sûreté placés à

l'avant, puis essayèrent de fuir par le capot qui fut trouvé partiellement ouvert. Cette dernière tentative livra passage à l'eau, ce qui précipita leur perte. Un service religieux a été célébré le 30 octobre, dans un atelier de l'arsenal transformé en chapelle ardente, devant les cercueils des seize victimes, dont les restes ramenés en France ont été inhumés par les soins des familles. Les obsèques du lieutenant de vaisseau Fépoux, commandant le *Lutin*, ont eu lieu à Paris; celles de l'enseigne Millot, à Hennequeville, dans la Seine-Inférieure.



FRÈRES JUMEAUX AU RÉGIMENT. — L'application de la nouvelle loi militaire, qui n'admet aucune exemption, a fourni, au départ de la classe, le spectacle inédit de deux conscrits, les frères jumeaux Victor et Fernand Hédout, prenant le train à la gare de l'Est pour rejoindre leur régiment, en garnison à Châlons-sur-Marne.

LORD ROBERTS EN GRANDE TENUE. — Le 20 octobre, dans la cathédrale de Saint-Paul, à Londres, a été inauguré un monument à la mémoire des soldats anglais tués au Transvaal. Notre instantané montre le vainqueur des Boers, lord Roberts, quittant l'église après la cérémonie, entre une double haie d'admirateurs et d'admiratrices.



LES GRANDES MANŒUVRES ROUMAINES. — Pendant tout le mois d'octobre, de grandes manœuvres ont eu lieu aux environs de Bucarest, à Plœsti, sous la direction du général Warthiardi. Le roi Charles, qu'on voit sur notre première photographie, une carte à la main, entouré d'un officier d'ordonnance, du ministre de la guerre, général Mano (en civil), et du préfet de

police, assistait aux opérations, ainsi que l'héritier présomptif et (à cheval) sa femme, la princesse Marie, qui est colonel-propriétaire d'un régiment. Les brancardiers au port d'armes sont particulièrement curieux. Rappelons que les services d'ambulances ont été organisés par un Français, le général Davila, mort il y a quelques années. (Cl. Chusseau)



M. MICHEL CORDAY, le jeune et vigoureux romancier, auteur de *Petit Mari*, *Petite Femme*, de *Vénus*, des *Embrasés*, des *Frères Jolidun*, etc., a écrit spécialement pour nos lecteurs l'émouvante nouvelle que nous publions dans ce numéro. (Cl. *Je sais tout*)



M. MARCEL BOULENGER, qui est aussi une fine lame, est un de nos plus purs conteurs. Son livre de ce mois, *L'Amazone blessée*, est une œuvre délicate, excessivement élégante, et où sont abordées avec une crâne franchise les préoccupations sociales de l'heure présente.



M. EDOUARD ROD, romancier de note grave, vient de faire paraître *Un Inceudie*, roman à visées sociales, à la façon de ses œuvres précédentes : *L'eau courante*, *Un Vainqueur*, *L'Indocile*, auxquelles l'Académie a décerné le Prix Vilet. (Cl. Pavillon de Prény)



M. GASTON BOISSIER, avec son petit-fils, dans son jardin de Viroflay. Professeur au Collège de France depuis 1865, il abandonne à 80 ans sa chaire pour se consacrer complètement à l'Académie française dont il est secrétaire perpétuel depuis 1885. (Cl. *Je sais tout*)



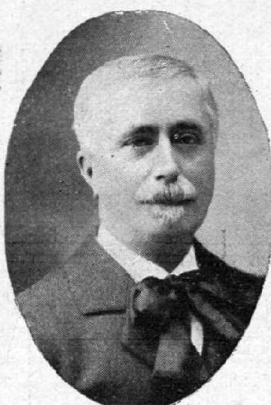
M. FERRERO M^{me} M. SERAO
M. Guglielmo Ferrero, l'historien italien, a fait du 7 au 30 novembre, au Collège de France, huit curieuses conférences sur *Auguste*. — M^{me} Mathilde Serao publie (10 nov.), traduit par M. Herelle, un très puissant et passionné roman : *Après le pardon*.



M. FERNAND VANDEREM, l'auteur bien connu des *Deux Rives* et du *Calice*, publie, en une charmante édition, un petit roman pathétique sur la situation de l'enfant dans le divorce, *La Victime*, écrit dans le style net et impeccable qui caractérise ses œuvres. (Cl. Dubosq, Chantilly)



Amusantes silhouettes wurtembergeoises qui pourraient servir de frontispice au très beau et vigoureux roman nouveau de M. Marcel Prévost, *M. et M^{me} Moloch*.



M. POUVILLON (Cl. Braun) M. TH. RIBOT (Cl. E. Pirou)

Le célèbre auteur de *Bernadette de Lourdes*, M. EMILE POUVILLON, est mort le 10 octobre, à Chambéry, où il vivait discrètement. — Le professeur TH. RIBOT publie (1^{er} nov.), un *Essai sur les passions*, complétant sa *Psychologie des sentiments*.



De CONAN DOYLE, le romancier anglais bien connu de nos lecteurs, paraît une traduction : *Les Exploits du Colonel Gérard*, amusante série d'histoires militaires.



E. SCHURÉ (Cl. Braun) CH. PETTIT (Cl. J. sais tout) GAGNÉ (Cl. Ogereau) BOUCHOT (Cl. Pirou) E. LALAUZE

Parmi les derniers livres parus : *Sanctuaires d'Orient*, par M. E. SCHURÉ; *le Chinois de M^{lle} Bambou*, de M. CH. PETTIT; *le Roman de la Rivière*, par Ch. Géniaux; *la Montagne d'Amour*, par Pierre Villetard; *les Méléques*, par Binet-Valmer; *Gemmes et moires*, par André Corthis.

M. GAGNÉ, architecte, qui, en collaboration avec M. A. Jullien, a transformé le vieil Odéon en une salle toute moderne.

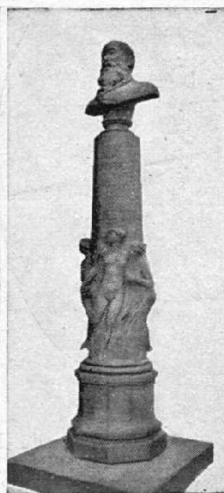
Deux morts: M. Bouchot, conservateur des Estampes à la Bibliothèque Nationale, décédé le 25 octobre, à Paris. Et M. Ad. Lalauze, le peintre et aquafortiste bien connu, qui a illustré tant de livres, né en 1838, mort à Milly le 19 octobre dernier.



MONUMENT A HENRI REVOIL, architecte renommé, père de l'ambassadeur Paul Revoil, inauguré le 12 novembre dans le jardin de la Fontaine, à Nîmes. H. Revoil, né à Aix en 1822, est l'auteur et le restaurateur de monuments du Midi de la France.



STATUE DE NYMPHE, offerte par M. Dujardin-Beaumetz à la ville de Casnary.



MONUMENT A ARMAND SILVESTRE, poète et conteur, par Antonin Mercié, inauguré officiellement Cours la Reine, le 31 octobre.



LE SCULPTEUR TARDOLINI, photographié tandis qu'il achève l'impressionnant Monument au pape Léon XIII qui doit surmonter le tombeau du prédécesseur de Pie X, au Vatican; ce monument sera prochainement inauguré.



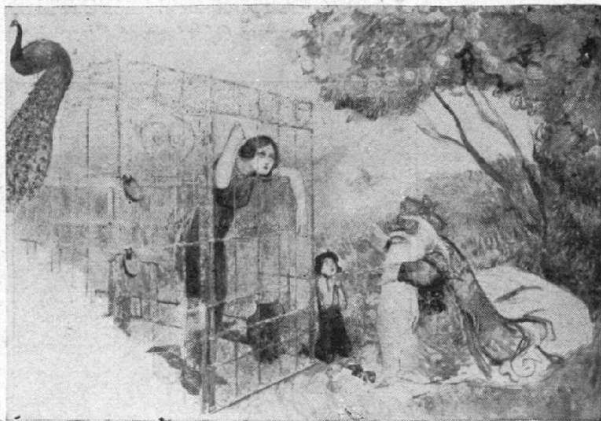
M. GABRIEL FERRIER, élu, après dix-huit tours de scrutin, membre de l'Académie des Beaux-Arts, le 27 octobre, en remplacement de Jules Breton. (Cl. Braun).



Inauguration à Fresselines (Indre) du bas-relief de Rodin, dédié à MAURICE ROLLINAT et encastré dans le mur de l'église du village où vécut le poète de *Paysages et Paysans*. (Cl. L. Bouët)



M. ABEL FAIVRE, notre très spirituel collaborateur, auteur de tant de dessins célèbres et de si piquantes légendes, vient d'être décoré de la Légion d'honneur.

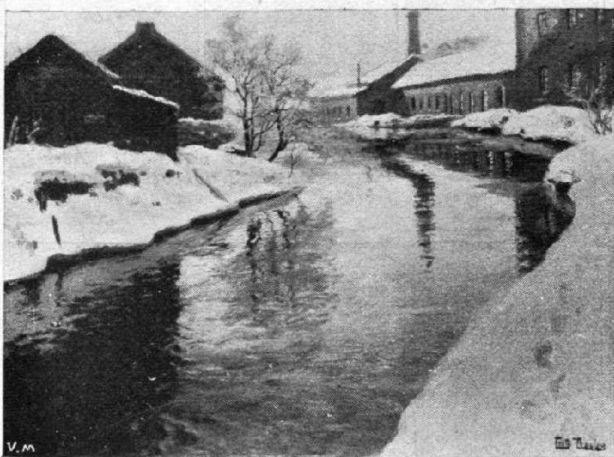


DÉCORATIONS DE JEAN VEBER POUR LA NOUVELLE MAISON D'EDMOND ROSTAND A CAMBO. — L'exquis et si original peintre, Jean Veber, a composé, pour la villa Arnaga que le poète Edmond Rostand vient de se faire construire aux environs de Cambo (Basses-Pyrénées), une suite de frises décoratives évoquant de la plus neuve façon les vieux contes de fées. Voici *Le Marquis de Carabas* et *La Belle et la Bête*. *Femina* (15 nov.) a donné *La Belle au Bois dormant*, *Riquet à la Houppe*, *Cendrillon*, etc.



« JEU DE LA POUDRE », DEVANT UNE DES GRANDES PORTES INTÉRIEURES DE MARRAKECH. — Une des toiles les plus caractéristiques de l'exposition des œuvres de M. Maurice Rombert, ouverte le 15 novembre, à la galerie Georges Petit et consacrée entièrement à la vie marocaine.

DIVERS. — EXPOSITION DE L'ART RUSSE. — Des salles spéciales, au Salon d'Automne (oct. et nov.), étaient affectées à une exposition rétrospective très intéressante de l'art russe. *Je sais tout* consacre son prochain supplément d'art à Levitzky, célèbre peintre russe du XVIII^e siècle.



EFFET DE NEIGE, par FRITZ THAULOW.

Né en 1847, à Christiania, le peintre FRITZ THAULOW est mort subitement, le 5 novembre, à Volendam (Norvège). C'est le plus célèbre des peintres étrangers exposant chaque année à la Société Nationale des Beaux-Arts, depuis sa fondation. Thaulow est le peintre de la neige et de l'eau des rivières. Il s'est fixé tour à tour à Londres, à Boulogne, à Dieppe, pour varier ses paysages. Mais il reste surtout le peintre



LE PEINTRE F. THAULOW ET SA FAMILLE, par BLANCHE

de son pays où il ne manquait jamais de retourner passer les mois d'hiver. Le Musée du Luxembourg possède de lui un *Hiver en Norvège* (1889). Autres œuvres importantes : *Les longues Ombres*, *effet de neige*; *l'Heure du Salut à Saint-Jacques de Dieppe*. Très instruit, sachant cinq langues, Fritz Thaulow, pour vivre, avait commencé par être pharmacien. Le peintre Blanche a fait de lui un portrait célèbre que nous donnons ici.

LA PROMOTION DES EXPOSITIONS DE SAINT-LOUIS ET DE LIÈGE

(Quelques-uns des nouveaux Officiers et Chevaliers de la Légion d'Honneur — Officiel du 13 octobre)



M. BUCHET
Officier.—Dir. — Directeur de la Pharmacie centrale.
(Cl. E. Pirou)



M. CHASSAING
Off. — Fabricant de produits chimiques.
(Cl. Otto)



M. DEUTSCH
(de la Meurthe)
Off. — Fabric. d'huiles minér.
(Cl. Subercaze, Pau)



M. DONCKÈLE
Off. — Prés. de l'Association du Commerce et de l'Ind. des Tissus.



M. MICHAUD
Off. — Dir. des Etablissements Marinoni.
(Cl. Joliet)



M. AL. FALCO
Off. — Prés. de la ch. synd. des nég. en perles fines.
(Cl. Courret)



M. FILLOT
Off. — Dir. gén. des Magasins du Bon Marché.
(Cl. Reutlinger)



M. LAGUONIE
Off. — Gérant des Magasins du Printemps.
(Cl. E. Pirou)



M.C-A. LUMIÈRE
Off. — Fabricant d'appareils photographiques.
(Cl. Braun)



M. DEMARIA
Chevalier. Constructeur d'appareils photographiques.



M. FALCONNET
Ch. — Dir. de la Manuf. de caoutchouc Falconnet-Pérodeaud.



M. DUMONTPAL-LIER
Ch. — Secrétaire général de l'Automobile-Club.



M. GAVEAU
Ch. — Fabricant de pianos.
(Cl. Otto)



M. GROSSELIN
Ch. — Constructeur d'automobiles, à Sedan.



M. HOLZSCHUI
Ch. — Inspecteur de l'exploitation au Nord.
(Cl. Reutlinger)



M. G.-F. JONES
Ch. — Directeur d'une entreprise de publicité.
(Cl. Reutlinger)



M. JUNGMAN
Ch. — Fabricant de fourrures confectionnées.
(Cl. P. Petit)



M. LAVENIR
Ch. — Dir. de la maison Astier (prod. pharm.).
(Cl. Gustave, Cannes)



M. L. RICHARD
Ch. — Administrateur de la manufacture de biscuits Pernot.



M. H. MERCIER
Ch. — Associé de la maison d'ameublements Mercier frères.



M. L. RENAULT
Ch. — Const. d'automobiles, (Renault frèr.)
(Cl. Paul Berger)



M. G. RISLER
Ch. — Directeur d'usine de câbles électriques pour téléph. à Bezons.



M. WELHOFF
Ch. — Professeur à l'École des Mines.
(Cl. N. Blanc, Cannes)



M. LINKE
Ch. — Fabricant de meubles, ébénisterie d'art.
(Cl. E. Pirou)



SUR LE CAPOT D'UNE
AUTOMOBILE EN VITESSE

*Allongé dans une position
plus pittoresque que confortable,
le reporter photographe prend,
imperlurbable, des instantanés sensationnels.*

Les Soldats de l'Instantané

Le public est chaque jour plus avide de documents photographiques. Pour le satisfaire, une armée s'est levée de héros pacifiques qui ne reculent devant aucun danger, devant aucune entreprise, quelque pénible qu'elle soit, s'ils entrevoient au bout un " cliché amusant ". Leurs tours de force sont innombrables. Nous racontons ici les plus notoires ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖



MODERNISONS le bon La Fontaine et ar...dérangeons une de ses fables au goût du jour :

L'OURS ET LES DEUX REPORTERS PHOTOGRAPHES

Deux reporters, pressés d'argent
A certain éditeur vendirent
Un cliché d'ours les poursuivant

Qu'ils saisiraient bientôt, du moins à ce qu'ils dirent.

Mais ici s'arrête la ressemblance de notre fable avec celle de notre illustre devancier. Car nos deux compagnons, à nous, étaient tout autre chose que des vantards et, ce qu'ils avaient dit, ils le firent sans trembler. Ils s'arrangèrent pour dépister un formidable ours brun, se trouver en sa présence, se faire poursuivre par lui, alors, L'un des deux compagnons grimpe au faite d'un arbre. L'autre, plus froid que n'est un marbre,

malgré la poursuite de la brute furieuse, grimpe le long d'un arbre voisin. Naturellement l'ours ascensionne derrière son ennemi. Pendant que se déroulait cette chasse émouvante, le camarade, confortablement posté dans l'arbre en face, cueillait un de ces clichés d'homme poursuivi par un fauve, un de ces clichés qui, suivant une expression populaire, fort juste en l'occurrence, ne sont pas dans un cerisier. En effet, la scène se passait dans un chêne géant des Montagnes-Rocheuses. Le cliché pris et bien pris, le bon photographe renvoya son appareil sur son dos, atteignit un Winchester non moins précis et, visant à nouveau et tout aussi posément, il vous descendit comme un lapin cet ours imprudent qui prétendait se repaître de chair de photographe, dégageant ainsi son

camarade. Puis, mis en goût par ce premier triomphe, tous deux s'en furent photographier, tout en haut d'un arbre de trente mètres le nid où piaillait, au bout d'une branche, une nichée d'aiglons fort étonnés de cette visite peu banale. Heureusement pour nos imprudents qu'ils avaient su choisir le moment où les père et mère aigles étaient partis à la chasse, car, si les parents étaient revenus pendant la séance de pose, il est probable qu'ils ne se fussent pas montrés fort sensibles à l'honneur fait à leur progéniture et qu'ils eussent fait passer aux émules de Daguerre un assez vilain quart d'heure sur leur arbre. Ces deux anecdotes sont fort authentiques.

On dira: « Des Américains! »

LA VIE POUR UN CLICHÉ.

En photographie, il n'est pas d'Américains : il n'est que des photographes. Dès qu'un homme, amateur ou professionnel a pris le goût ou contracté le besoin de saisir des clichés peu banals, rien ne l'arrête plus et, chargé de péchés en plein jugement dernier, il ne pense qu'à tâcher d'avoir sa plaque, « quelque chose d'amusant! » Or, facile de se en photographiant que de en fait. posséder son et l'été, au la mer, à du bain, le déclencheur rappelle à s'y métopotement d'un

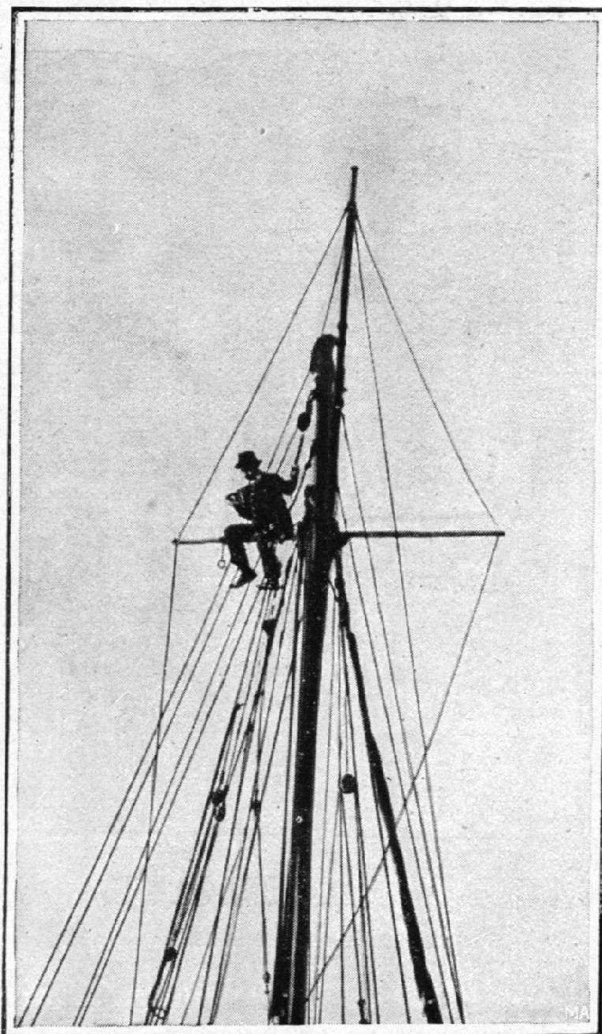


serait plus une bonne chose d'amusant! Or, facile de se en photographiant que de en fait. posséder son et l'été, au la mer, à du bain, le déclencheur rappelle à s'y métopotement d'un

Chacun possède son appareil, bord de l'heure de ces intraprendre le bataillon étudiant à blanc le feu à volonté.

Aussi, le public est-il devenu terriblement friand de documents précis :

SUR LE PASSAGE D'UN CORTÈGE
Le policeman est sans pitié pour l'effort consciencieux et périlleux du photographe. Il faut descendre!



DANS LA MATURE D'UN VOILIER

Suspendu dans l'espace comme une araignée au bout d'un fil, le photographe aura un joli cliché de régates, s'il n'est pas précipité dans le vide.

c'est, entre nos intrépides photographes, une émulation vraiment touchante.

Pour se rendre compte de ce dont est capable un reporter-photographe, il faut avoir accompagné, comme nous l'avons fait par nécessité professionnelle, ceux qui opèrent pour le compte de *Je sais tout*, de *Femina*, de *La Vie au Grand Air*. Voici un important personnage; il prétend ne pas être pris. Il se dérobe, se cache le visage ou, comme tel savant académicien, charge avec fureur et le parapluie haut l'impassible troupe des opérateurs en batterie. Qu'il en fasse son deuil; on l'aura. Faites les gros yeux, lancez les plus terribles malédictions, le photographe ne sourcille même pas, il vous guigne dans son viseur et clac! il n'y a que la plaque d'impressionnée.

Le photographe ne se contente pas d'être

Les Soldats de l'Instantané

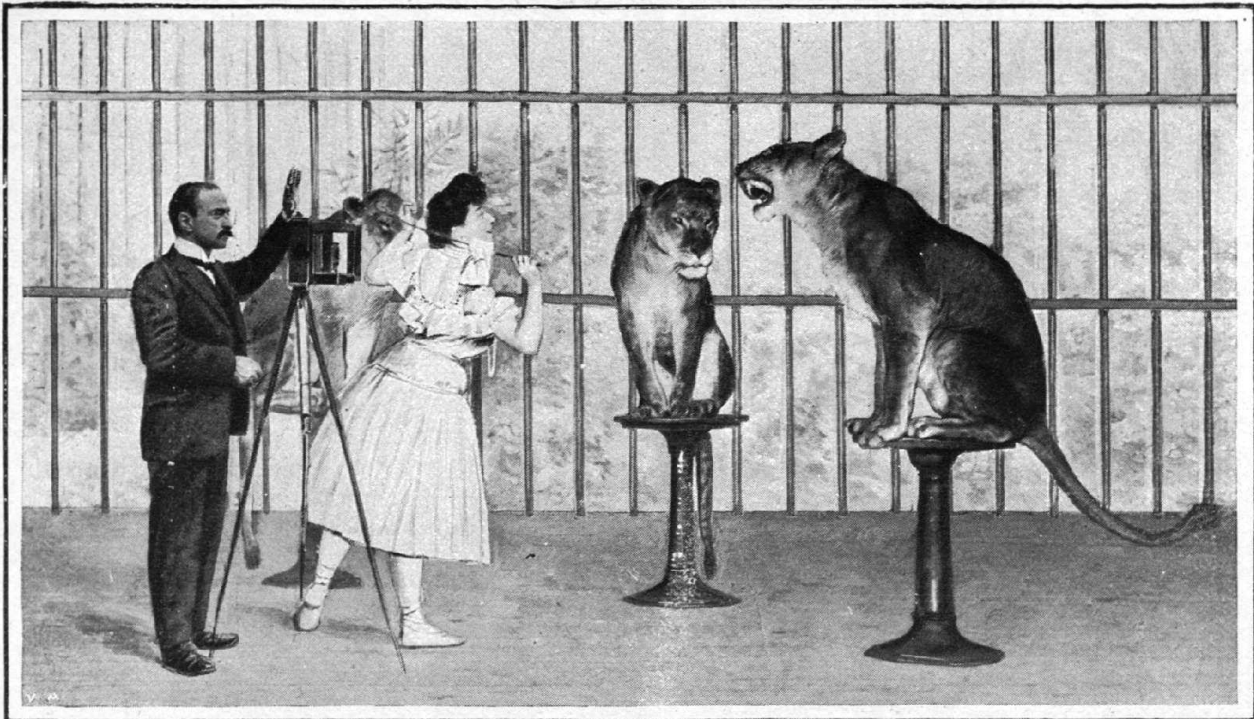


A CENT MÈTRES AU-DESSUS

*Pour avoir une vue panoramique de la
ascension de la flèche d'un gigantesque*

DE NEW-YORK

*le photographe a fait l'effrayante
« gratte-ciel » en construction.*



DANS LA CAGE AUX LIONS

C'est fort tranquillement que nos deux collaborateurs, les frères Simons font leur office au milieu des bêtes féroces. L'un photographie les lions pendant que son frère photographie... le photographe!

inaccessible à la peur et ignorant du danger; il possède une présence d'esprit, une prestesse de geste incroyables. Il y en eut un, dernièrement, qui, tout en examinant une montagne, put attraper au vol une formidable avalanche; un autre, poursuivi par un crocodile, eut l'aplomb de se retourner et de photographier le monstre à la gueule béante! Aux dernières corridas de Séville, un taureau fonça contre un cheval avec une telle violence que, projeté en l'air comme une balle, le *picador* effaré retomba à califourchon... mais, cette fois sur le dos de son agresseur encorné et stupéfait.

On pense que cette situation ne dura que le temps d'un éclair et que d'un tour d'échine, le taureau eut vite fait de se débarrasser de l'insolent. Eh bien, il y avait dans l'assistance un monsieur qui avait trouvé le temps de prendre trois clichés successifs : 1^o le *picador* est à cheval et le taureau charge; 2^o le *picador* a changé de monture dans les extraordinaires conditions que nous avons dites; 3^o le taureau s'est secoué; le *picador* git sur le sol tandis que les *chulos* s'efforcent de détourner la brute à grand renfort de capes. Un cinématographe n'aurait pas fait mieux.

Les tours de force de photographes ne se comptent plus et c'est à peine si on se les conte encore entre gens du métier. Nous n'avons que l'embarras du choix. Citons-en encore quelques-uns. En voici qui nous touchent de près. Lors de l'émeute récente à Longchamp, un photographe de *La Vie au Grand Air* s'était juché sur une baraque renversée. Là, tranquille comme à la manœuvre, il s'en donnait à cœur joie de prendre cliché sur cliché : le manifestant que la police passe à tabac, les divers braisiers autour desquels nos joyeux apaches dansent la danse du scalp, l'attaque et le pillage de la caisse. Il voit passer un de ses amis et lui crie :

— J'en ai des clichés! Crois-tu que ça flambe! Quels sauvages!

— Si je le crois! répond l'ami. Je crois même que tu ferais bien de quitter ton perchoir si tu ne veux pas que je prenne avant deux minutes un joli instantané de reporter grillé.

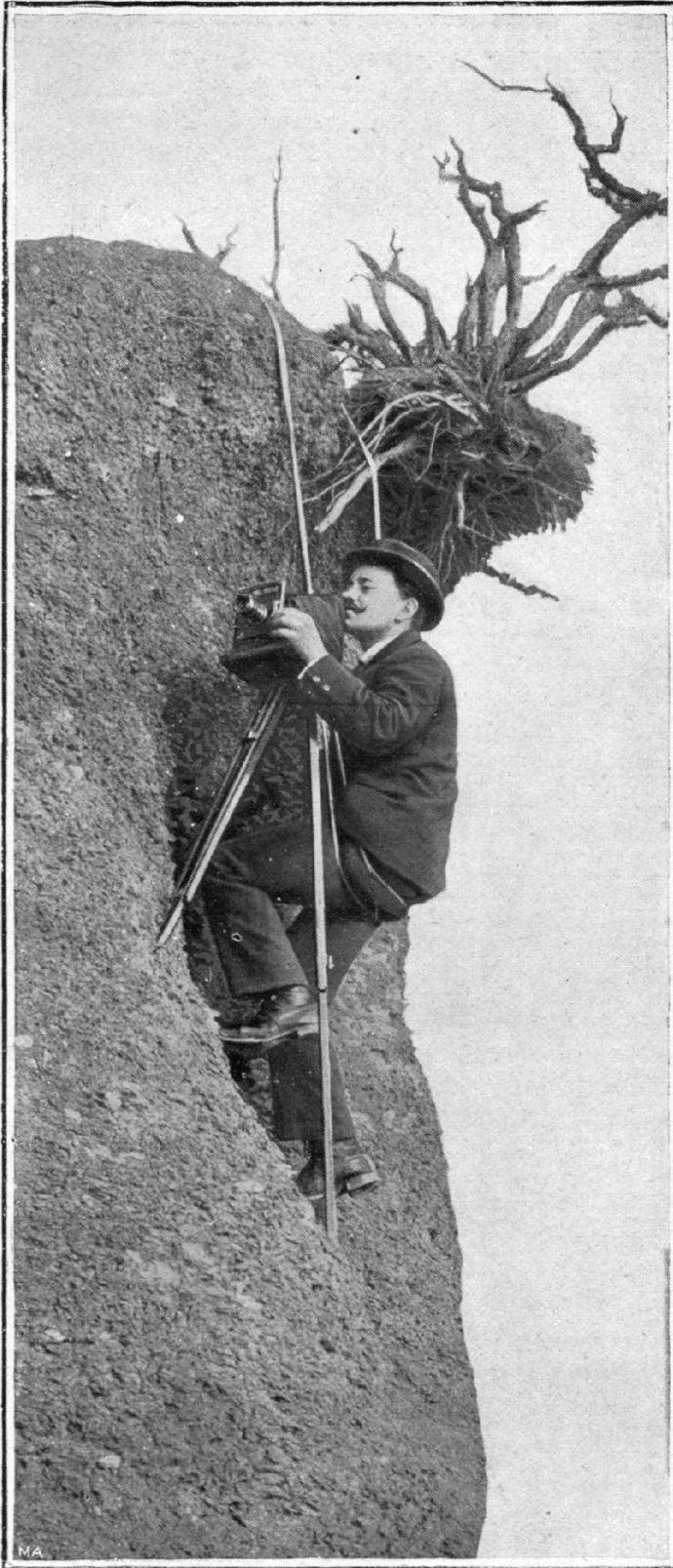
En effet, notre homme se voit environné de fumée. Le kiosque était déjà tout en feu.

Un autre de nos collaborateurs, Simons, à qui ses confrères ont décerné le titre de « Roi de l'instantané », recueillait



AUX COURSES DE LONGCHAMP

Lors de l'émeute de Longchamp, les deux frères Simons, photographes de la Vie au Grand Air se sont partagé la besogne. L'un d'eux prend d'amusants clichés de la foule. La baraque flambe mais il ne s'en soucie guère.



LE PHOTOGRAPHE ALPINISTE

L'appareil photographique fait partie du bagage de l'alpiniste qui ne recule pas devant ce supplément de poids dans des passes où c'est déjà une prouesse de se hisser soi-même.

des documents aux courses de canots automobiles de Monaco. Désireux d'être bien placé, il avait frété une barque et, en dépit des observations des commissaires, avait été se poster non loin de la bouée de virage. C'était un poste périlleux, mais les canots étant forcés de ralentir pour virer, notre photographe était assuré d'avoir ainsi des clichés particulièrement intéressants, pris de près et en pleine course.

Et les plaques succédaient aux plaques. Par malheur, un des canots ne put ralentir à temps son allure, et vint donner de l'avant, non sans quelque violence, dans la barque qui portait Simons et son infortune, d'où plongeon, la tête la première, au beau milieu des flots.

Le bateau abordeur s'arrête, branle-bas et émoi général. On se précipite, on jette des bouées. Une tête apparaît; puis un bras et, au bout de ce bras, l'éternel appareil que dans son désarroi, tel Camoëns sauvant ses Lusiades, Simons n'avait pas abandonné. A peine hors de danger, encore tout haletant, il s'écriait :

« Quel malheur que je n'aie pu me photographier ! C'était là vraiment le document amusant ! »

Voici encore un photographe qui, suspendu dans le vide, au bout d'une poutre d'acier flexible, à plus de cent mètres en l'air, tout en haut d'un *sky-scraper* en construction, gigantesque bâtiment à trente étages dont le front se perd dans les nuages de New-York, prend flegmatiquement une vue générale des travaux et de leurs alentours.

Un naturaliste français, M. Louis Boutan, professeur à la Faculté des Sciences, n'a pas craint de descendre en scaphandre à de grandes profondeurs pour étudier la flore et la faune sous-marines. Les spectacles ainsi contemplés l'enthousiasmèrent à ce point qu'il imagina un appareil étanche lui permettant de prendre des clichés au magnésium et même automatiquement à des profondeurs supérieures à celles que l'homme peut atteindre.

Un écrivain maritime, M. Lestonnat, exprime dans *Les Sports* l'avis

que cet ingénieux appareil pourrait être fort utile à notre marine en cas de catastrophes analogues à celle du *Lutin*.

Quoi qu'il en soit, M. Boutan a pu obtenir des clichés fort intéressants.

LE PORTRAITISTE DES LIONS EN CAGE

Mais, dans ce sport passionnant, la palme revient jusqu'ici à un explorateur allemand, M. C. G. Schillings, un chasseur de fauves unique en son genre. Peu soucieux de semer la mort parmi d'infortunées bêtes sauvages, il prétendait seulement « étudier leur vie ». C'est dans ce but qu'à quatre reprises en moins de sept ans, il s'enfonça dans la brousse africaine et, si les récits de beaucoup de chasseurs sont sujets à caution, d'abord parce qu'ils sont chasseurs, et ensuite parce qu'ils reviennent de loin où personne ne les a accompagnés pour contrôler leurs dires, les siens ne sauraient être révoqués en doute. Chacun d'eux n'est que le commentaire de photographies admirables et émouvantes, merveilleux documents sans pareils jusqu'ici. M. Schillings aime les bêtes et pense qu'il est d'un intérêt capital de tout faire pour les bien connaître. Comment mieux étudier leurs mœurs qu'en les photographiant à l'improviste dans les actes les plus importants de leur libre existence? N'était-ce pas le moyen de pénétrer véritablement dans leur vie intime? Les bêtes que nous pouvons observer sont en captivité, ou même domestiquées; elles ne sont plus elles-mêmes; elles ont perdu l'esprit de la race. M. Schillings institua une enquête méthodique et il a obtenu des résultats magnifiques, au delà de toute espérance. Mais au prix de quelles peines, de quels dangers! Des lions ont bondi sur lui, des rhinocéros furieux l'ont chargé à trois cents pas, à une vitesse d'express. C'est tout de même autre chose qu'un parapluie d'académicien et bien souvent il n'a dû sa vie et ses chers clichés qu'à son adresse de tireur.



DANS LES AIRS

La position est périlleuse; le moindre mouvement pourrait être fatal au photographe juché ainsi, au mépris de tout vertige, à plus de cent mètres dans les airs.

La première difficulté à vaincre en ce nouveau genre d'études, et la plus embarrassante sans doute, consistait en ceci que

les bêtes, effrayées par l'approche de l'homme, leur ennemi, dorment tout le jour en leur tanière et ne vivent vraiment qu'à l'abri du voile tutélaire de la nuit. On répond : « Eh bien, et le magnésium ? » Mais, estimez-vous fort commode de prier votre sauvage modèle de se poser en telle place sur laquelle vous pourriez repérer la direction de votre objectif ? M. Schillings imagina un dispositif extraordinairement ingénieux, mais qui, dans la pratique, lui demanda une inlassable persévérance avant que d'être au point.

De même qu'il ne tira jamais sur un être vivant que pour défendre sa vie, c'est à son grand regret qu'il fut contraint d'exposer une proie à la voracité des fauves pour les attirer en un point précis. Il fixa donc en un endroit peu éloigné du passage de la bête féroce un piquet auquel il attacha le pauvre veau, ou l'infortuné ânon dont la mort devait servir la science. Il disposa à bonne distance son appareil fixé sur le piquet auquel il était rejoint par une corde qui, brusquement tendue par l'élan de l'agresseur, lion, léopard,

hyène, etc., faisait agir la détente qui enflammait le magnésium au moment précis où la bête de proie se jetait sur l'amorce. Elle se photographiait elle-même. Disons que bien souvent cet éclair éclatant au milieu de la nuit, mit l'assassin en fuite et sauva la vie à l'infortunée victime.

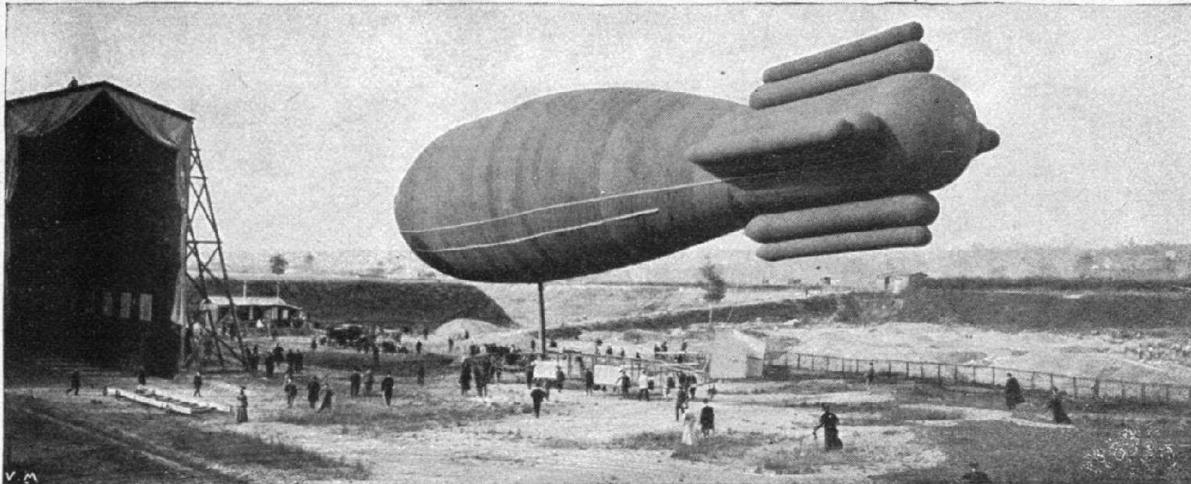
Il obtint ainsi des clichés tout palpitants, véritablement dramatiques, empoignants, d'un immense intérêt artistique, d'une très grande portée scientifique. M. Schillings a d'ailleurs réuni le récit de ses voyages et la collection de ses clichés en deux fort beaux volumes. Malheureusement pour nous ils sont en allemand. Sans doute les traduira-t-on.

Mais n'est-ce pas un vrai héros, que ce chevalier errant de la plaque sensible, intrépide et humain, sans peur et sans reproche ? Et à une époque où l'on s'efforce d'inculquer à tous et l'activité et le courage, n'est-ce pas une étrange surprise de découvrir dans le paisible inventeur de la photographie un de nos meilleurs professeurs d'énergie ?



SOUS LA TERRE

Dans l'étroit et malodorant tunnel, de l'eau jusqu'à la ceinture, le photographe recueille d'étranges paysages...



LA VILLE DE PARIS, le nouveau dirigeable de M. Deutsch, construit par Surcouf, a fait sa première sortie le 17 octobre. Il est de forme cylindrique, avec

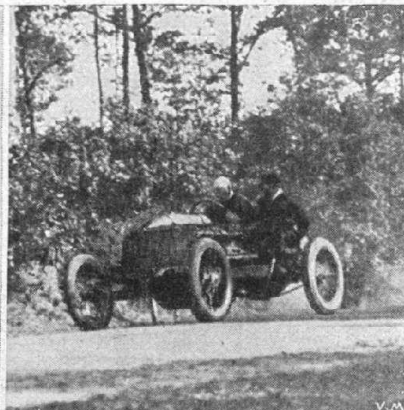
une pointe conique à l'avant et une penne à l'arrière, portant un système de huit ballonets stabilisateurs, disposés deux à deux en forme de croix.



DARRAGON, champion de France et du monde, est actuellement le meilleur homme de demi-fond. Il a battu en particulier dans le courant du mois de novembre Walthour et Mac Lean. Il est le seul stayer européen qui ait pu mettre en échec les Américains.



Une promenade au Bois de Boulogne réunissait, le 13 octobre, une quinzaine de propriétaires de vieilles machines, parmi lesquelles une bicyclette, à M. MEYER, et datant de 1868. Une promenade de vieilles automobiles a eu lieu le 11 novembre.



LEE GUINNESS et sa 260 chevaux a battu le record du kilomètre à Dourdan, le 21 octobre, en 20 s., le record du kilomètre en côte à Gaillon en 25 s. le 28 octobre, et les deux kilomètres à Origuy-Sainte-Benoite en 1 m. 3/5 le 4 novembre.



VIGNEAU (6), champion des forts, et RIGAUD (11) champion des renforts, vainqueurs du championnat des Halles, disputé aux Halles Centrales le 21 octobre. Le vainqueur du championnat de portage à la hotte a enlevé et porté à 100 mètres un fardeau de 320 kilogs.



CLYDE, par Childwick et Common Dance, à M. Veil-Picard, montée par Cormack, a gagné le prix Gladiateur. (Chantilly, 21 octobre.)



ELLEGAARD, le champion danois, toujours sur la brèche depuis six ans, a gagné le Grand Prix de Neuilly à la réunion de clôture de Buffalo le 14 octobre. Champion du monde cette année encore, l'excellent coureur tient tête avec avantage à nos champions Friol et Poulain.



PYTLASINSKI



GAMBIER



PADOUBNY

LA LUTTE A PARIS DANS LES MUSIC-HALLS

Le mois de novembre, chaque année, ramène à Paris les lutteurs. Cette année, trois tournois se disputent simultanément : l'un au Casino de Paris, un autre aux Folies-Bergère, le troisième au Cirque

Métropole. Les Russes PYTLASINSKI et PADOUBNY sont les favoris des deux premiers. Le Français GAMBIER est le meilleur homme du dernier qui ne comprend que des poids légers et moyens.



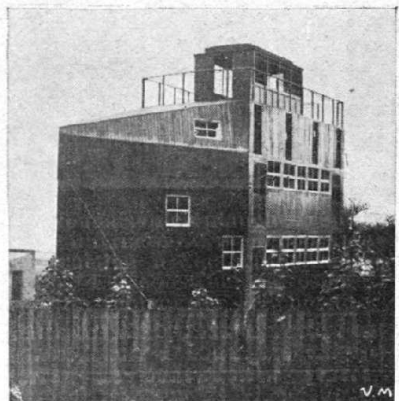
A la suite de l'accident doublement mortel survenu le 9 octobre, au Vélodrome Buffalo, par suite de l'entrée d'un motocycliste dans l'enceinte du public, la Préfecture de police a exigé que toutes les pistes soient entourées d'une double barrière. Le VÉLODROME D'HIVER l'a inaugurée.



KEYSER, le jeune coureur du Racing-Club, a gagné le prix Roosevelt, 4.827 m. en 15 m. 16 s. 1/5, le 28 octobre, battant de Fleurac, son camarade de club, qui l'avait gagné trois fois.



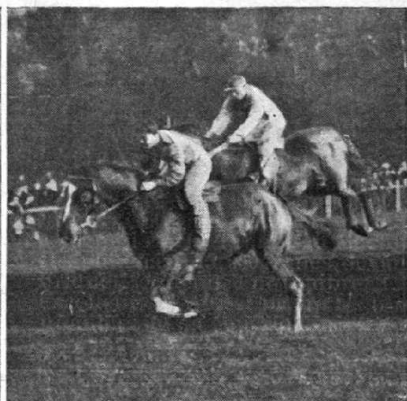
VITON a fait le meilleur temps des touristes dans la course d'Origny-Sainte-Benoite, couvrant deux kilom. du parcours, un en côte et l'autre en palier, en 1 m. 28 s. 1/5, le 4 nov. Le lendemain, Lee Guinness, avec sa 200 chevaux, a fait 1 m. 0 s. 2/5. Le temps effroyable n'a pas facilité la tâche des coureurs.



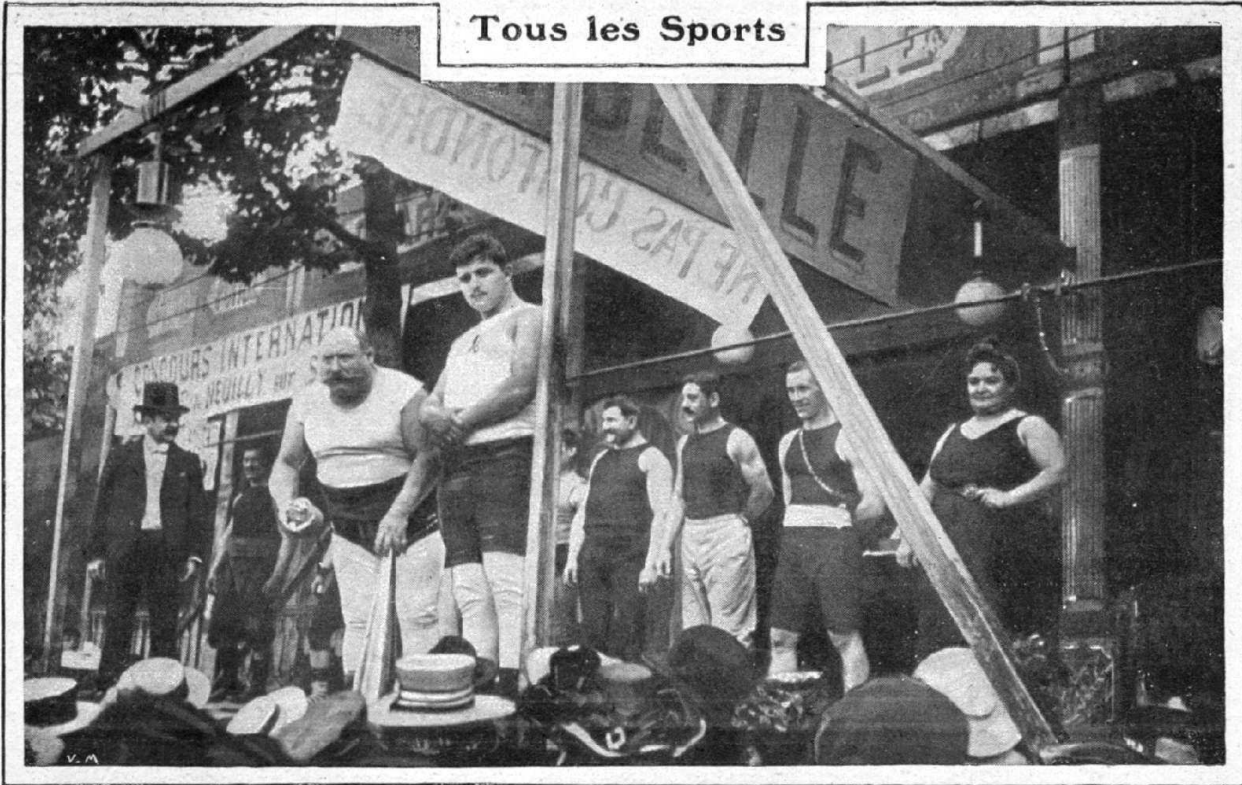
Cette maison en planches représente un AÉROPLANE en cours de construction à Southgate (Angleterre). Le constructeur espère, avec un moteur de 100 chevaux, élever cette énorme machine.



Un match entre le Racing-Club de France et le Trinity College de Cambridge, disputé à Paris le 1^{er} novembre, a été gagné par le club français. MALFAIT, de Roubaix, a enlevé le 400 et le 100 mètres.



KHASNADAR, à M. Gimpel (Sauval), a gagné le prix Francisco Martin, steeple-chase, 15.000 francs, devant Friquet. (Auteuil, 4 novembre). Cet excellent cheval est parmi les tout premiers de sa génération.



AUX ARÈNES FORAINES

Il n'y a pas encore bien longtemps, la lutte tenait ses assises dans les baraques foraines. Les arènes dirigées par Marseille aîné étaient les plus connues et le « boniment », qui précédait chacune des représentations, n'était pas un des attraits les moins originaux de ces manifestations soi-disant sportives.

MASSES DE CHAIR MUSCLES D'ACIER

Depuis quelques années, à pareille époque, se disputent sur les scènes de nos grands music-halls, des tournois de lutte qui sont suivis par un public nombreux. Des champions de tous les pays y prennent part, colosses aux muscles d'acier, au poids fantastique, dont les noms sont devenus populaires et dont quelques-uns arrivent à tirer de leur force une source de bénéfices énormes

MESDAMES et Messieurs, trêve de plaisanteries, nous allons avoir l'honneur de vous offrir une représentation extraordinaire dans nos célèbres arènes.

« La lutte, Mésdames et Messieurs, n'est pas un combat : c'est la première gymnastique du monde !

« Nous avons ici cinq bons lutteurs :

M. Louis, le rempart de Toulouse ! M. Jean le terrible cuirassier ! M. Bras-de-Fer, la terreur du Nord ! M. Félix, le sanglier des Ardennes ! et le lutteur noir : Bamboula.

« Aussi, sans provocation aucune, s'il y a dans la société quelques amateurs, hommes forts, lutteurs de profession ou non, n'importe lesquels, qui veulent bien nous prêter leur concours, nous n'en refusons aucun : nous acceptons tout le monde !



LA LUTTE SUISSE, DITE « LUTTE AU CALEÇON »

Pratiquée par les pâtres de l'Oberland, de l'Unterwald, de l'Uri, la lutte au caleçon est un combat athlétique en même temps qu'un exercice de force. Le peintre Giron, dans un tableau plein de mouvement, nous fait assister à une séance de ce sport qui peut presque être considéré comme le sport national suisse.



LA LUTTE EN BRETAGNE (TABLEAU DE LUCIEN SIMON)

De même que les Suisses, les Bretons se sont, pendant longtemps, livrés aux exercices de la lutte avec, cependant, quelques légères variantes. C'est ainsi que les lutteurs bretons n'adoptaient aucun costume spécial. Ils se rencontraient dans un endroit choisi non loin du village et les habitants venaient assister, nombreux, à ces luttes sincères et désintéressées.

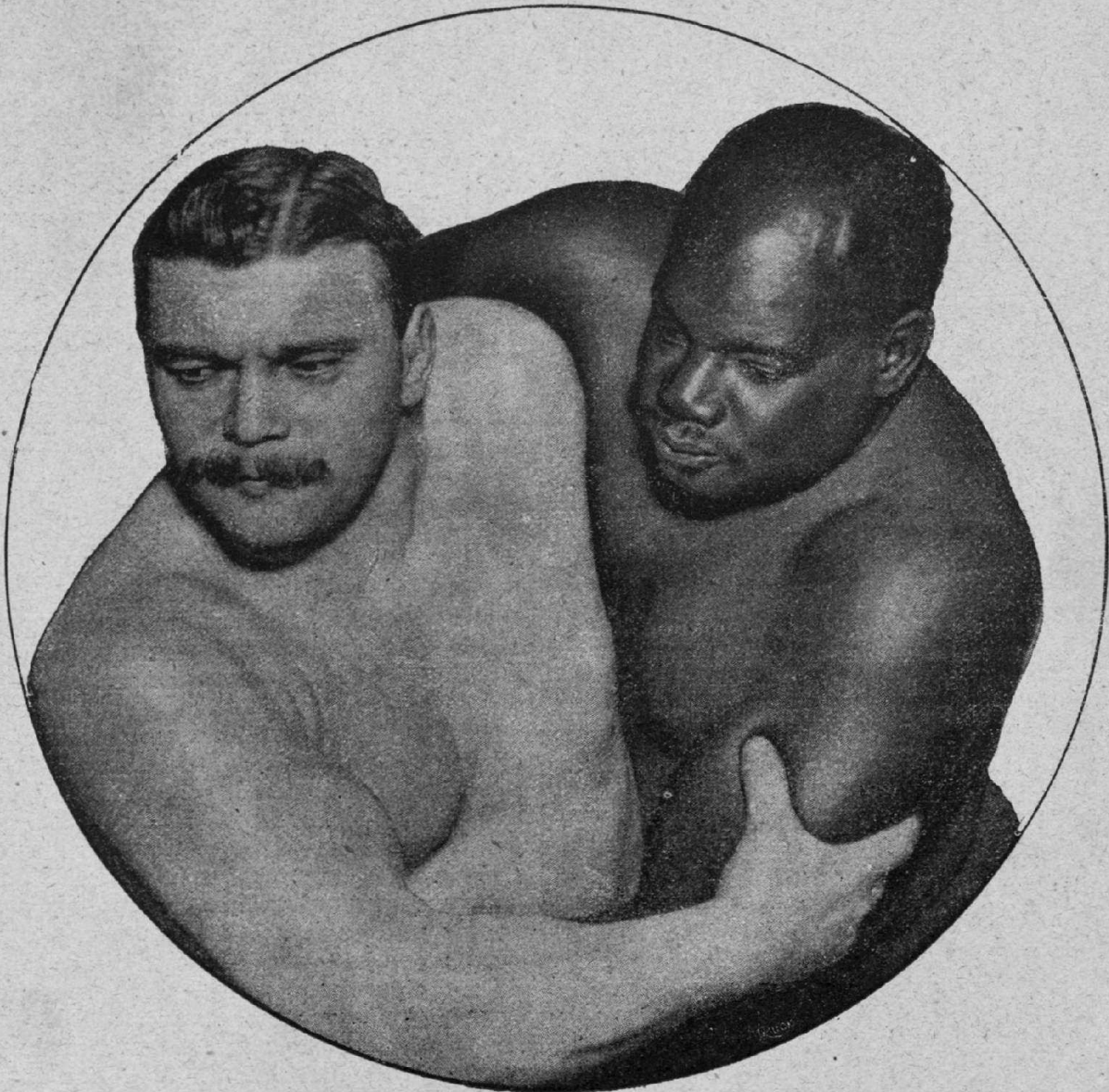
« On va donner les gants ; s'il y a des amateurs, haut les mains ! »

Lancé d'une voix de stentor par un homme grand, gras et fort, ce « boniment », digne de Rossignol-Rollin qui fut le roi des « annonces » de ce genre, a arrêté de nom-

— Voici un gant. A qui un autre ?

Et le même dialogue s'engage jusqu'à ce que chacun des lutteurs, qui assistent à la parade, soit pourvu d'un adversaire.

Que les temps sont changés ! Aujourd'hui, un orchestre imposant prélude, sur les



BLANC ET NOIR

Tous deux enlacés dans une « prise debout », le danois Petersen (104 kilogs) et le martiniquais Anglio, dit l'Effroyable (120 kilogs), aux muscles également remarquables, viennent de s'aborder et chacun s'efforce « d'amener » l'autre au tapis.

breux badauds qui contemplent avec admiration quelques lutteurs, vêtus de maillots roses, montrant des ventres énormes et des pectoraux puissants.

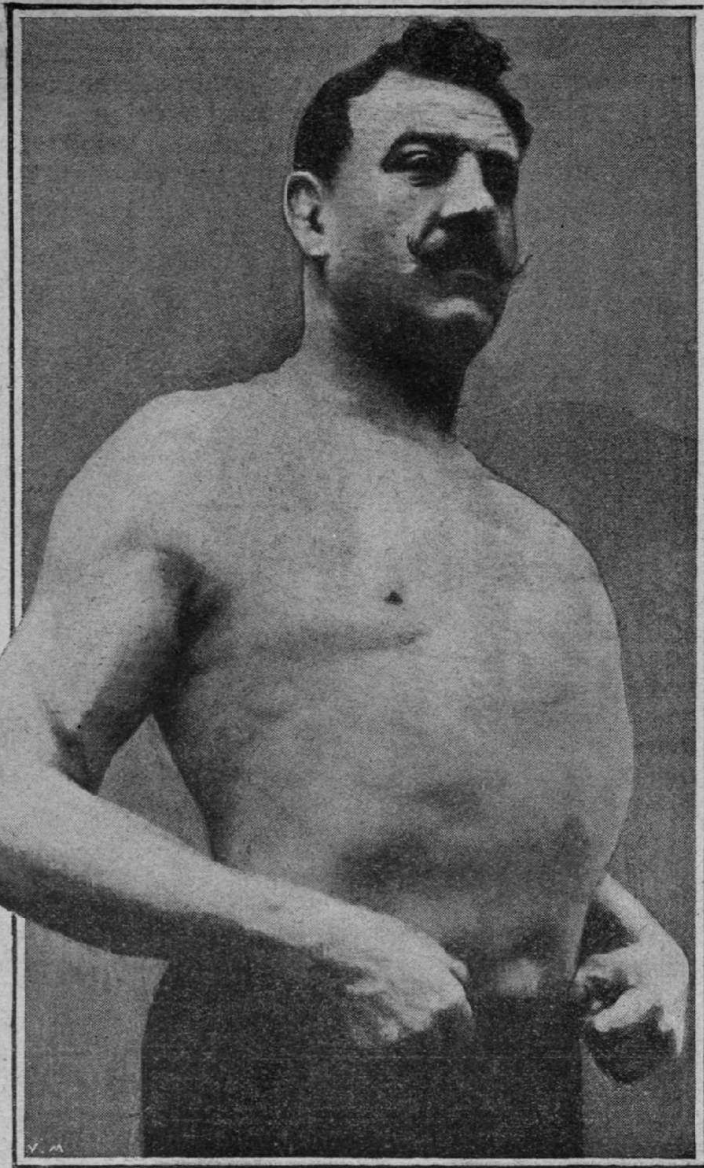
Le « bonisseur », après un temps d'arrêt, s'empare de quelques gants :

— Eh bien ! y a-t-il des amateurs ?

— Voilà ! répond une voix cassée, je demande un gant !

scènes de nos grands music-halls, au défilé des lutteurs présentés au public par un « speaker » impeccable qui a détrôné l'ancien « bonisseur » des arènes athlétiques en plein air.

La présentation terminée, deux lutteurs désignés à l'avance, viennent démontrer les coups interdits par un règlement spécial, comme étant trop dangereux.



LE CHAMPION FRANÇAIS PAUL FONS

Presque toujours vainqueur des tournois auxquels il prit part, Paul Fons, appelé « le bon géant » mesure 1^m97 et est détenteur de la Ceinture d'Or.

Le tournoi va commencer par des séries éliminatoires et des demi-finales pour arriver à une finale qui mettra en présence les deux meilleurs « hommes » ou, du moins, ceux présentés comme tels.

Cela durera un mois pendant lequel des recettes superbes seront encaissées pour le plus grand bien ou pour le plus grand mal de ce sport car, si ces représentations ont leurs fanatiques, on doit ajouter qu'elles ont également de nombreux détracteurs.

Mais la première lutte va avoir lieu. Un coup de sifflet et les adversaires traversent la scène dans toute sa largeur, se touchent

la main en guise de salut, puis se retournent brusquement et tombent en garde.

C'est alors une succession de « passes » savantes parées de part et d'autre et qui font durer le plaisir des spectateurs, ou encore, en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, l'un des combattants est « amené » au tapis et couché sur les deux épaules. Des acclamations saluent le vainqueur pendant qu'il tend la main à son adversaire malheureux et tous deux laissent la place à d'autres qui feront, à peu de chose près, la même chose!

Chaque soir, les mêmes spectateurs reviendront assister aux diverses rencontres, avec, cependant, moins d'intérêt au début que vers la fin, alors que les « meilleurs » commencent à entrer en lice. C'est la période des « matches nuls », c'est-à-dire que, pour corser l'intérêt des luttes, des adversaires arrivent... à ne pouvoir se tomber. La lutte est alors renvoyée au lendemain. On se passionne, on établit des pronostics, on va même jusqu'à faire la cote et pourtant...! Mais la foi sauve, et, bien que l'on soit tenté de dire comme certains que « chez les nations modernes, la lutte n'est plus un exercice et est à peine un spectacle », il faut reconnaître que le résultat de toutes les luttes n'est pas arrêté à l'avance. Beaucoup sont sincères, car il existe souvent une animosité très vive entre les combattants. Mais, sauf ces cas spéciaux, les luttes qui peuvent paraître sincères, présentent un intérêt relatif. Il arrive, en effet, qu'un arrangement intervienne entre deux anta-

gonistes, et que, par camaraderie, ou le plus souvent par intérêt pécuniaire, le résultat de la lutte, malgré toutes les apparences de sincérité, soit faussé. Certains lutteurs sont, en outre, d'habiles comédiens, de joyeux fumistes comme celui qui, par la voie des journaux sportifs, lançait un défi retentissant à un adversaire qu'il n'avait, d'après lui, jamais rencontré, alors que deux jours auparavant ils luttaient ensemble dans une petite ville du Midi!

Il n'en était pas de même autrefois et on assista aux arènes de la rue de Montesquieu à des rencontres sérieuses.

C'est à ces arènes qu'eurent lieu les véritables débuts de Marseille aîné qui devait laisser un nom fameux dans les annales de

la lutte. Marseille se rendit compte de la force dont il était doué au cours de luttes que, chaque dimanche, les jeunes gens du Midi soutenaient entre eux. Il décida de venir à Paris et de se mesurer avec les meilleurs, dont Arpin était à ce moment le champion.

La rencontre eut lieu aux arènes de la rue de Montesquieu. Marseille, mince mais paraissant cependant souple et nerveux, semblait devoir être « tombé » facilement par Arpin, qui offrait l'aspect d'un formidable colosse. Ce fut le contraire qui se produisit car, après trente-cinq minutes de passes savantes, les deux épaules d'Arpin touchèrent le tapis.

Les arènes de la rue de Montesquieu fermèrent leurs portes en 1852 et, jusqu'en 1866, la lutte n'eut plus de terrain officiel. A cette époque, elle retrouva un abri au gymnase Paz puis vinrent les arènes de la rue Le Peletier qui furent ouvertes pendant un an, mais où l'on s'occupa du côté spectacle, en oubliant un peu trop la lutte même.

Ce fut là, en effet, que débuta l'homme masqué sur lequel les bruits les plus divers furent répandus. C'est au point que l'on en est arrivé à confondre ceux qui, la figure cachée par un « loup » noir, bleu ou rouge, défilèrent sur les planches de ces arènes ou, plus tard, sur les scènes des music-halls. Toujours est-il que le premier homme masqué obtint un succès énorme par suite du mystère qui entourait sa personnalité. Des imitateurs vinrent ensuite, mais le public se fatigua assez rapidement de ces représentations et il advint même qu'il se fâcha sérieusement quand il apprit que, fort souvent, le résultat était décidé à l'avance dans la coulisse.



UN LUTTEUR JAPONAIS

Le lutteur japonais, qu'il ne faut pas confondre avec le jiu-jitsuan de même race, est un combattant redoutable.

Lorsque les arènes de la rue Le Peletier disparurent, la lutte se réfugia dans les fêtes foraines. Ce ne fut qu'en 1898, que M. de Lusenski, alors directeur du *Journal des Sports*, eut l'idée de créer une épreuve classique à faire disputer par les lutteurs sur la scène d'un music-hall parisien. Auparavant, Paris avait bien reçu la visite de quelques champions étrangers comme Tom Cannon et Yousouf, mais ces exhibitions n'avaient pas plu au public. D'ailleurs, un très gros scandale éclata un jour au sujet de Tom Cannon. Tous les soirs, le lutteur américain *tombait* les compétiteurs qui se présentaient devant lui. Or, il advint que l'on proposa à un lutteur français très connu de se laisser « tomber » par Tom Cannon et ce, bien entendu, moyennant un « cachet » consolateur et la promesse qu'à quelque temps de là, Tom Cannon serait à son tour « tombé » par lui. De cette façon, l'amour-propre de chacun — la bourse aussi — y trouveraient leur compte respectif. A la première rencontre, Tom Cannon triompha donc, mais lorsque vint le jour de la revanche, convenue et acquise à l'avance au lutteur français, Tom Cannon se refusa à se laisser battre. Alors, il se passa une chose incroyable : le lutteur français s'avança sur le devant de la scène et dévoila au public les petits tripotages dont on entendait qu'il fût dupe.

Le Turc Yousouf, dont nous parlions plus haut, était doué d'une force ter-



LE TURC NOUROULLAH

Le géant turc est considéré comme l'homme le plus fort du monde. C'est un colosse qui mesure 2 mètres et pèse 157 kilogs, record du poids chez les lutteurs.

rible et faisait preuve d'une sauvagerie et d'une brutalité inouïes. Lors d'un assaut, de lutte libre il est vrai, il alla jusqu'à employer des moyens d'attaque et de défense si cruels, que le public envahit la piste. A grands coups de canne, de pied et de poing, on parvint, enfin, à faire lâcher prise au Turc brutal qui, à quelque temps de là, périt dans le naufrage de la *Bourgogne*, au cours duquel, pour essayer de se sauver, il fit montre d'une férocité sans égale.

Ces scènes écœurantes ne se produisent plus maintenant et c'est fort heureux.

De nos jours, le nombre des lutteurs professionnels s'est accru dans des proportions considérables. Il y en a de partout, de tous les pays. Parmi ceux qui ne luttent plus depuis quelque temps mais qui furent célèbres, on peut citer Félix Bernard, Pietro Dalmasso, François le Bordelais, etc. et au nombre de ceux qui furent un peu moins connus, il faut cependant retenir les noms de Crest et d'Eugène de Paris. Ce dernier dirige actuellement une Académie de lutte à Saint-Petersbourg. Quant à Crest, avant de s'occuper de sport hippique, il fut engagé à l'Opéra pour figurer un des gladiateurs des *Barbares*, ce qui lui permit de se faire faire des cartes de visite ainsi libellées :

CREST
de l'Opéra.

Une grande et profonde dissemblance existe entre les lutteurs anciens et les lutteurs modernes. Les premiers ne recherchaient que le seul développement



LE COSAQUE PADOUBNY

Padoubny, surnommé le Cosaque, a réussi un rare exploit : il a, en effet, tombé dans un match fameux, disputé à Saint-Petersbourg, le champion français Paul Pons.

de la force physique et arrivaient à offrir un ensemble esthétique parfait : Aujourd'hui, les lutteurs modernes nous donnent, à de rares exceptions près, le spectacle de gens charnus et épais, aux abdomens énormes posés sur des cuisses puissantes mais trop grosses, aux figures bouffies et aux cous de dimensions exagérées sous les-

quels se tassent des bourrelets de graisse inutile.

Quant à la lutte pratiquée en France, elle porte le nom de lutte gréco-romaine, « de la tête à la ceinture », et comporte une variété très grande de coups à faire, de parades et de ruses. Certains coups sont défendus comme trop dangereux : le collier de force, l'écrasement des vertèbres cervicales, le retournement des bras à l'américaine, la clef allemande et la cravate. Cette dernière est pourtant autorisée quelquefois. Il ne reste plus alors que des passes sans danger, où la force et l'adresse sont seules en jeu, et qui doivent permettre de mettre l'adversaire à terre sur les deux omoplates, avec un temps d'arrêt.

D'autres luttes sont pratiquées dans différents pays : la lutte au caleçon, en Suisse, dans laquelle les adversaires sont revêtus d'un caleçon en toile à voile dont la ceinture et les extrémités sont terminées par un bourrelet. Ici les prises et les enlacements de jambes sont autorisés et le but poursuivi dans cette lutte est de terrasser son antagoniste, d'une façon ou d'une autre.

La lutte à l'américaine dont la devise est *catch as catch can* : attrape comme tu peux ! lutte libre où tous les moyens employés sont bons.

La lutte turque pour laquelle les combattants s'ignent d'huile le corps, portent un caleçon en cuir épais et se livrent à de furieux assauts.

La lutte libre qui peut être considérée plutôt comme un pugilat.

La lutte hindoue qui ressemble un peu à la lutte à l'américaine. Enfin la lutte japonaise, sorte de lutte gréco-romaine qu'il ne faut pas confondre avec le jiu-jitsu que nous avons vu apparaître dernièrement

chez nous. Le principe du jiu-jitsu est d'annihiler, surtout grâce à de grandes connaissances anatomiques, l'adversaire le plus vigoureux par des prises douloureuses et l'obliger ainsi à se rendre à merci.

L'entraînement chez les lutteurs consiste d'abord à faire des poids, gros ou petits. La marche, la course, le saut à la corde sont également recommandés.

Quant à la nourriture, elle doit être saine et abondante. Les viandes saignantes, le cheval surtout, et les légumes sont reconnus comme les plus fortifiants. Un lutteur sérieux ne devrait ni se livrer à l'alcool, ni fumer ; l'hygiène des lutteurs est la même que celle à suivre dans tous les sports.

Les gains réalisés par les professionnels en renom sont élevés. Pour donner une idée des « cachets » touchés actuellement par les lutteurs les plus connus, nous citerons le cas de Padoubny qui encaisse, quand il lutte, des appointements fixes de quatre à cinq mille francs par mois. Ces appointements sont indépendants des prix affectés aux épreuves disputées, ce qui permet aux meilleurs lutteurs, car pour eux, les cachets sont à l'avenant, de pouvoir quelquefois se retirer après fortune faite. Paul Pons, le plus célèbre des lutteurs français actuels, a déjà amassé près de deux cent mille francs et possède une automobile.

C'est assez dire que l'organisation d'un tournoi coûte excessivement cher et c'est ce qui excuse un peu le « jeu des petites combinaisons » entre ceux qui le dirigent et ceux qui y prennent part.

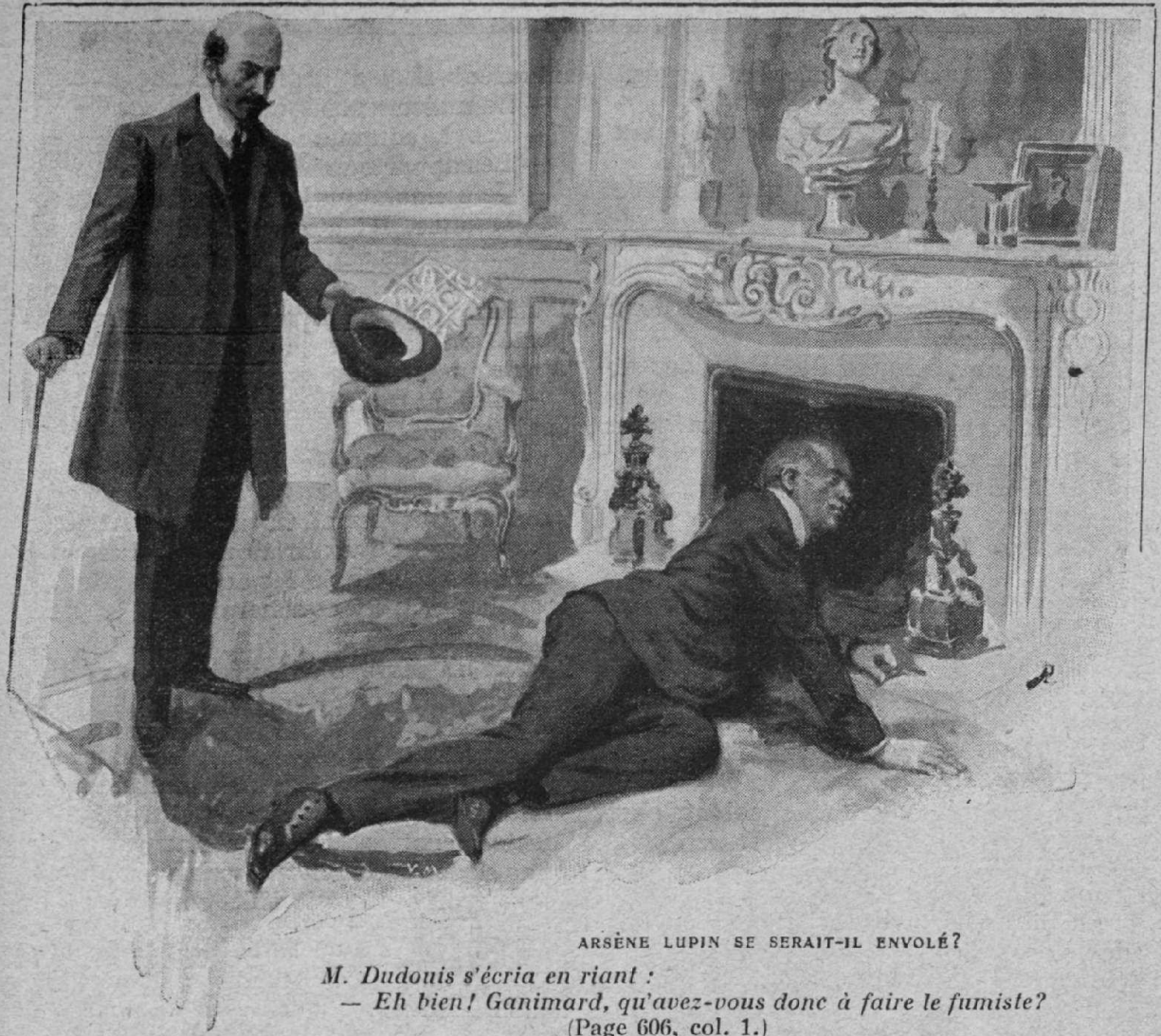
Jadis, les hommes forts, chichement rémunérés, exerçaient leurs muscles pour le seul profit d'une gloire qui ne leur suffit plus et que la faveur du public entoure de richesse. Ainsi va le monde !



LE « BONISSEUR »

Sur l'estrade des arènes foraines, un des lutteurs, embouchant un énorme porte-voix, faisait un « boniment » original, proposant un « caleçon » aux amateurs désireux de se mesurer avec les champions assistant à la parade.





ARSÈNE LUPIN SE SERAIT-IL ENVOLÉ ?

M. Dudouis s'écria en riant :

— Eh bien ! Ganimard, qu'avez-vous donc à faire le fumiste ?
(Page 606, col. 1.)

Les Nouvelles Aventures d'Arsène Lupin
par Maurice LEBLANC

LA DAME BLONDE

Arsène Lupin s'échappe, mais Ganimard, dans une nouvelle affaire retentissante, retrouve son tour de main

II. — L'HISTOIRE DU DIAMANT BLEU

A sept heures du soir, M. Dudouis, chef de la Sûreté, étonné de n'avoir point de nouvelles, se présenta rue Clapeyron. Il interrogea les agents qui gardaient l'im-

meuble, puis monta chez Me Detinan qui le conduisit dans sa chambre. Là, il aperçut un homme, ou plutôt deux jambes qui s'agitaient sur le tapis, tandis que le torse

(1) RÉSUMÉ DES PRÉCÉDENTES AVENTURES (n° 6, 11, 12, 13, 15, 16, 17, 18 & 22)

Avec un talent d'invention qui fait de lui le égal du grand romancier anglais Conan Doyle, Maurice Leblanc a narré dans Je sais tout la

« Vie extraordinaire d'Arsène Lupin », cet escroc de marque dont les audacieuses aventures ont émerveillé des centaines de milliers de lecteurs.

auquel elles appartenait était engagé dans les profondeurs de la cheminée.

— Ohé!... ohé!... glapissait une voix étouffée.

Et une voix plus lointaine, qui venait de tout en haut, répondait :

— Ohé!... Ohé!...

M. Dudouis s'écria en riant :

— Eh bien! Ganimard, qu'avez-vous donc à faire le fumiste?

L'inspecteur s'exhuma des entrailles de la cheminée. Le visage noirci, les vêtements couverts de suie, les yeux brillants de fièvre, il était méconnaissable.

— Je le cherche, grogna-t-il.

— Qui?

— Arsène Lupin... Arsène Lupin et son amie.

— Ah ça! mais, vous imaginez-vous qu'ils se cachent dans les tuyaux de la cheminée?

Ganimard se releva, appliqua sur la manche de son supérieur cinq doigts couleur de charbon, et sourdement, rageusement :

— Où voulez-vous qu'ils soient, chef? Il faut bien qu'ils soient quelque part. Ce sont des êtres comme vous et moi, en chair et en os. Ces êtres-là ne s'en vont pas en fumée.

— Non, mais ils s'en vont tout de même.

— Par où? par où? la maison est

entourée! il y a des agents sur le toit!

— La maison voisine?

— Pas de communication avec elle.

— Les appartements des autres étages?

— Je connais tous les locataires. Ils n'ont vu personne. Ils n'ont entendu personne.

— Êtes-vous sûr de les connaître tous?

— Tous. La concierge répond d'eux. D'ailleurs, pour plus de précaution, j'ai posté un homme dans chacun de ces appartements.

— Il faut pourtant bien qu'on mette la main sur eux.

— C'est ce que je dis, chef, c'est ce que je dis. Il le faut, et ça sera, parce qu'ils sont ici tous deux... ils ne peuvent pas ne pas y être. Soyez tranquille, chef, si ce n'est pas ce soir, je les aurai demain... J'y coucherai!... J'y coucherai!..

SUR LA PISTE D'UN AUTRE FORFAIT.

De fait il y coucha, et le lendemain aussi, et le surlendemain également. Et, lorsque trois jours entiers et trois nuits se furent écoulés, non seulement il n'avait pas découvert l'insaisissable Lupin et sa non moins insaisissable compagne, mais il n'avait même pas relevé le plus petit indice qui lui permit d'établir la plus petite hypothèse.

RÉSUMÉ DES PRÉCÉDENTES AVENTURES (Suite)

Il nous l'a montré échappant aux recherches de la police, jusqu'au jour où, jugeant son arrestation nécessaire, il se laisse appréhender par l'inspecteur Ganimard. Quand le « coup » fructueux qu'il a préparé est réalisé, grâce à des complices, Arsène Lupin, pressé de redevenir libre, s'ingénie à tromper les magistrats sur sa propre personnalité, et la clé des champs lui est rendue. La place manque pour rappeler ici, dans leurs détails émouvants, les fantastiques exploits que, dès lors, il exécute. Arsène Lupin reste quelque temps, ensuite, sans faire parler de lui. Mais Maurice Leblanc a retrouvé sa trace et voici qu'il entreprend de raconter les « Nouvelles Aventures » de son cynique héros. Elles seront plus extraordinaires encore que les premières.

Le début de La Dame Blonde — c'est le titre de cette deuxième série, qui formera un roman complet — nous fait assister (Je sais tout, n° 22) à l'une des affaires les plus hardies qu'ait conçues le cerveau fécond d'Arsène Lupin. Ne trouve-t-il pas le moyen de subtiliser à un brave homme de professeur, M. Gerbois, le billet qui a gagné un million à la Loterie de la Presse, et n'a-t-il pas l'aplomb de réclamer, à distance, bien entendu, la forte somme sous son propre nom? Un duel épique s'engage entre le véritable pro-

priétaire du billet et l'habile filou, qui, pour faire capituler son adversaire, lui enlève sa fille. M. Gerbois, désespéré, se soumet : il accepte de partager le montant du gros lot avec son persécuteur. Le lendemain, muni du bienheureux numéro, qu'il a reçu dans la matinée,

— Arsène Lupin tient toujours ses promesses — le professeur se présente au Crédit Foncier, où mille billets de mille francs lui sont comptés. Un rendez-vous est ménagé, chez M^e Dutinan, le défenseur d'Arsène Lupin. A l'heure fixée, Lupin est là, et M. Gerbois lui remet un demi-million. Mais la police a vent de l'entrevue, et la maison est bientôt cernée, Arsène Lupin, de la fenêtre, reconnaît l'inspecteur Ganimard à la tête des agents. A ce moment, arrivent chez l'avocat deux personnes : l'une est M^{lle} Suzanne Gerbois, l'autre, une dame blonde qui a servi de chaperon à la jeune fille pendant sa disparition. Elles sont introduites. On sonne, c'est Ganimard... « Vous venez, chère amie, » dit Lupin en s'adressant à la dame blonde. Et ils sortent du salon. Ganimard pénètre dans l'appartement... « Nous le tenons! », s'écrie-t-il triomphalement, après s'être assuré que toutes les issues sont gardées par ses hommes.

Et c'est pourquoi son opinion de la première heure ne variait pas.

— Du moment qu'il n'y a aucune trace de leur fuite, c'est qu'ils sont là!

Peut-être, au fond de sa conscience, était-il moins convaincu. Mais il ne voulait pas se l'avouer. Non, mille fois non, un homme et une femme ne s'évanouissent pas ainsi que les mauvais génies des contes d'enfants. Et sans perdre courage, il continuait ses fouilles et ses investigations comme s'il avait espéré les découvrir, dissimulés en quelque retraite impénétrable, incorporés aux pierres de la maison.

Mais le treizième jour, revenant à la Préfecture de police, il rencontra sur le quai des Orfèvres M. Dudouis, qui montait en voiture et qui l'appela :

— Vite, Ganimard, assez de bêtises et de temps perdu. Laissez-moi tranquille avec votre Lupin et votre dame blonde, et travaillons d'un autre côté. Il y a de l'ouvrage. Cocher, 134, avenue Henri-Martin.

— Ah ! dit l'inspecteur, c'est pour l'assassinat de cette nuit ? Folenfant m'en a parlé. Ça n'a pas l'air bien intéressant.

— Beaucoup moins évidemment que vos histoires de Lupin. Mais que ça vous intéresse ou non, l'assassinat du baron d'Hautois a quelque importance.

Ils arrivèrent à l'hôtel qu'habitait le baron. Le juge d'instruction était en train de reconstituer la scène du crime, et il y avait là beaucoup de personnes, des agents, deux médecins, des domestiques qui remplissaient la chambre et le couloir.

Contrairement à ses habitudes de bon policier que passionne et que stimule le premier examen d'une affaire encore neuve, Ganimard était distrait. L'esprit toujours en proie à la même obsession, il allait et venait au hasard, écoutait sans entendre, regardait sans voir, lorsque, soudain, il avisa, sur une table où l'on avait déposé les pièces à conviction, quelque chose qui le frappa vivement. C'était une poignée de cheveux, des cheveux blonds, mais d'un blond particulier, étincelant comme de l'or. Il demanda à l'un de ses collègues, l'inspecteur Dieuzy :

— Où a-t-on pris cela ?

— Dans la main du mort.

— Dans la main du mort, ces cheveux de femme ! C'est donc une femme qui a tué le baron.

— Oui, la demoiselle de compagnie, la lectrice.

— Elle est arrêtée ?

— Non, elle a disparu.

— Comment ?

— On ne sait pas.

— Mais il faut savoir, s'écria Ganimard, très ému.

Et les yeux ouverts cette fois, les oreilles attentives, il se mit à étudier l'affaire pour son compte.

OÙ IL EST QUESTION D'UN DIAMANT BLEU, D'UN STYLET D'ACIER ET DE CHEVEUX D'OR.

Ce crime, on s'en souvient puisqu'il est tout récent, est un des drames les plus mystérieux de notre époque. J'en emprunte le récit aux journaux.

« Le général baron d'Hautois, ambassadeur à Berlin sous le second Empire, a été assassiné cette nuit dans l'hôtel qu'il occupait depuis la mort de son frère, et que celui-ci lui avait légué, au n° 134 de l'avenue Henri-Martin.

« Affaibli par l'âge et la maladie, il vivait dans la retraite la plus absolue, sous la garde d'une religieuse, la sœur Auguste, et d'une demoiselle de compagnie, M^{lle} B... plus spécialement engagée comme lectrice.

« Hier soir, en l'absence de la sœur Auguste, M^{lle} B... s'offrit à passer la nuit sur la chaise-longue du cabinet de toilette. A dix heures, le domestique vint prendre les ordres et se retira, laissant son maître avec M^{lle} B... qui, à ce moment, lisait à haute voix.

« Ce domestique dormait à peine, lorsque, un peu avant minuit, il fut réveillé par le bruit de la sonnette électrique qui relie sa chambre à celle de M. d'Hautois. Il descendit en hâte et poussa vivement la porte. Au milieu de la pièce, entre la table et l'armoire à glace, gisait le corps de son maître. M^{lle} B... n'était plus là.

« Il donna aussitôt l'alarme. Le cocher courut chez le commissaire du 16^e arrondissement, M. Chevalot, qui, sans plus tarder, fit les premières constatations.

« Une seule blessure avait occasionné la mort, une blessure au cou par où le sang avait giclé violemment, mouchetant de taches noires les livres qui encombraient la table. Mais auparavant une lutte terrible avait dû se produire, comme le montrent le désordre de la pièce, les chaises renversées, un grand flambeau de cristal cassé en mille morceaux. Du reste, le visage du baron conservait une expression d'épouvante folle, et son corps était crispé, recroquevillé sur lui-même.

« Au creux de sa main, à la pointe de ses

ongles qu'un effort convulsif avait entrés dans sa chair, on a découvert une poignée de cheveux blonds, des cheveux de femme d'un blond éclatant, lumineux comme des fils d'or. Et, près du cadavre, se trouvait un petit stylet très fin, à lame d'acier et à manche d'ivoire qui, le sang dont il est encore souillé l'indique suffisamment, fut l'instrument du crime.

« Or, ce stylet appartenait à M^{lle} B... qui s'en servait de façon constante pour découper et marquer les pages du livre en lecture. En outre, les cheveux de M^{lle} B... sont, paraît-il, de ce blond métallique à reflets d'or. Le doute ne semble donc pas possible, quant à l'auteur de l'assassinat.

« Les motifs du crime sont plus obscurs. Le portefeuille du baron n'ayant pas été touché, on pourrait supposer que le vol est étranger à l'affaire. Mais le nom même du général baron d'Hautois rend cette hypothèse inadmissible. Qu'on se rappelle, en effet, l'histoire ou plutôt, — puisque la série de ses aventures à travers le monde ne paraît pas terminée, — qu'on se rappelle la première histoire du diamant bleu, — le diamant bleu, joyau de la couronne royale de France, donné par S. A. R. le prince de X... à M^{me} de B... et, à la mort de celle-ci, racheté par le baron d'Hautois en mémoire de la brillante mondaine qu'il avait passionnément admirée.

« Le diamant bleu aux mains du baron, la clef du mystère n'est-elle pas là? Et si, comme il est tout permis de le croire, le diamant bleu ne se retrouve point, ne peut-on dire que le crime de la rue Saint-Dominique est expliqué? »

Il ne l'était nullement, et ces extraits d'un journal du lendemain montrent bien l'incertitude des résultats obtenus.

« L'énigme se complique. Trois points principalement déconcertent la police et le parquet. D'abord, quel est le motif du crime? Contrairement à ce qui a été dit, *le diamant bleu n'a pas été volé!* Il était, il est encore au doigt, à l'index du baron d'Hautois, le chaton retourné en dedans, ce qui a pu faire croire qu'il n'y avait là qu'un simple anneau d'or. Mais Antoinette Bréhat, — c'est le nom de la demoiselle de compagnie, — Antoinette Bréhat connaissait évidemment l'existence de la bague. Alors, pourquoi ne l'a-t-elle pas prise? Doit-on supposer qu'en voyant le baron appuyer sur la sonnette électrique elle ait perdu la tête et se soit enfuie sans penser au diamant bleu?

« Cette version n'est guère probable,

car, entre le signal de la sonnerie et l'instant où le domestique a pénétré dans la chambre, il s'est écoulé tout au plus trois minutes. Or, à ce moment, le baron gisait sur le tapis, inanimé, et loin du bouton d'appel. Il faudrait donc, ou bien que M. d'Hautois eût sonné *pendant* la lutte, ce qui est impossible, vu que le signal fut long, ininterrompu, et nullement saccadé, — ou bien qu'il eût sonné *avant*, ce qui est également impossible, vu que la lutte, l'assassinat, l'agonie et la fuite n'ont pu se dérouler dans ce court espace de trois minutes.

« Par conséquent, seule, Antoinette Bréhat était en mesure de sonner. Mais alors, — et c'est là le second problème, — qui l'empêchait, ayant le temps de sonner, de prendre le temps d'enlever le bijou du doigt de sa victime? Et pourquoi d'ailleurs a-t-elle sonné?

« Enfin, troisièmement, par où s'est-elle enfuie? Le cocher affirme que, quand il s'est rendu chez le commissaire, il a dû tirer le verrou qui barrait la porte du vestibule, et décrocher la chaîne de sûreté tendue d'un battant à l'autre. En outre, toute la nuit du crime, il a plu. Pourtant, dehors, sur le sable mouillé du petit jardin qui précède l'hôtel, aucun vestige de pas.

« Dans ces conditions, il est difficile de prévoir la réponse que pourra faire la police aux différents problèmes qui lui sont posés. L'unique certitude, c'est que le crime a été commis par Antoinette Bréhat. Mais qui est cette Antoinette Bréhat? Il y a une dizaine de jours, elle se présentait à la sœur Auguste, qui, sur la seule foi de sa bonne mine et de ses propos réservés, l'engageait au service du baron. De certificats, la sœur Auguste l'avoue, il ne lui en fut pas réclamé.

« Dans la chambre qu'elle occupait, on n'a trouvé que du linge marqué aux initiales A. B., deux robes et un chapeau achetés au Louvre, beaucoup de romans, la plupart français, quelques-uns anglais, allemands ou espagnols, et non traduits, — mais point de papiers. »

Telle est, brièvement racontée, l'affaire de l'avenue Henri-Martin. Je n'entrerai pas dans de plus amples détails, pour cette excellente raison qu'elle n'en comporte pas un de plus. Si compliquées qu'elles soient, les énigmes proposées dans ces diverses aventures sont très précises. Elles se composent de faits inexplicables, mais de faits peu nombreux. Les éléments du procès

sont étranges, mais rares. On voit ce qu'il y a, on constate ce que les yeux peuvent constater, et c'est tout. Si l'on suit une piste, aussitôt, à droite, à gauche, devant soi, derrière soi, c'est l'obscurité, l'inconnu.

UNE VENTE SENSATIONNELLE. — QUI L'EMPORTERA, LA COMTESSE OU LE FINANCIER ?

Les héritiers du baron d'Hautois ne pouvaient que bénéficier d'une pareille réclame. Ils organisèrent avenue Henri-Martin, dans l'hôtel même, sur le lieu du crime, une exposition des meubles et objets qui devaient se vendre à la salle Drouot. Meubles modernes et de goût médiocre, objets sans valeurs artistique... mais au centre de la pièce, sur un socle tendu de velours grenat, protégée par un globe de verre, et gardée par deux agents, étincelait la bague au diamant bleu.

Diamant magnifique, énorme, d'une pureté incomparable, et de ce bleu indéfini que l'eau claire prend au ciel qu'il reflète, de ce bleu que l'on devine dans la blancheur du linge. On admirait, on s'extasiait... et l'on regardait avec effroi la chambre de la victime, l'endroit où gisait le cadavre, le parquet démuné de son tapis ensanglanté, et les murs surtout, les murs infranchissables au travers desquels avait passé la criminelle. On s'assurait que le marbre de la cheminée ne basculait pas, que telle moulure de la glace ne cachait pas un ressort destiné à la faire pivoter. On imaginait des trous béants, des orifices de tunnel, des communications avec les égouts, avec les catacombes...

La vente du diamant bleu eut lieu le 30 janvier. La foule s'étouffait dans la salle et la fièvre des enchères s'exaspéra jusqu'à la folie.

Il y avait là le Tout-Paris des grandes occasions, tous ceux qui achètent et tous ceux qui veulent faire croire qu'ils peuvent acheter, des boursiers, des artistes, des dames de tous les mondes, deux ministres, un ténor italien, un roi en exil qui, pour consolider son crédit, se donna le luxe de pousser, avec beaucoup d'aplomb et une voix vibrante, jusqu'à cent mille francs. Cent mille francs ! il pouvait les offrir sans se compromettre. Le ténor italien en risqua cent cinquante, une sociétaire des Français cent soixante-quinze.

A deux cent mille francs néanmoins, les amateurs se découragèrent. A deux cent cinquante mille, il n'en resta plus que deux,

Herschmann, le célèbre financier, le roi des mines d'or, et la comtesse de Crozon, la richissime Espagnole dont la collection de diamants et de pierres précieuses est réputée.

— Deux cent soixante mille... deux cent soixante-dix mille... soixante-quinze... quatre-vingt... proférait le commissaire, interrogeant successivement du regard les deux compétiteurs... Deux cent quatre-vingt mille pour madame... Personne ne dit mot?...

— Trois cent mille, murmura Herschmann.

Un silence. On observait la comtesse de Crozon. Debout, souriante, mais d'une pâleur qui dénonçait son trouble, elle s'appuyait au dossier de la chaise placée devant elle. En réalité, elle le savait et tous les assistants le savaient aussi, l'issue du duel n'était pas douteuse : logiquement, fatalement, il devait se terminer à l'avantage du financier, dont les caprices étaient servis par une fortune de plus d'un demi-milliard. Pourtant elle prononça :

— Trois cent cinq mille.

Un silence encore. On se retourna vers le roi des mines, dans l'attente de l'inévitable surenchère. Il était certain qu'elle allait se produire, forte, brutale, définitive.

Elle ne se produisit point. Herschmann restait impassible, les yeux fixés sur une feuille de papier que tenait sa main droite, tandis que l'autre gardait les morceaux d'une enveloppe déchirée.

— Trois cent cinq mille, répétait le commissaire... une fois?... deux fois?...

Herschmann ne broncha pas. Le marteau tomba.

— Quatre cent mille, clama Herschmann, sursautant, comme si le bruit du marteau l'arrachait de sa torpeur.

Il était trop tard.

On s'empressa autour de lui. Que s'était-il passé ? Pourquoi n'avait-il pas parlé plus tôt ?

Il se mit à rire.

— Que s'est-il passé ? Ma foi, je n'en sais rien. J'ai eu une minute de distraction.

— Est-ce possible ?

— Mais oui, une lettre qu'on m'a remise, et qui m'a troublé sur le moment.

Ganimard était là. Il avait assisté à la vente de la bague. Il s'approcha d'un des garçons de service.

— C'est vous, sans doute, qui avez remis une lettre à M. Herschmann ?

— Oui.

— De la part de qui ?

— De la part d'une dame.

— Où est-elle ?

— Où est-elle?... Tenez, Monsieur, là-bas... cette dame qui a une voilette épaisse.

— Et qui s'en va ?

— Oui.

Ganimard se précipita vers la porte et aperçut la dame qui descendait l'escalier. Il courut. Un flot de monde l'arrêta près de l'entrée. Dehors il ne la retrouva pas.

Il revint dans la salle, aborda Herschmann, se fit connaître, et l'interrogea sur la lettre. Herschmann la lui donna. Elle contenait, écrits au crayon, à la hâte, et d'une écriture que le financier ignorait, ces simples mots :

« Le diamant bleu porte malheur. Souvenez-vous du baron d'Hautois. »

Six mois après, au château de Crozon, en Picardie, on volait à la comtesse la bague au diamant bleu. Résumons cette curieuse affaire dont nous avons tous suivi les amusantes et dramatiques péripéties, et sur laquelle il m'est enfin permis de jeter quelque lumière.

Le soir du 10 août, les hôtes de M. et Mme de Crozon étaient réunis dans le salon du magnifique château qui domine la baie de Somme. On fit de la musique. La comtesse se mit au piano et posa sur un petit meuble, près de l'instrument, ses bijoux, parmi lesquels se trouvait la bague du baron d'Hautois.

Au bout d'une heure le comte se retira, ainsi que ses deux cousins, les d'Andelle, et Mme de Réal, une amie intime de la comtesse de Crozon. Celle-ci resta seule avec M. Bleichen, consul autrichien, et sa femme.

Ils causèrent, puis la comtesse éteignit une grande lampe située sur la table du salon. Au même moment, M. Bleichen éteignait les deux lampes du piano. Il y eut un instant d'obscurité, un peu d'effarement, puis le consul alluma une bougie, et tous trois gagnèrent leurs appartements. Mais, à peine chez elle, la comtesse se souvint de ses bijoux et enjoignit à sa femme de chambre d'aller les chercher. Celle-ci revint et les déposa sur la cheminée. Le lendemain, Mme de Crozon constatait qu'il manquait une bague, la bague au diamant bleu.

Elle avertit son mari. Leur conclusion fut immédiate : la femme de chambre étant au-dessus de tout soupçon, le coupable ne pouvait être que M. Bleichen.

Le comte prévint le commissaire central d'Amiens qui ouvrit une enquête et

discrètement, organisa la surveillance la plus active pour que le consul autrichien ne pût ni vendre ni expédier la bague.

Jour et nuit des agents entourèrent le château.

Deux semaines s'écoulèrent sans le moindre incident. M. Bleichen annonce son départ. Ce jour-là une plainte est déposée contre lui. Le commissaire intervient officiellement et ordonne la visite des bagages. Dans un petit sac dont la clé ne quitte jamais le consul, on trouve un flacon de poudre de savon ; dans ce flacon, la bague !

Mme Bleichen s'évanouit. Son mari est mis en état d'arrestation.

On se rappelle le système de défense adopté par l'inculpé. Il ne peut s'expliquer, disait-il, la présence de la bague que par une vengeance de M. de Crozon. « Le comte est brutal et rend sa femme malheureuse. J'ai eu un long entretien avec celle-ci et l'ai vivement engagée au divorce. Mis au courant, le comte s'est vengé. »

Entre l'explication du consul et celle de ses hôtes, toutes deux également possibles, également probables, le public n'avait qu'à choisir. Aucun fait nouveau ne fit pencher l'un des plateaux de la balance. Un mois de bavardages, de conjectures et d'investigations n'amena pas un seul élément de certitude.

Ennuyés par tout ce bruit, impuissants à produire la preuve évidente de culpabilité qui eût justifié leur accusation, M. et Mme de Crozon demandèrent qu'on leur envoyât de Paris un agent de la sûreté capable de débrouiller les fils de l'écheveau. On envoya Ganimard.

UNE ENQUÊTE QUI FAIT GRAND HONNEUR A L'INSPECTEUR PRINCIPAL.

Ganimard n'est pas un de ces policiers de grande envergure dont les procédés font école, et dont le nom restera dans les annales judiciaires.

Il lui manque ces éclairs de génie qui illuminent les Dupin, les Lecoq et les Holmes. Mais il a d'excellentes qualités moyennes, de l'observation, de la sagacité, de la persévérance, et même de l'intuition, une intuition un peu confuse, qui ne sait pas relier les faits entre eux. Son mérite est de travailler avec l'indépendance la plus absolue. Rien, si ce n'est peut-être l'espèce de fascination qu'Arsène Lupin exerce sur lui, rien ne le trouble ni ne l'influence.



LA VISITE DES BAGAGES

Dans un petit sac dont la clé ne quitte jamais le consul, on trouve un flacon de poudre de savon, dans ce flacon, la bague! (Page 610, col. 2.)

Il arriva donc sans idée préconçue, et reprit l'enquête à son début comme s'il ignorait tout ce qui avait été fait et tout ce qui avait été dit. Mais il ne tarda pas à s'apercevoir qu'on ne l'avait demandé que dans l'espérance qu'il fournirait, et très rapidement, la preuve si longtemps attendue. Au lieu de trouver des auxiliaires, il se heurtait à des gens que les événements avaient exaspéré jusqu'au parti pris, violent et irréfléchi.

Sans s'émoouvoir, il continua de s'informer et d'interroger. Presque aussitôt il dut mettre les domestiques hors de cause, mais les invités lui inspirèrent une défiance plus durable, et il se renseigna sur leurs moyens d'existence et leur moralité. Qu'était-ce que ces messieurs d'Andelle, et pourquoi avaient-ils quitté le château? Et M^{me} de Réal?

A la fin, le comte, impatienté, s'écria :

— M^{me} de Réal est une amie de ma femme. Voici son adresse : hôtel des Rives d'Or, à Monte-Carlo. Quant à mes cousins d'Andelle, ce sont les plus honnêtes gens du monde. Et, maintenant, parlons du sieur Bleichen, ou restons-en là.

Et comme Ganimard insistait, il lui tourna le dos.

Durant quatre jours l'inspecteur fureta, potina, se promena dans le parc, eut de longues conférences avec la bonne, avec le chauffeur, les jardiniers, les employés des bureaux de poste voisins, visita les appartements qu'occupaient le ménage Bleichen, les cousins d'Andelle et M^{me} de Réal. Puis, un matin, il prit congé de ses hôtes et s'exprima ainsi :

— Je ne puis rien dire de définitif, car, au fond, je ne sais rien. Il y a dans tout cela des points incompréhensibles. Mais j'ai recueilli des indices de la plus haute importance et qui m'obligent à suivre une piste tout à fait nouvelle. Il me faudra peut-être une semaine...

— Soit, fit le comte. Vendredi prochain nous retournons à Paris. Le samedi, nous vous attendrons.

UNE CONVERSATION QUI NE MANQUE PAS D'INTÉRÊT.

Le vendredi, à leur arrivée, M. et M^{me} de Crozon trouvaient ce télégramme, envoyé de Bordeaux :

« Vous prie venir demain onze heures préfecture police. — Ganimard. »

A onze heures exactement, leur automobile s'arrêtait au quai des Orfèvres, et, tout

de suite, le vieux policier les conduisit dans le bureau du chef de la Sûreté.

— Eh bien! Ganimard, s'écria M. Dudouis, quand on se fut assis, qu'avez-vous d'intéressant à nous dire? Nous vous écoutons.

Ganimard hésita, puis prononça en cherchant ses mots :

— J'ai désiré que cet entretien eût lieu ici parce que j'apporte des conclusions... ou plutôt une opinion... qui n'est pas conforme...

— Parlez net : nous apportez-vous des preuves?

— Non.

— Alors?

— Alors, j'affirme que M. Bleichen n'est pour rien dans le vol de la bague.

— Oh! oh! fit M. Dudouis, l'affirmation est grave.

Très maître de lui, le comte déclara :

— Nul plus que nous ne souhaite l'innocence de M. Bleichen, mais cette innocence n'aurait-elle pas besoin d'être établie sur des faits précis?

— C'est plutôt, répliqua le policier, sa culpabilité qu'il faudrait établir. Or, il résulte de mon enquête que M. Bleichen n'ignorait aucune des mesures vexatoires qui furent prises contre lui. Toute cette surveillance, exercée soi-disant de la façon la plus discrète, fut au contraire maladroite et brutale. Par conséquent, est-il admissible qu'un homme, sous le coup d'une accusation aussi formelle, ne se débarrasse pas de l'objet qu'il a volé, avant d'affronter une perquisition dont l'issue n'est pas douteuse?

— Comment l'aurait-il pu, épié, traqué comme il l'était?

— On peut toujours! La nuit, on ouvre sa fenêtre et on jette la bague à trente mètres de sa chambre. On la cache dans un coin quelconque du château, bref on fait n'importe quoi, mais on ne se laisse pas pincer d'une façon aussi stupide.

Après un silence, le comte demanda :

— Est-ce à cette... découverte que se bornent vos efforts?

— Non, monsieur. Le surlendemain du vol, les hasards d'une excursion en automobile ont mené trois de vos invités jusqu'au bourg de Crécy. Tandis que deux de ces personnes allaient visiter le fameux champ de bataille, la troisième se rendait en hâte au bureau de poste et expédiait une petite boîte ficelée, cachetée selon les règlements, et déclarée pour la valeur de cent francs.

M. de Crozon objecta :

— Il n'y a rien là que de naturel.

— Peut-être vous semblera-t-il moins naturel que cette personne, au lieu de donner son nom véritable, ait fait l'expédition sous le nom de Rousseau, et que le destinataire, un monsieur Beloux, demeurant à Paris, ait déménagé le soir même du jour où il recevait la boîte, c'est-à-dire la bague.

— Il s'agit peut-être, interrogea le comte, d'un de mes cousins d'Andelle?

— Il ne s'agit pas de ces messieurs.

— Donc de Mme de Réal?

— Oui.

La comtesse s'écria, stupéfaite :

— Vous accusez mon amie Mme de Réal?

— Mme de Réal, répliqua posément Ganimard, n'est que votre amie occasionnelle, Madame, et non pas votre amie intime, comme les journaux l'ont imprimé, ce qui a écarté d'elle les soupçons. Vous ne la connaissez que depuis cet hiver. Or, je me fais fort de vous démontrer que tout ce qu'elle vous a raconté sur elle, sur son passé, sur ses relations, est absolument faux, que Mme Blanche de Réal n'existait pas avant de vous avoir rencontrée, et qu'elle n'existe plus à l'heure actuelle.

— Cependant l'adresse qu'elle m'a laissée: hôtel des Rives d'Or?

— Une lettre que j'ai envoyée à cette adresse m'a été retournée avec la mention: « destinataire inconnu. »

Et Ganimard ajouta :

— Une simple question, Madame : avez-vous écrit à Mme de Réal depuis son départ?

— Non, il était convenu que j'attendrais une lettre d'elle.

— J'ai bien peur que vous ne l'attendiez toujours. Autre chose : vous connaissiez Mme de Réal au moment de la vente du diamant bleu?

— Oui.

— Elle assistait à cette vente?

— Oui, mais de son côté. Nous n'étions pas ensemble.

— Elle vous avait engagée à acheter la bague?

La comtesse rassembla ses souvenirs.

— Oui... en effet... je crois même que c'est elle qui m'en a parlé la première...

Il y eut un instant de silence, puis M. Dudouis repartit :

— Et après?

— Après? fit Ganimard.

— Oui, après... Toute cette histoire est très curieuse, mais en quoi s'applique-t-elle

à notre cas? Si Mme de Réal a pris la bague, pourquoi l'a-t-on retrouvée dans la poudre dentifrice de M. Bleichen? Que diable! quand on se donne la peine de dérober le diamant bleu, on le garde. Qu'avez-vous à répondre à cela?

Ganimard se tut. M. Dudouis insista :

— Voyons, Ganimard, il est certain que cette objection vous a frappé. D'ailleurs, moi qui vous connais à fond, depuis le début de cet entretien j'ai l'impression que vous nous cachez quelque chose. Soyez catégorique. Quelle est votre idée de derrière la tête?

DÉCIDÉMENT GANIMARD EST HANTÉ PAR LES CHEVEUX D'OR D'UNE CERTAINE DAME.

Ganimard se leva, visiblement embarrassé, marcha de droite et de gauche dans la pièce; puis, s'arrêtant devant M. Dudouis, il débita, d'un ton qui s'affermissait peu à peu :

— C'est vrai, chef, il y a quelque chose... Si j'hésite, c'est qu'on me blague toujours là-dessus... on dit que je vois Arsène Lupin dans tout et au fond de tout. Dieu sait pourtant que, cette fois, l'animal était loin de ma pensée.

— Comment! s'exclama M. Dudouis, abasourdi, voilà qu'Arsène Lupin a volé le diamant bleu!

— Je ne dis pas cela, je ne le dis pas, balbutia Ganimard décontenancé... Non, ce n'est pas précisément Arsène Lupin...

— Alors, qui?

— La dame blonde.

— La dame blonde, qu'est-ce que vous me chantez?

— Oui, chef, s'écria Ganimard, recouvrant subitement son aplomb sous l'influence d'une foi ardente; oui, l'amie d'Arsène Lupin, la dame blonde qui enlève Mlle Gerbois, la ramène au 25 de la rue Clapeyron et disparaît avec Arsène Lupin, — la dame blonde qui, sous le nom d'Antoinette Bréhat, assassine le général baron d'Hautois, — la dame blonde, enfin, qui, sous le nom de Mme de Réal dérobe la bague au diamant bleu!

— Des preuves, des preuves, exigea M. Dudouis.

— Je n'en ai qu'une, répondit Ganimard en sortant de son portefeuille un papier qu'il déplia; la voici : ce sont quelques cheveux d'Antoinette Bréhat, arrachés par le baron et recueillis dans la main du mort. J'arrive de Bordeaux, où habite maintenant la fille de M. Gerbois; elle a reconnu la

couleur des cheveux de la dame blonde.

La comtesse éclata de rire.

— Pardonnez-moi, mon cher Monsieur Ganimard, mais c'est vraiment trop drôle : mon amie, M^{me} de Réal, est brune !

L'inspecteur ne se démonta pas et répliqua :

— Après l'assassinat du baron d'Hautois, alors que l'on possédait contre elle une arme aussi terrible qu'une poignée de ses cheveux, il aurait été fou de conserver cette couleur qui l'eût inmanquablement dénoncée. Elle a changé, tout simplement. Une semaine plus tard, Madame, vous entriez en relations avec une M^{me} de Réal dont les cheveux étaient bruns et qui n'est autre que la dame blonde.

— La preuve ? dit à son tour la comtesse.

— M^{me} de Réal a eu l'imprudence — les élèves d'Arsène Lupin n'atteignent pas à la perfection de leur maître — de laisser au château un flacon d'odeur, sans étiquette, il est vrai, et vide, mais encore assez imprégné de son odeur, pour que M^{lle} Gerbois puisse y distinguer le parfum de cette dame blonde, qui fut sa compagne de voyage durant deux semaines.

L E PROBLÈME EST INSOLUBLE, DONC ARSÈNE LUPIN EST LE COUPABLE.

Cette fois la comtesse parut ébranlée. Son mari ne disait rien. Ce fut le chef de la Sûreté qui, après une minute de réflexion, prit la parole et conclut :

— Il y a dans tout cela des coïncidences assez bizarres, je l'avoue. Mais, en supposant que vos hypothèses soient justes, Ganimard, le mystère n'en est que plus indéchiffrable. Premièrement, votre dame blonde assassine le baron d'Hautois et ne vole pas la bague au diamant bleu, qu'il lui était facile d'enlever. Deuxièmement, elle réussit dans les circonstances les plus difficiles à voler la bague de M^{me} de Crozon, et voilà qu'elle s'ingénie, à travers mille autres obstacles, à remettre ladite bague dans le flacon d'un consul autrichien. Comment expliquez-vous une telle anomalie ?

Ganimard répondit ingénument :

— Je ne l'explique pas, chef, pas plus que je n'explique la manière dont le diamant bleu a été dérobé à la comtesse, puis introduit dans le flacon de M. Bleichen, et c'est justement parce que je ne trouve pas d'explication que je crois être en présence d'Arsène Lupin.

M. Dudouis réprima un mouvement d'impatience. Le nom seul de Lupin l'exaspirait.

— Il faudra pourtant bien, s'écria-t-il, qu'on arrive à le mâter, ce monsieur-là, un jour ou l'autre.

— Ce sera plutôt l'autre, murmura Ganimard.

L'entretien était terminé. Accompagnés de l'inspecteur, M. et M^{me} de Crozon redescendirent les escaliers et traversèrent la cour. Au moment de monter dans son automobile, la comtesse, qui semblait soucieuse, se retourna vers le policier et lui dit à brûle-pourpoint :

— M. Ganimard, vous serait-il désagréable que je sollicite l'aide de Herlock Sholmès ?

Il fut un peu déconcerté.

— Mais non... seulement... je ne comprends pas bien...

— Voilà... tous ces mystères m'agacent. Je veux voir clair. Alors j'ai pensé qu'en m'adressant au célèbre détective...

— Vous avez raison, Madame, prononça l'inspecteur avec une loyauté qui n'était pas sans quelque mérite, vous avez raison ; le vieux Ganimard n'est pas de force à lutter contre Arsène Lupin. Herlock Sholmès y réussira-t-il ? Je le souhaite, car j'ai pour lui la plus grande admiration. Cependant... cependant... En tout cas soyez sûre, Madame, que mon concours lui est entièrement assuré.

— Vous connaissez son adresse ?

— Oui, Parker street, 219.

Le soir même, le comte et la comtesse de Crozon, après avoir retiré leur plainte contre M. Bleichen, écrivirent à Herlock Sholmès.

MAURICE LEBLANC.

(A suivre).

(Reproduction et traduction réservées.)

